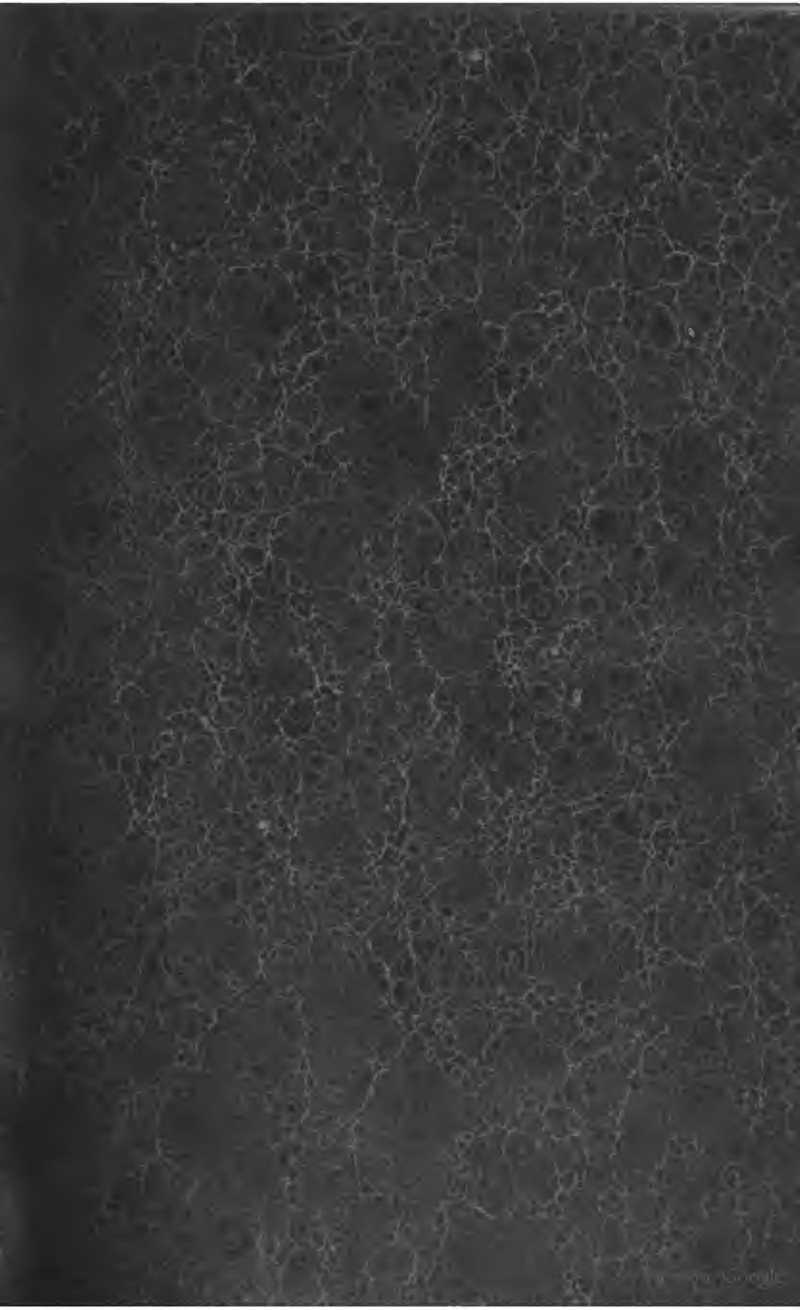

B 905,314


SE TAIRE
FAIRE



RECHERCHES

GÉOGRAPHIQUES ET CRITIQUES

SUR LE LIVRE

DE MENSURA ORBIS TERRÆ.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

CET Ouvrage, qui n'a été tiré qu'à 500 exemplaires, est destiné à servir de supplément aux éditions de Pline et de Solin, et à la collection des *Petits Géographes*.

On trouve du même Auteur, chez le même Libraire :

L'*Essai sur la Topographie de Syracuse*, pour servir à l'intelligence de Thucydide et de plusieurs autres auteurs anciens, format in-8°. avec un plan de Syracuse.

DE L'IMPRIMERIE DE J. B. IMBERT.

RECHERCHES

GÉOGRAPHIQUES ET CRITIQUES

SUR LE LIVRE

DE MENSURA ORBIS TERRÆ,

COMPOSÉ EN IRLANDE,

AU COMMENCEMENT DU NEUVIÈME SIÈCLE,

PAR DICUIL;

SUIVIES DU TEXTE RESTITUÉ

PAR A. LETRONNE.

ΟΥ καταφρονητέον τῆς περὶ τὰ ὀνόματα ἀκριβείας τῷ βουλομένῳ ἀπαραλείπτως συνιέναι τὰ παλαιὰ γεωγραφικά.

PARIS,

Chez GERMAIN MATHIOT, LIBRAIRE,

QUAI DES AUGUSTINS, N°. 25.

1814.

conjecture, s'exerce librement : chacun explique, corrige, rétablit plusieurs endroits difficiles; les discussions naissent; le texte s'éclaircit peu à peu, jusqu'à ce qu'un homme laborieux arrive, qui, réunissant toutes ces explications éparses çà et là, en forme un corps, et publie une édition à laquelle ont souvent contribué les critiques les plus éclairés de l'Europe.

Telle est la route par laquelle on est successivement arrivé aux belles éditions *Variorum*. Hommage soit donc rendu à ceux qui, assez heureux pour avoir découvert quelques débris précieux échappés du naufrage de l'antiquité, ont eu le bon esprit de les transmettre au monde savant sans altération et sans mélange, et n'ont point dédaigné de suivre les traces de deux hommes dont les fastes de l'érudition s'honoreront toujours, de Jacques et d'Abraham Gronovius. On sait que le premier publia l'*Anonymi expositio totius mundi*, en y laissant les leçons les plus absurdes (1), et réimprima l'*Anonyme de Ravenne* (2) d'après le manuscrit de Leyde,

(1) *Geographica antiqua, ed. J. Gronovio. Lugd. Bat.* 1700, *p.* 253 *sq.*, par exemple : *Britzantium* pour *Bruttium* (*p.* 265), *Etboeam* pour *Euboeam* (*p.* 270), *Cossora* pour *Corsica* (*p.* 271), *etc. etc.* (2) *Ad calcem Pomp. Mel.*, *ed.* 1696.

sans faire aucune remarque sur les fautes qu'avait déjà corrigées le P. Porcheron (1) dans son édition *princeps*. Le second, en donnant une deuxième édition du *Pomponius Mela* (2), se contenta de faire réimprimer l'*Anonyme de Ravenne* tel que l'avait donné son père, quoiqu'il lui eût été facile d'ajouter au travail de don Porcheron, et d'achever d'épurer le texte d'après la Table de Peutinger et l'Itinéraire d'Antonin, que le compilateur anonyme semble avoir eus sous les yeux.

En suivant cette méthode, M. Walckenaër a annoncé le désir d'appeler l'attention des savans, de solliciter leur critique, de chercher en un mot, par tous les moyens possibles, à donner plus d'utilité et d'intérêt à une édition soignée. Déjà plusieurs savans ont répondu à cet appel (3); un de nos premiers philologues, M. Boissonade, a fait quelques observations précieuses sur Dicuil (4) : elles sont de nature à faire regretter qu'il n'ait pas donné de suite à ce travail. Je n'en dirai pas autant de M. Pittarelli, qui a écrit sur

---

(1) *Anonym. Ravenn., edente Porcher. Paris.*, 1688. (2) *Pomp. Mel. Lugd. Batav.*, 1722. (3) *Walckenaër, Præfat. ad Dicuil, p.* x. (4) *Ap. Schoël, Répert. de littér. anc., t. I., p.* 206 *sq.*

Dicuil une longue lettre où, à l'exception de quelques remarques insignifiantes, il n'a rien dit qui puisse concerner notre auteur, et où il semble avoir eu moins pour but de l'expliquer, que de donner la notice de ses propres ouvrages sur les origines et les étymologies (1). M. Bredow a rendu compte de l'édition dans les journaux allemands de 1808 (2); il a mentionné quelques variantes; mais en général il n'a guères fait que rappeler la plupart des conjectures de M. Boissonade. Enfin, M. Roquefort a proposé dans le Moniteur et dans le Mercure quelques bonnes corrections (3).

Je viens, à mon tour, soumettre aux savans les résultats préliminaires de quelques recherches sur le même auteur. Occupé de l'étude particulière de plusieurs livres de Pline, je fus naturellement conduit à examiner les passages que Dicuil avait extraits de cet auteur et de Solin. Pendant ce travail, je m'amusai à le corriger à la marge, *ex ingenio* : je ne tardai pas à sentir que la plupart

---

(1) *Lettera di Giuseppe Pittarelli...... nella quale si tratta di alcuni punti di geografia relativamente al libro di Dicuil. Torino*, *in*-8°. (2) *Journal de Halle*, *n°*. 307; *de Jena*, *n°*. 250. (3) *Moniteur de* 1812, *n°*. 328; *Mercure du* 26 Déc. 1812.

des différences qui existent entre le texte de Dicuil et celui de ces auteurs exigeaient un examen approfondi ; car j'entrevis que la discussion de ces différences ne devait pas conduire à moins qu'à retrouver plusieurs leçons excellentes que Dicuil avait puisées dans des manuscrits bien plus anciens que tous ceux que nous possédons ; je crus même reconnaître dans plusieurs faits géographiques des traces de quelques ouvrages maintenant perdus. Ces petites découvertes, jointes au désir secret de m'assurer si mes conjectures se trouveraient autorisées ou détruites par les manuscrits, me les firent lire et collationner avec soin. Dès la première page, je m'aperçus de la prodigieuse ignorance de Dicuil, ou plutôt de ses copistes, et je me convainquis que son texte était exactement dans l'état où Ermolao Barbaro et Nunnez de Pincia trouvèrent jadis celui de Pline et de Pomponius Mela. Toutefois je continuai cette collation, qui pouvait se lier à un plus grand travail; mes idées s'étendirent; je multipliai les corrections, et insensiblement la plus grande partie du texte se trouva, tant bien que mal, ou rétablie ou expliquée.

Je comptais attendre quelque temps pour la publication de mon ouvrage ; mais les conseils de quelques amis m'ont déterminé

à publier d'abord ces observations critiques, qui, n'ayant pour objet que la restitution et l'explication du texte, peuvent et doivent même être détachées des recherches que je publierai plus tard sur un point important de l'histoire littéraire du moyen âge. Ce travail préliminaire suffit déjà pour prouver qu'il était difficile de choisir parmi les manuscrits de la Bibliothèque, un ouvrage qui offrît autant de caractères d'utilité.

M. Walckenaër avait annoncé une édition critique de cet ouvrage; mais ses recherches sur les Itinéraires romains, et d'autres travaux importans paraissent en avoir éloigné la publication. Dans le cas où ce savant géographe se déterminerait à remplir la promesse qu'il avait faite au public, l'ouvrage qu'on publie en ce moment ne pourrait en aucune manière le détourner de son projet; ces recherches doivent, au contraire, en ramenant l'attention vers un auteur peu connu, inspirer le désir de voir mon ébauche terminée par des mains habiles. Puisse mon travail avoir signalé quelque fait nouveau! puisse-t-il offrir à M. Walckenaër quelque chose d'utile aux progrès d'une science dont il travaille avec un si noble zèle à reculer les limites!

RECHERCHES

SUR DICUIL.

PROLÉGOMÈNES.

Avant de m'occuper de la restitution du texte de Dicuil, je dois entrer dans quelques détails préliminaires sur l'*Auteur*, pour indiquer les principaux caractères d'utilité que peuvent offrir et son ouvrage, et par conséquent les recherches dont il est l'objet.

§. I. Patrie et siècle de l'Auteur. — Nouveaux faits relatifs à l'histoire du canal de Suez. — Conséquence à en tirer pour l'âge de Dicuil.

Dicuil a pris soin de nous apprendre lui-même que l'Irlande est sa patrie ; il dit dans un endroit de son ouvrage : *Circùm* NOSTRAM *Hiberniam* (1) ; et dans un autre : *Ex* NOSTRA *Scottiâ* (2). Cette synonymie des mots *Hibernia* et *Scottia* est une nouvelle preuve que, dans le moyen âge, le mot *Scottia* ne désignait que l'Irlande. En effet il n'a

(1) *D. VII*, 2. 1. (2) *Id.*, *ib.* 3.

point d'autre sens dans Alcuin, Alfred, Beda, Eginhard (1); et ce n'est guères que sous le règne de Malcolm II que l'Ecosse commence à prendre ce nom : du moins n'a-t-on pu trouver aucun acte authentique qui prouve le contraire (2).

Quant à l'époque où il florissait, Dicuil la détermine clairement en disant que son ouvrage a été composé dans l'été de l'année 825 (3); et cependant cette date si précise ne suffit pas encore pour nous faire connaître au juste à quel personnage nous devons attribuer le livre *de Mensurâ terræ.*

En effet le nom de *Dicuil, Dicul*, ou *Dichull*, a été commun à plusieurs moines et religieux de l'Irlande : tels sont un disciple de saint Furse, qui florissait entre 640 et 650 (4), et écrivit des *Institutiones ad monachos* (5); un ermite qui mourut en 700, auteur d'Exhortations aux Saxons occidentaux (6); un abbé de Bosenhamm, petit lieu du comté de Sussex, près de Chichester. Beda et l'auteur de la Vie de saint Wilfride

---

(1) *Ware's Antiq. of Ireland*, c. I. *Lond.*, 1705. (2) *Pinkerton's Histor. of Scotland, part. V, ch.* 4, *p.* 227. (3) *Dicuil, IX*, 6. (4) *Colgan. Acta SS. Hiberniæ, t. I, p.* 92; *t. II, p.* 115. (5) *Dempster, Hist. eccles. Hibern.*, n°. 368, *p.* 203. — *S. Fursæi Vita, ap. Bolland, in Januar., t. II, p.* 40 *A* : au lieu de *Tidulla*, il faut lire *Diculla*. (6) *Dempster*, n°. 406, p. 222.

en font mention (1); un autre, abbé de Cluain en Irlande, mort en 747; un abbé de Innis de Muredaich, en Connaught, mort en 871; un abbé de Kilmor, qui mourut vers 889; enfin un abbé de Pahlacht, mort on ne sait quand (2).

On voit qu'il y a de quoi choisir: malheureusement le choix n'est pas facile. Le seul personnage dont l'époque corresponde avec celle de notre Dicuil, est l'abbé d'Innis Muredaich, mort en 871, c'est-à-dire 46 ans après la composition du traité *de Mensurâ terræ*. Mais, quoique cette date n'offre rien que de très-possible au premier coup d'œil, je crois avoir des raisons de penser qu'elle supposerait à notre auteur une excessive longévité. C'est ce que je vais essayer de démontrer en discutant un passage de Dicuil, qui ne contribue pas peu à éclaircir l'histoire du canal de communication entre le Nil et la mer Rouge.

Dicuil fait mention d'un voyage en Terre-Sainte exécuté par un moine nommé Fidelis (3). Cette narration, qu'il tenait de Fidelis lui-même, est extrêmement curieuse : on y remarque le ton de naïveté qu'on doit attendre d'un moine du neuvième siècle. Quelques-unes des circonstances qu'elle renferme peuvent avoir été altérées par la crédulité et

---

(1) *Beda, ap. Cambden in Britannia, p. 197, ed. Angl.; et S. Wilfrid. Vit., ap. Bolland, in April., t. III, p. 305. C.* (2) *Colgan. l. l.* (3) *Dicuil. VI, 2. 1.*

l'ignorance, mais le fond ne saurait être révoqué en doute, comme on le verra plus bas lorsque je rapprocherai de ces faits les relations des modernes.

Après une description des *greniers de Joseph*, c'est ainsi qu'il appelle les *pyramides*, notre pélerin ajoute : *Deinceps intrantes* (scil. laïci et clerici) *in NAVES in Nilo flumine, usque ad introitum maris Rubri NAVIGAVERUNT* (1). Comme il est évidemment question ici du canal qui joignait le Nil à la mer Rouge et que les Arabes avaient rétabli, il s'ensuit que ce canal était encore navigable au commencement du neuvième siècle, époque à laquelle le moine Fidelis a dû exécuter son voyage. Mais ce fait est soumis à plus d'une difficulté.

On sait par les auteurs arabes, et l'on infère d'un

Tamen affirmans Fidelis frater meo magistro Suibneo narravit CORAM ME. MM. Walck. et Morelli lisent *fidelis frater*, c'est-à-dire, *un frère sur le récit duquel on peut compter*; et cela forme un très-bon sens. Je préfère cependant de lire *Fidelis* avec M. Boissonade. *Fidelis* est un nom propre qu'on rencontre souvent dans les *Acta Sanctorum* (*ap. Bolland.*, *Febr. III*, *p.* 147. *F.-Mart. III*, *p.* 907. *F.-Jun. I*, *pp.* 264. *B.* 376. *D.* 633. *F. II.*, *p.* 666. *A.*, *etc.*) Le savant critique que je viens de citer m'a indiqué une inscription funéraire d'un chrétien nommé *Gentianus Fidelis* (*ap. Marin. Insc. alb.*, *p.* 37.)

(1) *Dicuil.*, *VI*, 2. 6.

passage de Ptolémée que l'empereur Adrien, qui parcourut l'Egypte dans la quinzième année de son règne (1), avait rétabli la communication des deux mers rouverte plus de trois siècles auparavant par Ptolémée Philadelphe. Cet empereur avait senti le vice du canal qui, sur une ligne navigable de 33 lieues, n'offrait que trois pieds de pente dans les circonstances les plus favorables, c'est-à-dire, lors des basses eaux de la mer Rouge et des hautes eaux du Nil (2); il remonta donc la prise d'eau jusqu'à Babylone : en augmentant la pente, il ajoutait beaucoup aux avantages du canal.

Mais ce canal d'Adrien a-t-il jamais servi à la navigation ? a-t-il même jamais été terminé ? Voilà ce que les hommes les plus éclairés, et les plus faits pour décider cette question, regardent comme très-douteux (3) : et il faut convenir que les preuves ont paru manquer jusqu'à présent. Je me hasarderai cependant à discuter deux passages sur lesquels on a passé trop légèrement ou qu'on n'a point connus, et qui, s'ils ne mettent pas la chose hors de doute, méritent au moins d'être combattus par des argumens positifs.

---

(1) *Barthélemi, sur la Mosaïque de Palestrine; Acad. des Inscr., t. XXX, p.* 509. (2) *Le Père, Mém. sur le canal des deux mers, ch. II, §.* 3, *p.* 67; *t. I. de la gr. Descr. de l'Égypte, état moderne.* (3) *Le Père, ib., Rozière, sur la Géogr. de l'Isthme, ch. V, p.* 144, *t. I. Antiquités,* dans la même desc.

Je n'insisterai pas sur le témoignage des auteurs arabes qui disent formellement que le canal d'Adrien avait servi à la navigation, et je conviendrai volontiers qu'ils ne sont pas à eux seuls une autorité suffisante.

Mais Lucien dit positivement qu'un jeune homme s'était rendu *par eau* d'Alexandrie à Clysma sur la mer Rouge : ΑΝΑΠΛΕΥΣΑΣ ὁ νεανίσκος εἰς Αἴγυπτον ἄχρι τοῦ Κλύσματος, ΠΛΟΙΟΥ ἀναγομένου, ἐπείσθη καὶ αὐτὸς εἰς Ἰνδίαν πλεῦσαι (1). « Le jeune homme » s'étant embarqué, remonta le Nil et *navigua* » jusqu'à Clysma, etc. »

Quand il s'agit d'établir un fait historique sur un seul passage, il faut être bien sûr du sens rigoureux et incontestable qu'on doit y attacher. Or, s'il n'y avait que le mot ἀναπλεύσας, le sens pourrait, à la rigueur, être encore douteux, puisqu'on objecterait avec quelque raison que les Grecs ont dit πλεῖν, par catachrèse, d'un chemin de terre, comme ἰσθμὸς d'un bras de mer (2). C'est ainsi que dans les Alexipharmaques de Nicandre πλόος est pour ὁδὸς ἡ πεζὴ, selon la remarque du scholiaste (3), et que Thucydide a employé le mot παραπλεῖν dans un sens transitif pour indiquer la route *par*

---

(1) *Lucian. in Pseudomant.*, §. 44, *p.* 250, *t. II*, *Reitz.* (2) *Vossius ad Arran. peripl. P. Eux.*, *p.* 149, *ed. Gron.* (3) *Gataker. in adversar. Miscell.*, *ch.* 18, *p.* 365. Il en cite d'autres exemples.

terre d'Eresse à Méthymne dans l'île de Lesbos (1). Mais les mots πλοίυ ἀναγομένυ très-bien expliqués par Wesseling (2) lèvent toute espèce de difficulté, et il devient de la dernière évidence que Lucien a exprimé d'une manière extrêmement concise une idée qu'on peut rendre avec exactitude par cette paraphrase ὁ δὲ νεανίσκος ἐπὶ πλοίυ ἀναπλεύσας μὲν ἀνὰ τὸν ποταμὸν ἐπὶ τὴν Βαβυλῶνα, εἶτα δὲ καταπλεύσας κατὰ τὴν διώρυγα ἄχρι τῦ Κλύσματος, ἐπείσθη κ. α. ε. I. π.

Or, si Lucien a dit formellement qu'on allait *par eau* d'Alexandrie à Clysma, il a donc dit que le canal d'Adrien était navigable. Il faut remarquer à présent que Lucien est un auteur contemporain, puisqu'il florissait vers 160 à 170, comme l'a fort bien montré Henri Dodwell (3), dont l'opinion a été adoptée par M. de Sainte-Croix (4); et de plus, qu'il avait non seulement parcouru l'Egypte, mais encore qu'il y avait exercé pendant quelque temps une fonction assez importante, ainsi qu'il le dit lui-même (5). Ses paroles ont donc

---

(1) *Thucyd. VIII*, 23. Léon Allatius, Abresch, etc., changent παρέπλει en παρέπεμπε ou παραπέμπει, mais à tort : le rapprochement que je viens de faire suffit pour expliquer ce mot difficile. (2) *Wessel. ad Hierocl. Synecd.*, *p.*728. *Cf. Gronov. ad Arrian. Anab. I.* 3, *p.* 9. (3) *H. Dodw. Diss. de Isidor. Char. ap. Geog. min.*, *t. II*, *p.* 62 *sq.* (4) *Mém. sur Adrien*, *Acad. des Inscr. t. XLIX*, *p.* 464. (5) *Lucian. pro merced. conduct.*, *§.* 12, *p.* 721, *t. I.* Je ne m'appuie pas d'un passage du

tout le poids qu'on peut exiger d'un témoignage historique.

Le passage de Lucien prouve assez bien déjà que le canal d'Adrien était navigable vers 160 de l'ère vulgaire. Mais il y a plus : un auteur qu'on ne s'attend peut-être pas à rencontrer ici, Grégoire de Tours, donnerait à penser que le canal était encore en activité au sixième siècle.

Cet historien, au commencement de son ouvrage, donne quelques renseignemens sur l'Egypte; puis il ajoute ces détails remarquables : « . . . . *super ripam verò ejus* (sc. Nili), » *non Babylonia de quâ suprà meminimus* (1), » *sed Babylonia altera civitas* (scil. Fostath) » *collocatur, in quâ Joseph Horrea* (sc. pyra- » mides) *miro opere de lapidibus quadris et* » *cæmento ædificavit. . . . . . . antè dictus verò* » *fluvius ab Oriente veniens* (2) *ad occidentalem*

Philopatris (§. 22, *t. III*, *p.* 610), attendu que ce morceau n'est probablement pas de Lucien.

(1) Le manuscrit de Corwey (*Corbeiensis*) de la B. J., écrit en caractères lombardiques, porte *memoravimus*.

(2) *Ab Oriente veniens* est très-remarquable. Quoique l'opinion que le Nil vient de l'Inde soit fort ancienne, puisque Alexandre le crut un moment (*Arrian. Anab. VI*, c. 1), et que Lucain et Virgile n'ont pas dédaigné de le répéter dans leurs vers; cependant je crois reconnaître ici (comme dans tout le morceau) des traces qui décèlent que ces renseignemens ont été puisés en Egypte,

» *plagam* (1) *versus* (scil. *usque ad*) *Rubrum* » *mare vadit; ab occidente verò stagnum sive* » *brachium de mari Rubro progreditur, vadit contra* » *Orientem, habens in longo millia circiter quin-* » *quaginta, in lato autem decem octo* (2); *in*

à la fin du cinquième siècle, ou au commencement du sixième; car c'est à cette époque que cette opinion paraît avoir eu le plus de partisans. Procope dit quelque part Νεῖλος μὲν ἐξ Ινδῶν ἐπ' Αἰγύπτου φέρεσθαι (*Ædific. V*, 1, *p.* 109, *B.*); et, selon le système de Cosmas indicopleustes, qui n'a peut-être fait que rédiger les idées cosmologiques enseignées dans les écoles du temps, le Phison, un des quatre fleuves du Paradis, et qui vient de l'Orient, n'est autre chose que le Nil. (*Cosm. indicopl. ap. Montfauc. in Bibl. nov. Patrum, t. II, p.* 149, *D.*)

(1) C'est-à-dire, *ad Heroopoliten sinum*; ce sont les mêmes expressions que celles de Dicuil: *Inde, in occidentali parte Rubri maris* (VI, 3, 7), par opposition avec le golfe d'Ailah qui est *orientalis pars R. m.*

(2) Il est ici question de l'extrémité supérieure du golfe de Suez, qui, à partir du débouquement de la vallée de l'Égarement, forme un bassin dont la côte occidentale court en effet du S. O. au N. E., jusqu'au port de Suez, dans une longueur de 20 lieues de 20 au degré, sur une largeur moyenne de 4 à 5 lieues; et c'est là le sens de *ab Occidente contrà Orientem.* Ainsi, le passage de Grégoire est de la plus grande exactitude, et prouve que ces détails ont été fournis par un témoin *oculaire* qui, de Clysma, avait embrassé d'un coup d'œil tout ce bassin; car, vue de ce point, cette partie de la mer Rouge doit paraître former un bassin environné par la côte, excepté au Sud-Est.

» *hujus capite, Clysma civitas ædificata est; non*
» *propter fertilitatem loci, cum nihil sit plus fertile; sed propter portum; quia naves ab Indiis*
» *venientes, ibidem ob portûs opportunitatem*
» *quiescunt; ibi comparatæ merces per totam*
» *Ægyptum deportantur* (1). »

J'ai cité ce long passage dans toute son étendue, pour qu'on pût saisir le singulier rapport qui existe entre le récit du moine Fidelis dans Dicuil et les détails donnés par Grégoire de Tours; on aura remarqué surtout que les *pyramides* sont appelées dans l'un comme dans l'autre les *greniers de Joseph :* cette singulière dénomination existe dans l'*Etymologicum magnum* (2), ainsi que dans un passage de Benjamin de Tudela (3); et M. de Sacy observe que c'était une opinion commune en Egypte au neuvième siècle (4); Grégoire de Tours ajoute quelques détails sur la manière dont on mettait le *blé* dans l'énorme cavité de la pyramide.

Or, comme cette opinion a dû être répandue en Egypte par les premiers pélerins, il n'est pas besoin d'insister sur d'autres circonstances du récit

(1) *Greg. Turon.*, *I.* 10. *ap. D. Bouquet*, *t. II*, *p.* 142.

(2) *Etym. magn. voce* πυραμ. (3) *Benj. de Tudel.*, *p.* 202, *ed. Lempereur*, *et apud Harris*, *in collect. of Voyages*, *t. I*, *p.* 553, *col.* 2. (4) *Recherch. sur le nom des Pyr. Mag. encycl.*, 6e. *ann.*, *t. VI*, *p.* 449.

de Grégoire, pour avoir la presque certitude qu'il tenait tous ces renseignemens d'un de ces pélerins qui, dès le quatrième siècle, dirigèrent leurs pas vers les lieux saints : la plupart manquaient rarement de passer en Egypte pour visiter les solitaires de la Thébaïde; ils débarquaient à Tennis, remontaient le Nil, se rendaient par le canal sur les bords de la mer Rouge (1), afin de contempler le théâtre de la ruine de Pharaon, et parcouraient, avant de se rendre à Jérusalem, les lieux consacrés par le séjour de Moïse et des Israélites (2). Grégoire de Tours, né en 544, n'a écrit son histoire que vers 590. Il me paraît donc difficile de reculer le pélerinage du moine voyageur au-delà de l'année 500, quelque jeune qu'on suppose Grégoire, et quelque âgé qu'on suppose le moine lorsque ce dernier a fait le récit de son voyage. Quand même on voudrait à la rigueur que Grégoire eût trouvé ce récit dans quelque relation de pélerinage, semblable à celle que saint Adaman écrivit au septième siècle sous la dictée de saint Arculfe, je ne crois pas qu'en bonne critique on puisse tenir à faire remonter tous ces détails plus haut que la fin du cinquième siècle.

Tout cela posé, examinons la dernière partie

(1) *Ebn Zoulaq, cité par M. Langlès, Observ. sur Norden., t. III, p.* 192. (2) *Cf. Michaud, Hist. des Croisades, t. I, p.* 486—520.

du passage de Grégoire : nous y voyons que *le Nil va se jeter dans la mer Rouge*. Il est évident qu'ici Grégoire a passé sous silence à dessein ce qui regardait l'embouchure du Nil dans la Méditerranée, pour faire mention de ce qui l'avait le plus frappé ; savoir, qu'un bras du Nil se jette dans la mer Rouge.

Mais ce bras du Nil peut-il être autre chose que le *canal d'Adrien?* Et le moyen de croire que dans un récit dont tous les traits portent le caractère d'une grande véracité, le voyageur aurait appelé ce canal un *bras du Nil*, s'il n'avait pas navigué dessus pour se rendre de Babylone à Clysma, comme Fidelis le fit 200 ans après? car il ne faut pas perdre de vue que les récits de Grégoire de Tours et de Dicuil sont dans le fond exactement les mêmes.

Si l'on fait attention de plus que Clysma est représenté comme une station importante pour le commerce, comme l'entrepôt de toutes les marchandises venues de l'Inde et des côtes de l'Arabie, on apercevra une coïncidence singulière entre ce que ce passage permet d'inférer relativement à l'existence du canal, et ce qu'il dit positivement de la direction du commerce de la mer Rouge; il résulterait de cet accord remarquable que les routes commerciales de Bérénice et de Myos-hormos, abandonnées ou du moins négligées peut-être à cause des brigands qui les infestaient, avaient été

successivement remplacées par la nouvelle route de Clysma à Babylone ; ce qui avait engagé les empereurs à ne point laisser intercepter la communication rétablie par Adrien, et à entretenir avec soin un canal devenu désormais le lien unique qui joignait le commerce de la mer Rouge à celui de la Méditerranée.

Telle est au moins en dernier résultat la conséquence que l'on peut tirer des passages comparés de Lucien et de Grégoire de Tours, jusqu'à ce qu'on ait trouvé dans les manuscrits coptes ou arabes quelque fait positif, ou qu'on ait développé des vues nouvelles qui, en déterminant soit le degré de confiance que mérite le témoignage de Grégoire, soit la juste interprétation qu'il faut donner à ses paroles, confirment l'hypothèse qui vient d'être proposée, ou la détruisent sans retour.

En attendant, il est permis de conjecturer que le canal d'Adrien fut navigable au moins jusqu'au commencement du sixième siècle. Peut-être même l'a-t-il été plus long-temps ; et le silence de Procope à cet égard serait un bien faible argument dans le cas où l'on voudrait en faire une objection. Car cet historien, dans le récit qu'il a fait des travaux de Justinien, n'a pas voulu parler de tout ; et il ne s'est même attaché principalement qu'aux travaux des fortifications au moyen desquelles Justinien s'efforçait de prolonger l'exis-

tence d'un empire menacé de toutes parts. Il serait toutefois possible que, dès la fin du cinquième siècle, le canal eût été moins bien entretenu qu'auparavant, parce que les empereurs, obligés de faire face aux Barbares qui attaquaient l'empire du côté du Nord, avaient un peu négligé les provinces méridionales. Peu à peu les sables s'amoncelèrent, les détériorations augmentèrent de jour en jour; elles devinrent enfin si considérables, que le canal fut abandonné tout à fait au commencement du sixième siècle.

En 640, les Arabes entrent en Egypte. A peine Amrou ebn el Aas, général du calife Omar, avait-il achevé la conquête du pays, qu'une famine se déclare en Arabie; le calife demande des secours. Pour faciliter le transport des vivres, et en même temps afin d'établir une communication qui devenait indispensable pour l'avenir, Amrou songe à faire déblayer le canal d'Adrien. *En six mois*, les bateaux descendent du Nil dans la mer Rouge, dit un auteur arabe (1); témoignage positif qui ne contribue pas peu à appuyer tout ce qui a été dit plus haut sur l'état d'activité du canal dans le cinquième siècle : car

---

(1) *Al-Kendy*, cité par *Makrizy* dans un fragm. trad. par M. de Sacy (*ap. Larcher, trad. d'Hérod. II*, 456) et par M. Langlès. (*Eclairc. sur Norden III, et Notices des MSS. VI*, 343.)

cette prodigieuse rapidité avec laquelle une ligne de 33 lieues fut rendue navigable, inexplicable dans l'hypothèse que le canal d'Adrien n'aurait jamais été terminé, inexplicable encore quand on supposerait, d'après le passage de Lucien, qu'il avait servi très-peu de temps, devient d'une extrême probabilité si l'on admet que ce canal, entretenu et réparé soigneusement pendant quatre siècles, n'avait été abandonné aux sables du désert que depuis 120 à 130 ans.

Quoi qu'il en soit, le canal rétabli par Amrou ne fut pas long-temps en activité. Selon ebn-Kadir, cité par Makrizy, ce fut le calife Abou Giafar-Almansor qui en fit définitivement combler l'entrée en 767, afin d'empêcher qu'on ne pût envoyer des vivres aux révoltés de la Mekke et de Medyne. C'est donc cette date qu'il s'agit de concilier avec le récit de Fidelis, auquel j'arrive enfin.

« Depuis 767, dit M. Langlès, l'histoire n'apprend pas qu'aucun souverain ait fait des tentatives pour rouvrir cette importante communication (1); » cependant on se rappelle que Fidelis prétend être descendu à la mer Rouge sur un bras du Nil. N'est-il pas assez remarquable de le voir naviguer sur un canal qui devait être comblé depuis 50 à 55 ans? Et, à moins de supposer qu'il ait inventé cette circonstance, on est porté

(1) *Langlès sur Norden*, *III*, 193.

à croire que le canal de Clysma avait peut-être été rétabli par le successeur d'Almansor. Rien de plus commode que de sortir ainsi d'un pas difficile en niant tout sans examen. Mais, d'une part, on ne doit pas rejeter en cet endroit le rapport de Fidelis, lui qui s'est montré partout très-véridique, et, de l'autre, on ne peut se résoudre à penser que les écrivains orientaux qui ont écrit sur l'Egypte, aient pu oublier ou ignorer un fait de cette importance. La contradiction doit donc être expliquée d'une manière plus conforme aux règles d'une saine critique.

Voyons d'abord si l'on peut savoir *à priori* quel âge devait avoir Dicuil en 825. Il nous en fournit les moyens dans la description qu'il fait des îles du nord de l'Ecosse; tous ces détails lui ont été communiqués, dit-il, par un moine, il y a *trente ans* (1). Pour que des faits assez indifférens en eux-mêmes frappent un homme au point qu'il se les rappelle exactement après un laps de *trente années*, il est à supposer que cet homme, et n'oublions pas qu'il s'agit d'un moine du neuvième siècle, avait déjà des connaissances étrangères aux études purement monastiques qui avaient occupé son enfance et les premières années de sa jeunesse. Dicuil devait donc avoir *au moins* vingt ans lorsque les religieux lui firent la description

(1) *Dicuil. VII*, 3, 6.

des îles de l'Écosse. Il en résulterait une preuve d'induction assez forte que Dicuil avait *au moins* une cinquantaine d'années en 825 : on va voir qu'il était encore plus âgé.

Il dit que le récit de Fidelis avait été fait en présence de son maître *Suibneus*. Voilà une nouvelle circonstance qui pourrait être de quelque utilité dans la question présente, si, par malheur, les annales irlandaises ne nous laissaient pas encore ici, à l'égard de Suibneus, dans l'embarras du choix. Elles font mention de *vingt-quatre* personnages du nom de *Suibneus* ou *Suibhne*, qui ont vécu entre 654 et 1056.

Dans ce nombre on compte deux abbés morts, l'un en 767 (1), l'autre en 776 (2). Cette dernière date me paraît la plus propre à faire coïncider toutes les époques qu'il s'agit de concilier ; car l'année 776 n'est antérieure que de 49 ans à l'an 825.

Or, si nous supposons que Dicuil, âgé d'environ vingt ans en 775, un an avant la mort de Suibneus, suivait encore les leçons de ce maître, comme son texte le laisse à penser, et que vers cette époque le moine Fidelis, revenu de son pèlerinage depuis une douzaine d'années en faisait le récit à Suibneus en présence de Dicuil, on

(1) *Colgan*, *Act. SS. Hib.*, *t. II*, *p.* 500, *col.* 2.
(2) *Id. ib.*, *t. I*, *p.* 57.

parvient à se rendre compte de tout, et il s'ensuisuivrait en effet que le moine Fidelis avait parcouru l'Egypte entre 762 et 765, deux ou quatre ans avant la rupture définitive de la jonction des deux mers : ce qui lève toute difficulté relativement à ce point de chronologie, et disculpe pleinement les écrivains orientaux du reproche d'ignorance dans l'histoire de leur propre pays.

Il en résulte alors que Dicuil devait avoir de 65 à 70 ans lorsqu'il songea à composer son ouvrage; et l'on conviendra que rien ne s'oppose à cette conséquence, qui ne recule d'ailleurs que de quinze à dix-huit ans l'époque de la naissance de Dicuil, déterminée plus haut d'après ses propres paroles.

Il est donc extrêmement probable que notre auteur est né entre 755 et 760, c'est-à-dire, quinze à vingt ans avant la mort de Suibneus, arrivée en 776 : d'où il suit qu'aucune des dates mentionnées par les annales irlandaises ne saurait convenir à notre auteur; car le Dicuil mort en 871 est le seul qui a paru avoir quelque rapport avec le nôtre : or cette date lui supposerait 110 à 115 ans d'existence; et cette longévité, sans être d'une impossibilité physique, est au moins assez extraordinaire pour qu'on ne puisse consentir à l'admettre.

Mais on se souvient que les mêmes annales font mention d'un Dichullus, abbé de Pahlacht, dont elles ne fixent point l'époque. *Je présume*,

en conséquence, que cet abbé de Pahlacht est l'auteur de l'ouvrage *de Mensurâ orbis terræ*.

Je me suis donné beaucoup de peine pour bien peu de chose, puisque je n'ai pu arriver qu'à un résultat vague et même négatif; cependant je ne croirai pas avoir abusé de la patience de mes lecteurs, si le peu que j'ai dit de la personne de Dicuil pouvait engager les Irlandais à fouiller les curieuses archives de leur pays. J'aime à me flatter que ces perquisitions doivent conduire à quelque chose de mieux qu'à faire découvrir au juste dans quel couvent de l'Irlande un moine obscur végétait au neuvième siècle.

§. II. Ouvrage de Dicuil. — Plan suivi dans ces Recherches et dans la réimpression du texte.

Il paraît que Dicuil ayant eu communication d'un MS. renfermant un extrait des mesures de l'empire romain, prises sous Théodose, en tira celles qui lui paraissaient les plus intéressantes, et pour trouver un cadre dans lequel il pût les placer, il imagina d'extraire des passages plus ou moins longs de quelques auteurs qu'il avait sous les yeux, de Pline, Solin, Orose, Isidore de Séville, Priscien, et l'auteur de la Cosmographie (1), en y ajoutant quelques circonstances

(1) On verra dans mon second ouvrage ce que c'est que cette Cosmographie.

que lui fournirent des moines voyageurs. Il résulta de tous ces élémens hétérogènes, disposés sans critique et sans goût, une compilation assez mal digérée, où l'on trouve confondus pêle mêle des renseignemens qui appartiennent à la géographie de plusieurs siècles.

Mais cette compilation, quelque défectueuse qu'elle soit, n'en est pas moins un monument des plus précieux, comme on en jugera par les trois genres d'utilité qu'elle offre à la science.

1°. Les extraits de Pline, Solin, etc., étant textuels, offrent un point de comparaison très-important et peut-être unique pour la discussion de quelques passages de ces auteurs.

2°. Les relations que Dicuil tenait de voyageurs contemporains, quoique rapportées très-brièvement, suffisent pour jeter quelque lumière sur plusieurs points qui intéressent l'Egypte et les îles de l'Ecosse.

3°. Les mesures des envoyés de Théodose (*missi Theodosii*), ainsi que plusieurs faits géographiques, dont on ne trouve aucune trace dans les monumens de l'antiquité, font naître des vues nouvelles sur un point de l'histoire littéraire et géographique du moyen âge.

On conviendra qu'il doit exister bien peu d'ouvrages inédits qui puissent offrir autant d'utilité; et l'on ne saurait s'étonner assez que Saumaise,

Isaac Vossius, Hardouin, Schœpflin (1), dont l'érudition était si vaste et le coup-d'œil si sûr, aient lu, extrait, comparé entre eux les passages les plus intéressans de Dicuil, et n'aient point aperçu de quelle importance pouvait être son ouvrage, soit pour la comparaison du texte de Pline, soit pour les considérations nouvelles auxquelles donne lieu l'examen approfondi de plusieurs parties de cette compilation.

Mais le texte de cet auteur est extrêmement corrompu dans toutes ses parties. Ces altérations viennent, soit du mauvais état des MSS. de Pline que Dicuil a consultés (2), soit de sa propre ignorance, soit de celle de ses copistes, ou plutôt elles viennent de toutes ces causes réunies. Il fallait donc avant tout tâcher de remonter à la source de ces altérations, et se servir tantôt des MSS. de Pline, Solin, Orose, etc., tantôt de la comparaison et de la discussion des faits qui appartiennent à la géographie des différens âges, pour parvenir à démêler les bonnes leçons à travers les modifications que l'ignorance ou l'incurie des copistes leur avait fait subir. C'était le seul moyen de réduire à leur juste valeur plusieurs dénominations nouvelles qui seraient venues augmenter la nomenclature de la science sans l'enrichir.

---

(1) *Schœpflin. ap. Scheyb ad T. P.* (2) *Dic.*, *Prolog.*, §. 2.

On doit prévoir déjà ce qu'il fallait faire sur Dicuil, et ce que j'ai tâché d'exécuter autant que mes forces me l'ont permis. Mon travail comprend deux parties bien distinctes.

Dans la première, je traite du système à suivre dans l'orthographe de Dicuil. A cette question, aride en elle-même, je me suis efforcé de rattacher quelques vues qui m'ont semblé très-propres à servir de guide dans la restitution des textes géographiques, et que j'avais puisées dans l'examen comparatif des variantes non seulement de Dicuil, mais encore de Pline, de Pomponius Mela et de plusieurs autres auteurs latins.

Dans la seconde, je prends isolément et par ordre chaque passage difficile ou corrompu, en tâchant de l'expliquer ou de le rétablir d'après les principes développés dans la première partie. Cette partie a exigé des recherches assez étendues, puisque ce n'était que par le rapprochement méthodique de beaucoup de faits qu'il m'était permis d'arriver à des résultats satisfaisans. J'aurais pu écrire deux volumes in-8° à ce sujet; mais il m'a semblé préférable de supprimer tout ce qui regardait les points expliqués par d'autres, et de m'en tenir à ce que mon travail pouvait offrir de véritablement neuf. Voilà pourquoi je ne me suis arrêté aux passages de Pline et de Solin que qnand il a fallu discuter des leçons fournies par les MSS. de Dicuil, et dire par conséquent ce

que n'avaient dit ni Saumaise ni Hardouin : ce qui m'a fourni les moyens de m'étendre un peu plus sur les faits géographiques qui ne m'ont pas semblé ou connus, ou suffisamment établis.

On sent qu'après avoir, d'une part, corrigé en entier l'orthographe de Dicuil, de l'autre, rétabli une multitude de passages altérés, il ne me restait plus pour compléter mon ouvrage, qu'à publier le texte *corrigé*. C'était la conséquence naturelle, et, pour ainsi dire, la pièce justificative de mon travail.

Comme le texte de Dicuil se compose de trois parties bien distinctes, 1°. des passages extraits des auteurs, 2°. des morceaux qu'il a écrits d'après ses propres idées ou d'après ce qu'il a entendu dire, 3°. des mesures de Théodose; la correction de ce texte nécessitait trois sortes de travaux tous différens.

1°. Les passages que j'ai pu retrouver ont été corrigés d'après les éditions et surtout les MSS. des auteurs auxquels ils appartiennent; mais toutes les fois que les MSS. de Dicuil m'ont offert des variantes qui ne pouvaient se rattacher en aucune façon à la théorie des fautes des copistes, je les ai discutées pour savoir si elles méritaient la préférence sur celles que les éditeurs avaient reçues; et cet examen m'a fourni un bon nombre de leçons inédites et excellentes, que les éditeurs futurs de Pline et de Solin feront

peut-être bien de recevoir dans le texte de ces auteurs.

2°. Les morceaux que Dicuil a tirés de son propre fonds ont été religieusement conservés. Il ne m'a pas même paru nécessaire de faire des remarques sur la barbarie de son style ; car il est tout simple qu'un moine du neuvième siècle n'écrive pas comme Cicéron : je n'ai rien changé que dans les endroits où tout m'a prouvé qu'il y avait altération. Encore dans le petit nombre de corrections que je me suis permises, ai-je été beaucoup plus réservé que Saumaise, Vossius, Hardouin qui, en citant plusieurs passages de Dicuil, ont traité notre auteur un peu cavalièrement, et l'ont corrigé ingénieusement, il est est vrai, mais le plus souvent sans utilité : et le peu qu'ils ont fait montre assez quelle libre carrière ils se seraient donnée, s'ils avaient entrepris une édition de Dicuil.

J'ai eu de plus le soin de recueillir toutes les variantes même les plus insignifiantes qui existent dans les deux MSS. de la Bibliothèque impériale, et dans les fragmens extraits par MM. Morelli et Tozzetti des MSS. de Venise et de Florence (1). On aura donc, sauf les morceaux

(1) Les signes dont je me suis servi sont *A*, pour désigner le manuscrit du dixième siècle, coté 4806 ; — *B*, le MS. de Lamoignon, du quinzième siècle ; — *G*, le MS. de la bibliothèque Gaddiana, maintenant à la bibliothèque

que ces savans n'ont pas copiés, une idée exacte de l'état de dégradation d'où j'ai tâché de tirer cet auteur : les critiques en voyant les leçons des MSS. pourront juger avec connaissance de cause de la justesse ou du peu de fondement, de la nécessité ou de l'insuffisance de telle ou telle de mes corrections, et se servir de la comparaison des variantes pour en trouver une meilleure. Ainsi le texte que je donne est moins une édition qu'un essai qui offrira quelques secours à quiconque voudra se donner la peine d'en faire une, après avoir collationné en entier les deux MSS. dont je n'ai vu que des fragmens.

3°. Quant aux mesures de Théodose, je n'y ai point touché ici : cet article important trouvera sa place ailleurs.

C'est afin de faciliter la lecture de Dicuil, que j'ai divisé l'ouvrage par chapitres, paragraphes et segmens, quoique les MSS. n'offrent aucune division quelconque. Outre que cette division augmente la clarté en reposant l'attention de temps en temps, elle facilite les recherches et les citations. Voilà pourquoi Jacques Gronovius,

---

Laurentiane, et dont Targioni Tozzetti (*Relazioni d'alc. viaggi*, *t. IX*, *p.* 165—174) a transcrit d'assez longs passages ; — *V*, le MS. de Venise, extrait par M. Morelli (*Bibl. gr. et lat.*, *p.* 373 *sq.*). Toutes les fois qu'une variante sera suivie de *codd*, cela voudra dire que la leçon du texte est une conjecture.

d'ailleurs fort mal disposé en faveur du P. Porcheron, n'a pas balancé, en publiant l'*Anonyme de Ravenne*, à admettre les divisions judicieuses au moyen desquelles ce savant respectable avait essayé de mettre quelque ordre dans cette effroyable rapsodie.

Malgré tous mes soins pour donner à mes conjectures la certitude morale nécessaire, il serait possible qu'on me trouvât encore quelquefois un peu hardi, et je ne m'en étonnerais pas. Dans un travail préparatoire du genre de celui-ci, il m'a semblé que le premier soin doit être de peser mûrement les raisons pour ou contre, et qu'ensuite on doit oser dire son avis, quand des motifs suffisans ont déterminé à telle ou telle opinion. Des recherches, faites de bonne foi, ne sont jamais entièrement perdues pour la science. Quelque hardie qu'elle paraisse, une conjecture, suffisamment autorisée, a toujours l'avantage, en signalant une difficulté inaperçue, d'appeler l'attention, d'éveiller la sagacité, et c'est ainsi que d'habiles critiques ont dû quelquefois une restitution ingénieuse aux efforts infructueux de leurs devanciers. Heureux encore celui qui, n'ayant pu arriver lui-même à la vérité, aura du moins, par ses recherches, indiqué la route qui devait y conduire!

PREMIÈRE PARTIE.

ORTHOGRAPHE

DES MANUSCRITS DE DICUIL.

CHAPITRE PREMIER.

Les fautes ne viennent point de Dicuil. — Utilité qu'on peut retirer de la comparaison de ces fautes.

Les manuscrits de Dicuil sont remplis d'une si prodigieuse quantité de fautes de tous genres (1), que dans la discussion du texte je me trouvais forcé de m'arrêter à chaque ligne et presque à chaque mot, pour faire une foule de petites remarques aussi fastidieuses que nécessaires. Afin d'épargner cet ennui à mes lecteurs et à moi-même, j'ai cherché s'il n'y aurait pas moyen, en rapprochant toutes ces fautes, en les comparant entre elles, d'en tirer quelque idée générale susceptible d'une utile application.

La première question qui se présente à l'esprit lorsqu'on jette les yeux sur le texte de notre

(1) Voyez les variantes au bas des pages du texte.

auteur, c'est de savoir si les fautes d'orthographe qui le défigurent, peuvent tenir, soit à l'usage du siècle dans lequel il vivait, soit à un système particulier qu'il s'était fait à lui-même; et, dans ces deux hypothèses, il faudrait les conserver religieusement, quelque absurdes qu'elles paraissent, sous peine de courir le risque d'effacer des traces précieuses pour l'histoire, ou de faire disparaître un caractère qu'il aurait eu l'intention d'imprimer à son ouvrage.

Mais l'incertitude ne saurait être de longue durée. On sait très-bien que dès le huitième siècle le goût de la littérature classique s'introduisit dans les monastères; les écrits des auteurs profanes franchirent l'enceinte des cloîtres, malgré les défenses de la barbarie et les clameurs de la superstition. Dès lors le besoin de purger les auteurs latins des fautes dont l'*ignorance* des copistes les avait remplis, tourna les esprits vers l'étude de la grammaire. Une foule d'ouvrages parut sur cette science. Rhéginon commenta Martien Capella; Remi d'Auxerre, les ouvrages de Donat et de Priscien, etc. Les questions les plus futiles sur l'orthographe furent traitées avec un sérieux, une importance qui nous paraissent ridicules maintenant, mais qui eurent le grand avantage d'empêcher que la bonne orthographe des mots ne s'altérât : aussi le plus grand nombre des diplômes, les traités qu'Alcuin, et, après lui,

plusieurs grammairiens avaient composés pour apprendre à écrire correctement le latin (1); tout prouve jusqu'à l'évidence, que si la langue latine avait perdu beaucoup au neuvième siècle, sous le rapport de la propriété des expressions, de l'élégance et de la correction des tournures, l'orthographe ne souffrit cependant que très-peu d'altérations. Les fautes grossières qu'on rencontre dans les MSS. de cette époque doivent donc être rejetées, non sur la barbarie du siècle en général, mais sur l'ineptie de tel ou tel copiste en particulier: et qu'on ne croie pas que l'orthographe des MSS. de Dicuil était peut-être celle qu'avaient adoptée par ignorance les moines irlandais.

Il est vrai que l'impulsion donnée aux études par Charlemagne ne s'était pas fait sentir jusqu'en Irlande; mais cette île n'en avait pas besoin : elle était, au huitième siècle, plus éclairée, je veux dire moins barbare qu'aucune autre contrée européenne.

Depuis l'introduction de la religion chrétienne, cette île, exempte de toutes les révolutions qui bouleversaient l'Europe, avait joui d'une paix qui ne fut interrompue que de temps en temps par de petites guerres entre les princes du pays, et par les faibles courses des Normands, jusqu'à

(1) *Lebeuf, Recueil de divers mémoires relatifs à l'histoire de France, t. II, p.* 15—22.

la grande invasion de Thorgut en 835 (1). Cette invasion replongea l'Irlande dans la barbarie d'où l'avaient tirée les moines dès le cinquième siècle. C'étaient eux qui en avaient hâté la civilisation. Leurs ermitages, fixés dans des déserts qu'ils cultivaient de leurs propres mains, furent autant de centres autour desquels vint se grouper une foule de villages dont la réunion forma par la suite des bourgades et des villes (2). Là, ils élevèrent des écoles qui devinrent successivement des colléges plus ou moins nombreux, dont les plus célèbres furent celui de Cléonard, fameux pour la discipline ecclésiastique, et surtout l'académie d'Armagh, où plus de 7000 étudians accouraient de toutes parts, de cette académie sortirent les hommes les plus éclairés de leur temps, les Alfred, les Beda, les Alcuin (3); et s'il est vrai que ce dernier soit un de ceux qui surent inspirer à Charlemagne ou nourrir en lui le goût des bonnes études, on conviendra que l'Irlande, berceau du génie d'Alcuin, bien loin d'avoir ressenti l'impulsion du siècle de Char-

(1) *Murray, de Col. Scand. in Comm.*, *Gott. III*, 84.
(2) *O'Connor's Dissert. on the Hist. of Ireland*, *c. XIV*, *p.* 203. Cet auteur semble se contredire dans une lettre communiquée à O'Flanaghan, qui a donné une dissertation assez intéressante sur une inscription irlandaise (p. 15) insérée dans les *Transact. of Irish Society*, *t. I.* (3) *Ware's Ireland*, *c. XV*, *p.* 35, 36. *O'Connor*, *p.* 204.

lemagne, influa plus qu'on ne l'a cru jusqu'ici, sur le retour passager des esprits vers la culture des sciences.

Dicuil, qui paraît avoir été assez éclairé pour son temps, appartenait très-probablement à l'une de ces deux académies; il avait fait une étude approfondie de la grammaire, comme le prouvent plusieurs passages de son livre (1). On peut donc affirmer que s'il n'a pas su éviter la rudesse, l'incorrection, l'incohérence du style d'Alcuin, au moins il a dû, ainsi que ce personnage célèbre, rester fidèle à la bonne orthographe, qui était le but principal vers lequel se dirigeaient les efforts des savans de cette époque.

D'après ce point de vue, il est certain que la plus grande partie des fautes d'*orthographe* dans les MSS. de Dicuil doit être attribuée aux copistes. S'il pouvait rester quelque doute à cet égard, il suffirait, pour le lever entièrement, de faire remarquer que non seulement les fautes sont toutes différentes les unes des autres dans tous les MSS. qui existent, mais encore que dans chacun en particulier la plupart des noms propres, dix fois répétés, sont tantôt bien, tantôt mal écrits (2). L'ignorance des copistes devient donc évidente, et l'on acquiert le droit de choisir la

(1) *Dic. Prolog. I*; *V*, 2; *IX*, 1. (2) Comparez les variantes.

bonne leçon, ou même de la deviner entre toutes les mauvaises.

Personne ne pensera, d'ailleurs, que les fautes de ce genre soient propres au texte de Dicuil. Il en est de même des MSS. de Pline, Solin, Pomponius Mela, ou, pour mieux dire, de presque tous les auteurs latins; et les énormes fautes dont ces MSS. fourmillent n'ont pas arrêté les premiers éditeurs critiques, qui ne se faisant aucun scrupule d'offrir les textes corrigés comme ils devaient l'être, ont osé nous donner un *Pline* qui fût lisible. Que tous ces copistes aient été des moines à peine instruits des premières règles de la grammaire, ou des scribes ignares dont une écriture plus ou moins passable était le seul mérite, peu importe : leurs MSS. n'en sont pas moins en général des monumens remarquables de la plus profonde ignorance et de la plus absurde ineptie. Les fautes grossières qu'ils ont commises tiennent à des causes qui ont été parfaitement développées dans plusieurs ouvrages auxquels je dois me contenter de renvoyer (1).

---

(1) *Passerat, de Litterar. inter se cognatione et permutatione.* (*Paris.* 1606.) — *Scioppius*, *de Arte criticâ. Amstel.*, 1662. — *J. Clericus*, *Ars critica* (*part.* 3, *sect. I.*) — *Morel*, *Élémens de critique*, *in*-12, *chez Saillant*, 1766. Je n'ai connu cet excellent petit traité

Les MSS. de Dicuil n'étant ni plus ni moins fautifs que ceux des autres auteurs, laissent à un éditeur toute la liberté dont usèrent jadis Ermolao Barbaro et Nunnez de Pincia à l'égard de Pline et de Pomponius Mela. Je pourrais donc à la rigueur m'en tenir à cette considération, me croire en droit de regarder l'orthographe de Dicuil, comme entièrement corrigée, et, laissant de côté toutes les fautes d'orthographe, passer dès à présent à la discussion du texte.

Mais j'ai craint de paraître trancher la difficulté, au lieu de la résoudre, et j'ai préféré de placer ici l'indication des principales fautes qui défigurent les MSS. de Dicuil, et qui, rapprochées de cette manière, se corrigent par elles-mêmes. Ce sera l'exposé des principes que tout critique ami de la vérité doit suivre dans la discussion des textes; car ce n'est pas assez qu'une correction soit autorisée par le sens, il faut encore qu'elle puisse s'expliquer par la paléographie. Quelque ingénieuse que soit une conjecture, tant qu'elle n'est pas le plus près possible de la leçon qu'elle remplace, notre esprit se refuse à l'admettre : tandis qu'au contraire une ressemblance

---

qu'après avoir fait mon travail. L'auteur, très-versé dans la lecture des SS. Pères, a fait sur leurs MSS. le même travail que celui que j'avais commencé sur ceux des géographes.

extrême, en nous avertissant de la cause de l'erreur, apporte avec elle une sorte de conviction qui nous fait regarder la correction comme certaine; et c'est en ce sens que l'abbé Dubos disait que les *corrections sont adjugées au rabais*, c'est-à-dire à celui qui rétablit le sens d'un auteur en changeant le moins de lettres dans son texte.

J'ai pensé de plus que ce tableau des fautes des copistes offrirait un autre genre d'utilité, en ajoutant de nouveaux faits à l'appui d'une théorie beaucoup trop négligée, parce qu'on lit peu ou mal les manuscrits. Il paraîtra, je crois, démontré aux yeux du lecteur attentif, après la lecture de cette première partie, que le tableau des permutations *manuelles*, causées par l'ignorance des copistes, qu'a trompés la ressemblance de telle ou telle lettre, doit offrir des ressources infinies au critique sage qui entreprend de rendre les textes des anciens à leur pureté primitive.

CHAPITRE SECOND.

Tableau des permutations des lettres dans les MSS. de Dicuil, de Pline et d'autres auteurs. — Restitution de plusieurs passages, tant grecs que latins, d'après la théorie exposée ci-dessus.

DANS le tableau qui va suivre, je n'ai dû m'attacher qu'aux MSS. postérieurs aux neuvième et dixième siècles, puisque les MSS. de Pline et de Dicuil, que nous possédons, sont de cette époque. Cependant, comme ils ont été copiés de MSS. plus anciens, écrits, soit en lettres onciales, soit en caractères lombardiques, saxons, etc., on comprend que plusieurs des fautes que je signalerai devront trouver leur explication dans les permutations propres à ces écritures.

Au reste, mon but principal a été de réunir et de classer méthodiquement les variantes des MSS. de mon auteur, afin de les détruire les unes par les autres, et de pouvoir, quand il le faut, reconnaître, démêler ou deviner la bonne leçon. Il en est peu d'importantes qui n'aient trouvé leur place dans ce tableau; il n'en est point dont il ne rende compte.

J'y ai joint quelques remarques sur les MSS.

grecs; il m'eût été facile de les multiplier; peut-être les trouvera-t-on tout à fait inutiles après le travail de Guillaume Canter (1), et surtout après celui que le savant et judicieux Bast a mis dans la dernière édition de Grégoire de Corinthe, enrichie des notes de MM. Boissonade et Schaefer (2). Cependant je n'ai pas voulu manquer l'occasion de rappeler que le même système de correction leur est applicable, moyennant toutefois les restrictions nécessaires. On sait que les fautes des MSS. grecs offrent en général un caractère distinct que tout critique doit s'attacher à approfondir.

TABLEAU DES ERREURS DES COPISTES.

Les neuf dixièmes des fautes des MSS. de Dicuil et de Pline viennent de la substitution réciproque des lettres *e*, *æ*, *œ*, *i*, *y*, *e*, *i*, *o*, *u*, *c*, *t*, *r*, *s*, etc. etc.

§. I. E. Æ. Œ. Le changement de ces lettres tient à ce que l'*æ* ne diffère de l'*e* que par un petit crochet à la partie inférieure de *e*, et que les copistes oublient souvent. Il en résulte *Egyptus* (prolog. 5) (*) et partout ailleurs *Ægy-*

---

(1) *Canter, de Rat. emend. auct. græcos. Plantin*, 1671. Ce petit traité, composé surtout d'après les MSS. d'Aristides, se trouve aussi à la fin de l'Aristides de Jebb.

(2) *Gregor. Corinth. de Dialectis. Lips.*, 1810.

(*) Afin d'éviter la confusion, j'ai laissé dans le texte les citations

ptus, *Ethiopia* et *Æthiopia*; *Egeo* et *Ægeo*. (I. 3. 2. 4.)

Ailleurs on trouve *æ* pour *e* : ex. *propriæ* pour *propriè* (II. 1. 3); *meridiæ* (IV. 1. 1.) *opinionæ* (1); *cæte* (VII. 5. 6.); *glaciæ* (IX. 4. 3), etc. De même dans les MSS. grecs αι est souvent pour ε (2). En d'autres endroits, les copistes mettent *e* pour *æ*; *celum* (IX. 4. 3), ailleurs *æ* pour *e*; *mœdia* (II. 5.); *clœrici* (VII. 2. 6.); *Armœnia* (passim.) Ajoutez-y la confusion fort ordinaire de *a* avec *u* (3), *Varam* pour *Varum* (I. 3. 3); avec *o*, *Pharon* pour *Pharan* (II. 3.); *Senagallia* pour *Senogallia* (4); *hesperias* pour *hesperios* (VII. 1. 3.); *Lismo* (5) pour *Lisma*, et ce dernier au lieu de *Clysma*, par le retranchement de l'initiale (*V. infrà*), etc. La même confusion existe dans les MSS. grecs : ainsi προνόιας pour προναίας (6); τὰ pour τό; ἂν pour ὄν, (7) etc.

§. II. I et Y. Ces deux lettres sont mises encore plus souvent l'une pour l'autre : ex. *Phry-*

---

de Dicuil; elles se rapportent aux divisions que j'ai établies : ainsi V, 2, 3, signifient chap. 3, parag. 2, segm. 3.

(1) *Plin. Cod. vatican.*, *f°.* 20, *r°.*, *col.* 1. (2) *D'Orvill. ad Chariton*, 220, 754. *Boissonade ad Philostr.*, 345, 613, *et ad Marinum*, 69. *Wyttenb. Biblioth. crit.*, *pars X*, 52. (3) *Morel.*, 81. (4) *Tab. Peut.*, *IV. E.* (5) *Itiner. Anton.*, *p.* 170. (6) *Wessseling ad Diodor.*, I, 415. *Larcher, sur Hérod.*, *t. I.*, *p.* 337, *1re. éd.* (7) *G. Canter. de Rat. emend. auct græc.*, *p.* 8.

gia, *Lycaonia* (II. 1. 3.) et deux lignes après *Phrigia*, *Licaonia*; *Libia* et *Lybia* (VIII. 2. 6.); *Olimpus* et dans la même ligne *Olympus* (IX. 2.); *Satyrorum*, *Satirorum*, etc.

§. III. H. Il est bon de faire quelques remarques sur cette lettre, dont on remarquera :

1°. La surabondance : ex. *Habundet* (VI. 2. 2. VII. 5. 3.-10. 4.); *hopus* (Prol. 5.) *hostium* (VI. 1. 1.-7.); *Phamphilico*, (II. 1. 2.), *Phyrrenœi* (VI. 3. 17); *Ephigoni* (1); *chohœrens*, *Sichania* (2); *Beritho* (3); *Athlas* partout, et dans un seul endroit *Atlas* (IX. 4. 1.)

2°. La transposition : ex. *Carphatico* (II. 1. 1.); *Phyteas* (VII. 5. 1.); *Chartagine* (4); *Chiteyra* pour *Cythera* (5); *Hictiophagum* (6).

---

(1) *Pomp. Mel.*, *Var. lectt. I*, 17, 10. (2) *Plin. Cod.*, *n°*. 6795, *f°*. 39, *v°*., *col.* 2. (3) *Tab. Peut.*, *X. F.* (4) *Id. V. D.* (5) *Æthici Cod. ap. Bandini*, *III*, 325. (6) *Plinii editio princeps*. Cette édition, que je citerai souvent, est d'autant plus importante qu'elle a été inconnue au P. Hardouin. Ce savant, trompé par la fausse date 1468, a cru que la *princeps omnium* était celle de Vérone (1488); mais la véritable édition *princeps* est celle de 1469, imprimée à Venise par Jean de Spire, et tirée à environ 100 exemplaires (*Turre Rezzonic. disquis. Plinian.*, *I*, 279); aussi est-elle excessivement rare. Quoique remplie de fautes, elle est extrêmement précieuse en ce qu'elle a été visiblement copiée sur un MS. du dixième siècle (*Lettre de M. P. Radel*, *Moniteur de* 1812, *n°*. 110): on en juge par la forme des caractères qui, selon toute appa-

3°. Le défaut : ex. *Tyle* et même page *Thile* (VII. 2. 5.) *Boristenes* (I. 8. 1. VI. 8. 6.); ailleurs, *Boresthenes* et *Boristhenes* (VII. 13. 2. —14. 1); *Diospoli Quetibe* dans la table de Peutinger est, selon moi, pour *Diospolis, sive Thebæ* (1); *Ermupolis* (2), etc. Cassiodore témoigne combien on doit peu s'embarrasser de toutes ces altérations, en disant : *Aspirationem vero superfluam deme, aut adjice competenter* (3); on ne sera donc pas arrêté par des fautes semblables à *Thrachia, Tracia, Clitharcus, Ephyri, Tuchidides* que donnent les MSS. de Dicuil, au lieu de *Thracia, Clitarchus, Epiri, Thucydides*, et par des variantes telles que *Chulli, Culli* (4); *Choba, Coba* (5) qui pourraient se rencontrer dans les dénominations des lieux.

§. IV. Il y a d'autres permutations à remarquer.

1°. E, I et Y, comme *secuti* pour *sicuti* (VI. 5. 1.); *ceterior* (II. 1. 1.) *margaretis* (VII. 5. 4.); *cymentum* pour *cœmentum* (6); *Ceno-*

---

rence, ont été gravés d'après ceux du MS. même. Les leçons se rapprochent en général de celles des MSS. de Dicuil.

(1) *Tab. Peut.*, *VIII. F.* (2) *Ead.*, *IX. D.* (3) *Cassiod. Inst. D. L.*, *II*, 547. *Cf. Chron. Gotw.*, *I.*, 28. 35. *Mabillon*, *R. dipl.*, 57. (4) *Itiner. Anton.*, 19. (5) *Tab. Peut.*, *II. D.* (6) *Greg. Turon. Codex Corbeiensis*, *f°. 7, v°.*

cephali (1) : ce qui nous donne la liberté d'écrire *Brigantium*, *Minius*, *Byzatio*, *rhinoceros*, au lieu de *Bregantium* et *Mineus* (VI. 8. 16), *Bezatio* (VIII. 7), *renoceros* (VI. 6. 2.) (2).

2°. E. O : ex. *Crenium* pour *Cronium* (3); *Proconosus* (VII. 13. 2.) qui expliquent la singulière altération de *aliæ Patale* en *Aliopatale* (VIII. 5. 2.), laquelle existe dans les plus anciens MSS. de Pline (4).

3°. E. C : ex. *Naueratitem* pour *Naucratitem* (5); *Eressam* pour *Chrysam* (6); *Eliumberrum* pour *Cliumberrum* (7).

4°. I. L : ex. *Lapudes* pour *Japydes* (I. 3. 2.); *Lamnia* pour *Jamnia* (8); *Musiubio* qu'on doit probablement lire *Muslubio* (9).

5°. I. R : ex. *Membione* pour *Membrone* (10); *amphimachius* pour *amphimacrus* (V. 2.); l'abbé Morel en cite beaucoup d'exemples (11); et on en trouve dans les MSS. grecs (12).

---

(1) *Tab. Peut.*, *IX. E. Cf. Salmas. ad Hist. Aug.*, 16. *D.* 132. *A.* (2) *Cf. Sciopp. de Arte crit.*, 45; *et Passerat*, 48. (3) *Plin.*, *ed. pr.*, *IV*, 13. (4) *Plin.*, *Cod. vat.*, *f°.* 35, *v°.*, *c.* 2, *n°* 6795, *f°.* 68, *r°.*, c. 2. (5) *Plin.*, *ed. pr.*, *V*, 9. (6) *Pomp. Mel. Var. l. I*, 18. 18. *II*, 7. 32. (7) *Id.*, *III*, 2. 41. *Adde H. Vales. ad Amm. Marcell.*, 97, *ed.* 1636. (8) *Tab. Peut.*, *IX. E.* (9) *Ead.*, *I. F. Scioppius*, 49. (10) *Ead.*, *IV. F.* (11) *Morel*, 135. (12) *Pierson ad Mœr. Attic.*, 128. 274.

6°. L. T : ex. *Basitidas* pour *Basilidas* (1); *Polentia*, au lieu de *Potentia* (2). Il y a beaucoup d'exemples de cette permutation dans la table de Peutinger: par exemple, le copiste a mis *Tahora* au lieu de *Lahora* (3). Cette observation vient à l'appui des raisons puisées dans l'analogie de la langue grecque, pour prouver que dans cette Table le mot *Tyconpolis* (en Egypte) est un barbarisme, et qu'on doit lire *Lyconpolis*, Λύκων πόλις ou Λυκώνπολις; soit qu'on le croie identique avec *Lycopolis* (Λύκυ πόλις), soit qu'on y reconnaisse un nom distinct, comme l'a fait M. Walckenaër, dans sa belle carte d'Egypte, guidé par l'examen approfondi auquel il a soumis les itinéraires romains. Dans cette dernière hypothèse, il y aurait eu en Egypte deux *Lycopolis*, dont les noms auraient subi une légère différence. Pour éviter toute confusion, l'une se serait appelée *Lycopolis* (ville du loup); l'autre, *Lyconpolis* (ville des loups).

§. V. Peu de lettres se ressemblent autant que les lettres T et C dans les MSS. des neuvième, dixième, onzième et douzième siècles, peu de lettres aussi ont été plus souvent confondues (4).

---

(1) *Mel. Cod.*, *II*, 1. 41. *Scioppius*, 50. (2) *Tab. Peut.*, *IV*, *C.* (3) *Ead.*, *VIII. F.* (4) *Salmas. Exercit. Plin.*, 749 756. 794, *et pass. Id. ad Jul. Capitol.*, 92. *E.* — *Chron. Gotwic.*, *I*, 28.

Ex. *Spacium*, *tercius*, et ailleurs *spatium*, *tertius*; *Mencientes* (VII. 2. 6); *nunciat* (passim) *viciosè* (prol. 3), etc. D'une autre part, on trouve *Gretia* (II. 1. 1. VIII. 2. 1.) *gratile* pour *gracile* (VI. 2. 4); *inditia* (VI. 1. 3); *audatia*, *Netriphœis* pour *nec Riphœis* (VII. 5. 2), etc. Ces exemples rendent très-naturelle la conjecture de l'abbé Sévin, qui lisait *Ecbasus*, au lieu de *Etbasus* dans Hygin (1). On ne doit donc pas être embarrassé de savoir s'il faut lire dans Dicuil *Provincia* ou *Provintia*, *Baltia* ou *Balcia* (VII. 5. 1.), *Sperchius* ou *Sperthius* (VI. 8. 7.), *Thabraca* ou *Cabraca* (2), *Perusta* ou *Perusca* (VII. 5. 1.). Ces derniers exemples prouvent que la confusion du T et du C ne vient pas seulement de la prononciation, comme les premiers auraient pu le faire croire.

2°. Le T se confond encore avec le F : ex. *Protectus* au lieu de *profectus* (VIII. 4. 3.); *Faliatis* pour *Taliatis* (3); avec le R, comme *patet*, qui est pour *par et* (4).

3°. Une permutation moins naturelle, quoique très-commune, est celle du C en P, et *vice versâ* : ex. *Astycla* pour *Astypla*, syncopé de

---

(1) *Clavier, sur Apollodore, II*, 200. (2) *Tab. Peut., IV. D.* (3) *Ead. et Mannert, sur les Exp. de Trajan, Ann. des Voyages, XXI*, 217. (4) *Pomp. Mel., Cod. II*, 1. 18.

Astypalœa (1); *Supronensis* pour *Sucronensis* (2); *Paulonia* pour *Caulonia* (3); ceci rend compte de la permutation singulière du *p* en *t* : ex. *Paulantii* pour *Taulantii* (4), *Catoten* pour *Capoten* (VI. 4. 1.), *Talibothra* pour *Palibothra* (5).

§. VI. Il existe encore d'autres lettres dont les permutations plus rares méritent d'être connues.

1°. S se confond avec R : ainsi *crateses* pour *crateres* (VIII. 2. 4.), *Onericretus* pour *Onesicritus* (VII. 5. 4.) *vosticosum* pour *verticosum* (6).

2°. R avec T, comme *carioras* pour *caryotas* (VII. 10. 4.). Ces permutations s'expliquent par l'extrême ressemblance qui existe entre les lettres *r*, *s*, *l*, *y*, dans les MSS. des neuvième et dixième siècles.

3°. O avec U : ex. *Vulscorum* pour *Volscorum* (7), *tullimus* (V. 2.), *parabulando* (VI. 2. 4.) *mortuum* pour *myrtoum* (8), *numinatim* (VII. 1. 1.); *etiamnon* (9); *promunturium* (10), *Laudicia* (11), *scopolis* (VI. 1. 3), *motatio*, *po-*

---

(1) *Pomp. Mel. Cod. II*, 7. 123, *et Vossius.* (2) *Id.*, *II*, 6. 48. (3) *Id.*, *II*, 4. 80. (4) *Id.*, *II*, 3. 164. *Salmas. E. P.* 748. *F.* (5) *Jul. Honor. Fragm. ad calc. Mel.*, *p.* 691. (6) *Plin. Cod. vat.*, *f°.* 9, *v°.*, *col.* 2. (7) *Plin. E. P.*, *III*, 5. (8) *Æthic. Cod. ap. Band.* (9) *Plin. E. P.*, *V*, 9. (10) *Plin. Cod. vat.*, *f°.* 20, *r°. c.* 2. (11) *Tab. P.*, *X. D. Itin. Ant.*, 147. *Salm. in H. Aug.*, 105. *E.* Toutefois il se peut que Laudicia

pulis (VI. 6. 5), pour *mutatio*, *pupulis*; *Febroarii* (VII. 2. 6.). Cette permutation existe dans les MSS. grecs (1).

4°. Cy est changé en *qui* très-souvent (2) : ex. *Quirenem* pour *Cyrenen* (3), *Quidicos* pour *Cyzicos*, etc.

5°. Les MSS. de Dicuil offrent des exemples du changement de R en N. Dans *adminor* pour *admiror* (VIII. 2. 3.), *conceris* pour *carceris* (IX. 6.), *lucratis* pour *lunatis* (I. 3. 2.). Ces deux lettres se ressemblent beaucoup dans les MSS. des neuvième et dixième siècles (4), et surtout dans ceux écrits en caractères saxons (5).

6°. J'ajouterai que nos copistes oublient en général le S devant le C; ils écrivent en conséquence *Citopolis* pour *Scythopolis* (VI. 8. 1.), *Acitæ* pour *Ascitæ* (VII. 9. 2.), *facibus* pour *fascibus* (V. 2.)

7°. Un autre changement est celui du C en G, et réciproquement (6); ces deux lettres ne diffèrent, dans les MSS. des septième, huitième,

---

vienne de Λαοῦ δίκεια ou plutôt Λαουδίκεια, qu'on disait peut-être au lieu de Λαοδίκεια.

(1) *Bast.*, *Lettre crit.*, 35. (2) *Alberti in Gloss. nom.*, 244. *Morel*, 86. (3) *Anon. Exp. mundi*, *ap. Gronov. in geographicis*, *p.* 269. (4) *Specim. in Chron. Gotw.*, 34. (5) *Specim. ap. Mabill.*, *R. D.*, *Tab. IV*, 2. (6) *Vales. ad Amm. Marc*, 27. *Sciopp.*, 43. *Passerat*, 26.

neuvième siècles, que par un petit crochet mis au-dessous du C. Cette observation me servira plus bas.

7°. Joignez à cela que les copistes ne regardaient pas à un jambage de plus ou de moins : ainsi de *minui* ils faisaient *munui* (VI. 3. 2.) ; de *Limbo*, *Lumbo* (1) ; de *Virgilii*, *Virguli* (IX. 1.), de *amnici*, *aminici* (VI. 4. 2.) ; de *Cyrnon*, *Cirmon* (VIII. 4. 1.) de *parvum*, *pervium* (VI. 2. 6.) de *findit*, *fundit* (2), de *Jomnio*, *Jommio* (3), de *antennas*, *antemnas* (VII. 5. 3.) ; et par manière de compensation, ils écrivaient *Parna*, au lieu de *Parma* (4) ; *inmeritum*, au lieu de *immeritum* (VII. 4. 1.). C'est à une incurie du même genre qu'il faut rapporter la confusion extrêmement fréquente du τ et du π (5), dont on trouve des exemples jusque dans les imprimés (6).

§. VII. Ce n'est pas tout encore. Dans les MSS. antérieurs au douzième siècle, où la syllabe *et* est figurée & même au milieu des mots, on voit qu'il est arrivé souvent aux copistes de répéter le

(1) *ÆEth. Cod. ap. Band.* (2) *Plin. Cod. vat.*, *f°.* 24, *r°.*, *c.* 2. — *N°.* 6795, *f°.* 49, *v°.*, *c.* 2. (3) *Tab. Peut.*, *I. E.* (4) *Ead.*, *III*, *C.* (5) *Valcken. ad Phœniss.*, *v.* 1388. *Pierson ad Mœr. Att.*, 112. *D'Orvil. ad Char.*, 83. 146. 422, *etc.* (6) Ainsi dans le Comm. d'Eustath. sur le v. 409 de Denys (*p.* 74, *col.* 2. *Huds.*), au lieu de θυγαπέρων, on doit lire θυγατέρων.

t après & oubliant qu'il y est compris. Ainsi l'on trouve *A&thiopes*, *d&tinent*, *&targyræ*, *&truria* (I. 3. 2). Cette observation est utile en ce qu'elle montre que la leçon *Trosalani* dans l'édition princeps (1) et dans quelques MSS. de Pline (2), pour *Roxalani* ou *Roxolani*, n'est point une variété dans la dénomination de ce peuple. Cette édition qui représente un MS. du dixième siècle, porte *Mox Alani Ttrosalani*; il est facile de voir que le *t* doit être reporté sur la copulative comme dans les exemples cités : reste donc *Rosalani*; mais comme dans cette édition, ainsi que dans une infinité de MSS. le *s* est très-souvent mis à la place du *x*, témoin *Nasos* pour *Naxos* (3), on revient sans peine à *Roxalani* ou *Roxolani*, leçon ordinaire.

§. VIII. Les métathèses ou transpositions sont encore une source intarissable d'erreurs, j'en signalerai quelques-unes (4).

Ex. *Anises* pour *Asines* (5), *Parapasino* pour *Paropamiso* (VII. 5. 1.), *flumina* pour *fulmina* (IX. 4. 3.); *Eunixi* pour *Euxini* (VII. 13. 2.); *altera* pour *latera* (6); *altitudo* pour *latitudo* (7). Cette dernière est d'autant plus impor-

---

(1) *IV*, 12. (2) *Hermol. Barbar. Cast. in Plin.*, *p.* 94, *l.* 4. *Basil.*, 1534. (3) *Plin. E. P. III.* 8. (4) *Cf. Marini*, *sopra. i Papiri*, 341. *col.* 1. *Sciopp.*, *p.* 64 *sq.* (5) *Plin. E. P. III*, 8. (6) *Plin. Cod. vat.*, *f°.* 24, *r°.*, *c.* 2, *et* 6795, *f°.* 49, *v°.*, *c.* 2. (7) *Plin.*, *XXXVI*, 12.

tante que, pour n'y avoir pas fait attention, le P. Hardouin a commis une des plus singulières méprises qu'on puisse imaginer, comme on le verra par la suite (1).

1°. Je crois voir une métathèse dans le mot *Basilia*, nom que Pythéas donnait à l'île *Baltia*, selon Pline (2). Le MS. du Vatican donne en effet *Balisia*, et en admettant le changement de *e* en *i*, on a *Balesiam* ou *Baletiam*, comme le donne un MS. de Dicuil : l'une de ces deux leçons est peut-être préférable à l'ancienne. Dans cette hypothèse, la dénomination de cette île, d'après Pythéas, aurait différé moins qu'on ne l'a cru jusqu'ici de la dénomination vulgaire *Baltia*.

2°. Il y a encore une métathèse dans le mot *Spilonstoma*, par lequel Dicuil désigne une des bouches du Danube (VI. 7.); il faut lire *Psilonstoma* (3). En effet, l'auteur du Périple du Pont-Euxin donne à l'une des moindres embouchures du Danube le nom de ψιλὸν στόμα, c'est-à-dire, *bouche étroite* ou *qui a peu d'eau* (4). La leçon

(1) *Infrà*, IIe. *part. VI*, 3. (2) *Plin.*, *IV*, 13.

(3) Cette métathèse existe dans un MS. de Jules Capitolin : on y lit *microspicon*, au lieu de *micropsycon*. (*Salmas. ad hist. Aug.*, 90. *A.*) (4) *Arrian. P. P. E.*, *p.* 153, 155, *Gron.* Une autre bouche appelée par Pline, Solin, Amm. Marcellin (*XXII*, 218), *Naracustoma* est nommée dans le Périple Ἄραχον ςόμα. Vossius corrige Νάραχον στόμα. Mais il me semble que l'orthographe des

Spilonstoma et peut-être même *Psilonstoma* existait dans les MSS. de Pline que Dicuil a consultés : c'est donc une leçon très-ancienne. Cette considération suffit pour montrer que le nom *Spireonstoma* reçu par le P. Hardouin, d'après nos MSS. de Pline (1), n'est qu'une altération de la leçon plus ancienne *Spilonstoma*, mot corrompu lui-même de *Psilonstoma*, comme le prouve le passage d'Arrien. Il est donc clair que la leçon sortie des mains de Pline est *Psilonstoma*, changée par les premiers copistes en *Spilonstoma* ou même *Spileonstoma*, dont on aura fait *Spireonstoma* par la permutation des lettres *l* et *r* qui se ressemblent dans les MSS. Aussi trouve-t-on *Rucullus* pour *Lucullus* (2). Il s'ensuit que *Spireonstoma*, des éditions de Pline, est un barbarisme auquel il faudra substituer *Psilonstoma*, leçon primitive qui a dû passer par quatre altérations, savoir; *Spilonstoma*, *Spileonstoma*, *Spireonstoma*.

C'est ainsi qu'on ramènerait à la véritable orthographe le nom *Norion* que Solin donne à l'une des îles Fortunées (3), qui est évidemment la *Pluvialia* de Sebosus et l'*Ombrios* de Juba, ou l'île de Fer des modernes, selon M. Gosselin (4).

---

auteurs latins prouve assez qu'ils avaient lû Ναράκου στόμα; et c'est ainsi que je lirais dans Arrien.

(1) *Hard. ad Plin.*, 216, n° 6. (2) *Plin. Cod. vat.*, *f°.* 20, *r°.*, *c.* 1, *l.* 3. (3) *Solin*, *LVI.* 15. (4) *Géog. Syst. des Gr.*, *II*, 154.

Mais d'où vient le mot *Norion?* Saumaise propose deux explications dont lui-même n'est pas satisfait (1). Il me paraît cependant aisé de voir que c'est tout simplement l'altération du mot *Ombrios* ou plutôt *Ombrion*: car *Norion* est la métathèse de *Onrion*, et entre ce dernier mot et *Ombrion*, il n'y a que deux différences bien petites, savoir; *Omrion* et *Ombrion* (2): la chaîne est donc *Norion, Onrion, Omrion, Ombrion.*

Ces métathèses existent en grand nombre dans les MSS. grecs: à chaque moment περιβαλὼν, μεταβαλὼν sont changés en περιλαβὼν, μεlαλαβὼν (3). On trouve Ῥέα pour Ἥρα (4), θέαlρον pour θάlερον (5), et une infinité d'autres (6).

§. IX. On rencontre souvent des mots dont la lettre initiale a été retranchée: tels sont *Gnatiæ* pour *Egnatiæ* (7), *Euprosopon* pour *Theuproso-*

---

(1) *Salmas. E. Pl.*, 916. *A.* (2) *Ombrion* est un adjectif neutre avec lequel il faut sous-entendre νησίδιον, *petite île*; ceci favorise l'opinion de M. Gosselin; car il reconnaît dans la *Pluvialia* l'*île de Fer*, qui est en effet la plus *petite* des Canaries. On voit donc pourquoi, seule entre toutes les autres, elle avait reçu une terminaison neutre. Cette remarque est minutieuse, mais enfin elle fournit un argument de plus. (3) *Bast, Lettre crit.*, 119. *Boisson. ad Phil.*, 383. (4) *Hemsterh. ad Luc.*, *I*, 249. *Clavier sur Apollod.*, *II*, 21. (5) *Wyttenbach. Bibl. crit.*, *pars XII*, 79. (6) *Cf. d'Orv. ad Charit.*, 760. *Canter.*, 55. (7) *Tab. Peut.*, *VI*, *A.*

pon (1); *Athenoniam*, mot remarquable en ce qu'il offre quatre altérations, savoir; l'oubli de l'initiale, le *t* pour le *c*, le *h* de trop et le *n* pour le *ð*: de sorte que pour arriver à *Maceðoniam* qui est la vraie leçon (2), on a *Athenoniam*, *Mathenoniam*, *Machenoniam*, *Macenoniam*, *Maceðoniam*. Ainsi dans Dicuil, *Opaȝion* (VII. 12. 1.) est pour *Topaȝion*, l'île de la Topaze (3) : ce dernier mot est dans Isidore (4).

§. X. Le changement de *u* en *n*, et *vice versâ*, est si commun qu'il serait superflu d'en apporter des exemples (5). Je me contenterai de citer un seul passage de Dicuil qui se corrige avec facilité, au moyen de cette permutation.

Notre auteur (II. 3.) parle des limites de l'Arabie d'une manière tellement embrouillée, qu'il est bien difficile d'y rien comprendre : je crois cependant avoir rétabli le passage en entier (6); mais ici je ne m'attache qu'à un seul mot. Dicuil dit que l'Arabie a, au Nord, *Pharon et Uab Arabia*. Pharon ne fait aucune difficulté, il faut lire *Pharan*; et c'est une partie du désert au nord des monts Horeb et Sinaï. Quant à *Uab Arabia*, il paraît que Saumaise en avait désespéré, puis-

(1) *Pomp. Mel. var. Lect.*, *I*, 12, 12. (2) *Salmas. ad Hist. Aug.*, 181. (3) *Plin.*, *VI*, 29. *D'Anville*, *Descr. du g. arabiq.*, 233. (4) *Isid. Origg.*, 216, *F.* (5) *Cf. Morel*, 153. (6) *Infra*, *part. II. p.* 75-77.

qu'il corrigeait au hasard *Petræa Arabia* (1); mais il est évident que Dicuil a écrit un mot dont *Uab* doit offrir le commencement ou la fin. On sait qu'il est souvent arrivé aux copistes de n'écrire qu'une partie d'un mot, quand ils ne pouvaient pas déchiffrer le reste : ainsi on trouve dans l'édition princeps d'Ammien Marcellin *bai precentor* pour *Bajulorum præcentor* (2). Il en est de même de *Uab* que je lis *Nab*; c'est la première syllabe du mot *Nabathæa* : de sorte qu'il faut lire *Nabathæa Arabia*, nom d'une contrée de l'Arabie septentrionale que les auteurs grecs désignent quelquefois par ἡ Ἀραβία τῶν Ναβαταίων (3), et qui avait Petra pour capitale (4). L'*Arabia Nabathæorum*, des Grecs, est exactement la même chose que *Arabia Nabathæa*, dénomination empruntée par Dicuil à Isidore de Séville (5).

---

(1) *Salmas. E. Pl.*, 345. *B.* (2) *H. Vales. ad Amm. M.* 36. (3) *Strab.*, *XVII*, 1155. *A. Plutarch. in Anton.* §.37. (4) *Strab.*, *XVI*, 1123. A. 1125. *D.* Un peu plus haut, *on lit* πρὸς τὴν Ναβαταίαν πέτραν, lisez Πέτραν. (p. 1112. C.). A la page suivante (1113. C.), au lieu de μέχρι Πτολεμαΐδος ΚΑΙ τῆς τῶν ἐλεφάντων θήρας, je crois qu'on doit lire μ. Π. ΕΠΙ τῆς. τ. ε. θ, ce qui est la même chose *que* Πτολεμ. ΠΡΟΣ τῇ θήρᾳ qu'on lit plus bas (1115. C.). On sait que cette Ptolémaïs était nommée Epitheras (*Plin. VI.* 29. *Agathem. I.* 3). Ptolémée l'appelle aussi Π. θηρῶν que la version latine traduit par *Ptolemaïs ferarum*, et qui signifie plutôt *Ptolem. venationum* ou *ad venationes*. (5) *Isid.*, 187. *C.*



Cette confusion de l'*u* est au moins aussi fréquente dans les MSS. grecs et aussi facile à expliquer par la ressemblance de l'υ et du ν. Aussi trouve-t-on souvent σπονδὴ changé en σπυδὴ, ἂυ en ἂν, ἕτερον, en ἑταίρυ et *vice versâ* (1). Cette remarque autorise la correction de Νάρακον en Ναράκου que j'ai proposée (2), et celle d'un passage de Plutarque que Reiske a mal rétabli. Au lieu de διὰ μέσον τεῖχος (3), ce grand critique corrige ἀνὰ μέσον ou διὰ μέσων, tandis qu'il faut lire sans presque rien changer, διὰ μέσυ, comme on lit ailleurs dans Plutarque lui-même (4), dans Platon (5) et Harpocration (6). Ce διὰ μέσυ qui a embarrassé les commentateurs, n'est autre chose que le mur de Phalère à Athènes, ainsi que je crois l'avoir montré dans un mémoire inédit sur la véritable étendue d'Athènes au cinquième siècle avant J. C., pour servir à l'intelligence des auteurs attiques.

Enfin, comme les très-anciens MSS. n'offrent aucune séparation entre les mots, les copistes qui ont les premiers pensé à les séparer, ont quelquefois montré leur ignorance de la manière la plus risible, dans les coupes singulières de cer-

---

(1) *Valcken. ad Phœniss.*, *V*, 404. *Boisson. in Phil.*, 345, 496. (2) *Suprà*, *p.* 54. (3) *Plut. de Glor. Athen.*, §. 8, *T. VIII*, 383. (4) *Id. in Pericl.*, §. 13. (5) *Plat. in Gorgiâ*, *II*, 23. *Bip.* (6) *Harp. voce* διὰ μ. τ.

tains mots (1) : ex. *perdomitam et vita* qui est pour *perdomita metu ita* (VII. 8. 2.); *absumam et usus cessionis*, au lieu de *absum à metu successionis* (2); *Hermona Saccephoe, Spana, Coria*, au lieu de *Hermonassa, Cephoe, Phanagoria* (3); *extra aderas velox*, c'est-à-dire, *extra Abdera, Suel, Ex.* (4). *Gallium Britusci*, c'est-à-dire, *Galli, Umbri, Tusci* (I. 3. 2.); *Astis Apes*, pour *Astusapes* (VI. 1. 3.); enfin le vers inintelligible *Insula mole gravis tam sola Pecea lata.* (VII. 13. 2.) doit être lu *I. m. gravi stans Alopecea lata*. C'est ainsi que dans Denys le Periégète, au lieu de ἄχρι Σελανῶν approuvé par Eustathe (5), on doit lire ἄχρις Ἐλανῶν (6), leçon qui existait dans le texte au temps de Priscien, puisqu'il traduit et *tangit... Elanos* (7); dans le Protagoras de Platon, au lieu de ὅπερ ἔισι, on lira ὧ περίεισι (8); et dans le Cratylus, au lieu de ὀνόμασμα il faut lire ὂν ὃ μαῖσμα (9), etc.

Cette aride nomenclature, que j'aurais pu étendre davantage, est heureusement terminée. Elle suffit déjà pour montrer avec quelle liberté on peut corriger l'orthographe de Dicuil.

---

(1) *Mabillon, R. D*, 57. (2) *Scioppius*, 83, *sq.* (3) *Pomp. Mel. Var., lect. I.*, 19, 113. (4) *Id.*, *II*, 6, 65. (5) *Dion. Perieg. v.* 926. (6) *W. Hill. ad H. V.*, *p.* 315. (7) *Prisc. Perieg.*, 867. (8) *Van Heusde*, *Specimen criticum in Platon.*, 72. (9) *Id.*, 83.

Il m'a semblé de plus que, dans les mains d'un critique sage, ces nouveaux exemples, joints à ceux qu'on a déjà recueillis, doivent contribuer à former un ordre particulier de preuves, et, qu'employés avec modération comme moyen secondaire, ils peuvent ajouter un nouveau degré de certitude dans la restitution des textes géographiques et historiques.

Ainsi, qu'un critique trouve dans l'énumération des villes de l'Afrique la ville de *Dupea* (1), il pourra songer à *Clupea*; mais sa conjecture conservera quelque chose d'arbitraire jusqu'à ce ce qu'il ait fait observer que dans la plupart des MSS. les lettres *cl* sont tellement rapprochées l'une de l'autre, qu'elles ne diffèrent en rien du *d* (2); dès lors sa correction deviendra certaine, ou plutôt ce ne sera plus une correction.

Il en sera de même de *Caportis* de l'Itinéraire d'Antonin (3), qui a tant embarrassé les commentateurs. Wesseling avait décidé que ce devait être une faute pour *Taposiris*. Il y a loin de là à *Caportis*; mais si aux preuves de fait données par cet illustre savant, on joint celles que fournit la paléographie, tous les doutes disparaissent. En effet, comme rien n'est plus commun que la confusion du *t* et du *c* (4), on arrive à *Taportis*

---

(1) *Pomp. Mel. Var. lect. I*, 7, 16. (2) *Morel*, 97. (3) *Itin. Ant.*, 73. (4) *Suprà*, *p.* 47, 48.

par la métathèse à *Tapotris*, par le changement du *t* en *i* (1) à *Tapoīris*, avec le tiret qui annonce suppression d'une lettre : d'où il suit que *Taposiris*, leçon primitive, a passé par les quatre altérations *Tapoiris*, *Tapotris*, *Taportis* et *Caportis*.

Enfin, Dicuil (VI, 2. 10.) rapporte, d'après l'auteur de la Cosmographie, qu'un bras du Nil se rend dans la mer Rouge à *Olina*; on n'a pas besoin d'un grand effort de sagacité pour deviner qu'il s'agit ici de *Clysma* ou *Clisma*. Le géographe ne balancera donc pas à changer *Oliua* en *Clisma*, ou plutôt en *Clysma*; mais il serait important de retrouver dans le matériel même du mot quelque chose qui autorisât une conjecture aussi hardie, et cependant aussi nécessaire. Quel rapport entre *Clisma* et *Oliua*? Le voici :

Dans les MSS. le C fermé se distingue à peine de l'O, et a été souvent confondu par les copistes latins (2) et grecs, chez lesquels on trouve quelquefois OY pour CY (3); on parvient donc facilement de *Oliua* à *Cliua* : une fois sûr du radical

---

(1) Ainsi *Freniani* pour *Frentani* (1, 3, 2.); le *t* et le *i* se ressemblent extrêmement dans les anciens MSS. (*Specim. in Chron. Gottw. Tab.*, 36, *n°.* 3 *et ap. Mabil. Tab.* 7, *n°.* 3.) (2) *Pomp. Mel. V. lect. III*, 6, 81. *Cf. Morel*, 162. (3) *D'Orvil. ad Charit.*, 273. *Pierson ad M. Attic.*, 368.

Cli, on n'a pas de peine à trouver Clina (1), puis Clima, et de-là à Clysma il n'y a pas loin. Ainsi *Clıȷma*, *Clima*, *Clina*, *Cliua*, *Oliua* : telle est la chaîne des altérations successives du mot *Clyȷma*. Il y a peu de leçons des Itinéraires et de la Table de Peutinger, qu'on ne puisse ramener avec plus de facilité encore à la bonne orthographe.

Quoi qu'il en soit de l'application dont ce tableau des erreurs des copistes sera jugé susceptible, le résultat de cette première partie de mon travail est la correctiom complète de l'orthographe de Dicuil. Je crois maintenant que les idées d'un éditeur devront être fixées à cet égard : me voilà donc désormais dispensé de m'arrêter sur ce sujet dans le cours de mes observations ; et c'est précisément où j'en voulais venir. Débarrassé de toutes ces entraves, je pourrai donc me livrer librement à la discussion des mots ou des faits qui tiennent de plus près à la critique géographique.

---

(1) *Suprà*, *p.* 51.

SECONDE PARTIE.

DISCUSSION DU TEXTE.

Le plan suivi dans cette seconde partie n'était pas difficile à tracer. Comme mon but était de m'attacher à prendre isolément chacun des passages corrompus pour le discuter, le seul ordre à adopter devait être l'ordre même de l'ouvrage de Dicuil. Ainsi les chapitres, paragraphes et numéros de cette seconde partie, répondent exactement aux divisions du même genre que j'ai établies dans le texte. Il sera donc extrêmement facile de se reporter du commentaire au texte et du texte au commentaire. Cette clarté était d'autant plus nécessaire que la discussion des passages de Dicuil ne peut offrir de véritable intérêt que quand on a sous les yeux le texte et les variantes.

PROLOGUE.

Le prologue n'a rien qui puisse arrêter. J'ai seulement changé *certos crassabo* qui ne fait point de sens, en *cæteros cassabo* d'après la remarque faite par MM. Hase et Roquefort.

Je me hâte donc de passer à la description de l'Espagne.

CHAPITRE PREMIER.

§. Ier.

Cette description de l'Espagne est, sans contredit, une des plus embrouillées de l'ouvrage, et celle qui m'a donné le plus de peine. Au moyen des légers changemens qui vont être proposés, elle est devenue fort claire.

N°. 1. Les mots barbares *heracleos telas* qui existent dans les MSS. avaient été changés par un habile critique en *heracleos stelas* (sc. Ἡρακλέυς vel Ηρακλέως στήλας *Herculis columnæ*), correction d'autant plus naturelle que les copistes omettent très-souvent la dernière lettre d'un mot, quand elle est la même que l'initiale du mot suivant, comme *Feri similes* pour *Feris similes* (1), *ipsi sacratissime*, pour *ipsis sacratissime* (2). J'ai toutefois préféré, sans rien retrancher ni ajouter, de réunir simplement les deux mots et de lire *heracleostelas*, réunion tout à fait conforme à l'usage des latins. Quand ils transportaient les noms grecs dans leur langue, ils réunissaient souvent deux mots, en retranchant la finale du premier: ainsi de Ἡρακλέυς πόλις, ils faisaient *Heracleopolis*; de

(1) *Dic. VII*, 4, 1. *Var. Lect.* (2) *Jul. Capitol. Codd. ap. Salmas.*, *p.* 91. *A.*

Ἀδριάνου θῆραι, *Adrianotheræ*; de Ἡρώων πόλις, *Heroopolis*; Χρυσέον ou Χρυσοῦν κέρας, *Chrysoceras*, etc. Si l'on m'objectait que *Heracleostelas* n'existe peut-être pas dans l'antiquité latine, je répondrais que cela ne prouve rien, attendu qu'on voit dans Dicuil bien d'autres expressions qu'on chercherait en vain partout ailleurs.

La correction *QUA contrahitur*, au lieu de *quia c.* est autorisée par un MS. et par le sens: on retrouve plus bas cette tournure (1).

N°. 2. Les mots *Ulterior* et *Citerior*, qui ne diffèrent que par l'initiale, ont été mis à la place l'un de l'autre par les copistes: Dicuil n'a pu commettre une si lourde faute, puisqu'il a composé cet article d'après Pline et Isidore, où il lui était facile de trouver la juste acception de ces deux mots.

J'ai remplacé par *Situ Carthaginiensi et Mauitania*, la leçon *SALTU Carth.* et *Aquitania*. J'ai cru d'abord qu'il s'agissait ici de cette épaisse forêt qui, selon Strabon, couvrait une partie des montagnes de la Bastitanie et de l'Orétanie (2); elle paraît être celle que Pline appelle *Tugiensis saltus* (3), où le Bétis et le Tader prenaient leur source: dans ce cas, comme Dicuil avait sous les yeux le texte de Pline quand il a composé cet article, il faudrait peut-être lire *saltu Tugiensi*; mais cette correction s'éloignerait trop de *Carthaginiensi*.

(1) *Dic. I*, 3, 1. (2) *Strab. III*, *p.* 235. *B.* (3) *Plin.*, *III*, 1.

Si l'on fait attention de plus qu'Isidore de Séville dont le texte a fourni quelques traits à Dicuil, parle en termes exprès de la *Provincia Carthaginiensis* (1), on sera disposé à croire que toute l'altération porte sur le mot *saltus* qu'il faut remplacer par *situs* avec un léger changement : ce mot, dans le style de Pline, est souvent employé pour *provincia;* témoin : *Parthiæ, amœnissimus* SITUS, *Choara* (2). C'est ainsi que le mot θέμα, détourné de sa signification première, a signifié *provincia* dans les écrivains du moyen âge, tels que Constantin Porphyrogénète, et il est donc très-probable que Dicuil, pour éviter la répétition désagréable du mot *provintia* dans sa phrase, l'a remplacé par l'équivalent *situs*, et que les copistes ne comprenant pas ce mot rare, et voyant plus bas *saltu Pyræneo*, ont cru devoir écrire aussi *saltu Carthaginiensi*.

La leçon *Aquitania* est encore du nombre de celles qu'un copiste ignorant aura préférées. Le mot *Aquitania* était connu de tout le monde, et le copiste n'a pas balancé à le recevoir sans se douter de l'absurdité qui en résulterait. Dicuil avoit écrit *Mauitania*, nom d'un district dont Pline indique en ces termes la position sur les frontières orientales de la Bétique : *oppida oræ proxima; Urci,*

---

(1) *Isid. Hispal. Origg. XVI, c. 4, p.* 191. *D.*
(2) *Plin.*, *VI*, 15. *Cf. Serv. ad Æneid.*, *IX*, 31.

adscriptumque Bœtica Barca, regio MAUITANIA, *mox Deitania, dein Contestania, Carthago nova* (1). On voit que cette Mauitania répond parfaitement à l'Aquitania de Dicuil, et ces deux mots ne diffèrent que par l'initiale *AQ* (*uitania*), *MA* (*uitania*). Cette leçon, toute fautive qu'elle est, a cependant l'avantage de prouver que *Mauitania* dans Pline est la véritable leçon, et doit être préférée à *Mauritania*, donné par quelques MSS.

Dans cette autre phrase, *Hispania Lusitania, cum Asturica et Gallœcia finitur ab Oriente Noica Asturum,* on voit réunies la *Lusitanie, l'Asturie et la Gallécie.* Cette réunion appartient à la géographie antérieure au siècle d'Auguste : Strabon dit en effet que la Lusitanie comprenait anciennement les Callaïques (2); peut-

(1) *Plin. III*, 3. (2) *Strab. III, p.* 220. *A.* 253. *B.* ἣν οἱ μὲν πρότερον Λυσιτανοὺς ἔλεγον, οἱ δὲ νῦν Καλλαϊκοὺς καλοῦσι. Casaubon soupçonnait ici quelque altération : peut-être aurait-il préféré Λυσιτανίαν et Καλλαϊκίαν; peut-être encore supposait-il une de ces lacunes si nombreuses dans le texte de Strabon, et croyait-il qu'on devait lire ἣν . . . οἱ μὲν πρότερον, etc., lacune qu'on pourrait remplir ainsi, ἣν (τὰ ἔθνη νέμεται οὓς), οἱ μὲν π. Λ. ἔ. οἱ δ. ν. Κ. κ., en admettant une tournure assez familière à cet auteur (*III, p.* 237. *A.* — *IV, p.* 288. *C.* — *XVII, p.* 1182. *A.*). Mais, de quelque manière qu'on interprète la trop courte note de Casaubon, son scrupule ne paraît pas fondé. La phrase est grecque et *strabonienne* (*Cf. III,*

être dans le quatrième ou le cinquième siècle, cette contrée avait-elle repris son ancienne extension vers le Nord (1).

J'ai corrigé *Noica Asturum*, au lieu de *Noicantrum*, qui ne fait aucun sens. Vossius avait proposé *Noica Cantabrum* (2), se fondant sur le témoignage de Ptolémée, qui place *Noica* chez les Cantabres (3); mais ce témoignage prouve bien peu de chose ici, attendu que Dicuil n'a pas plus connu Ptolémée que Strabon. Pline met positivement *Noica* ou *Noeca* chez les Astures; *regio Asturum, Noega oppidum* (4). C'est donc *Noica Asturum* qui a dû passer par ces trois altérations: *Noica Astrum*, *Noicastrum*, *Noicantrum*.

Au lieu de *in directâ regione*, Vossius corrigeait *in dicta*; correction inutile : *in directa* se trouve encore plus bas (5).

Ab occasu Atlantico : ceci est une correction de Vossius, au lieu de *Ab occasu afflata*. Quoique hardie, elle me paraît suffisamment autorisée par la variante *afflatucum* du MS. B.

---

p. 228. *Ap.* — 252. *C.*, *etc.*). On en trouve encore un exemple dans Appien, μέρος Αρμενίων ὅς καλοῦσιν Αρμενίαν βραχυτέραν (*in præfat. p.* 2.) et jusque dans Cosmas ἐπὶ τὴν Ιϐηρίαν, τοὺς νῦν λεγομένους Ἱσπανούς. (*p.* 138. *C.*, *ap. Montfauc.*)

(1) *Vossius ad Mel.*, *II*, 6, 25. (2) *Vossius*, *l. c.* (3) *Ptol.* 11. 6. 38. (4) *Plin.*, *IV*, 20. (5) *Dic. I*, 1, 3.

§. II.

N°. 1. *Gallia Comata.* On trouvera plus bas (1) un second exemple de cette singulière méthode de donner les limites d'un pays.

§. III.

N°. 1. *Italia finitur ab occidente mari Ionio* : c'est ainsi qu'il faut lire, au lieu de *mari Ponto* donné par tous les MSS. La ressemblance du *t* et de l'*i* est cause de l'erreur; les copistes ont lu *Ionto*, comme plus bas (2) *Freniani*, au lieu de *Frentani*; et ne trouvant aucun sens à ce mot, ils en ont fait *Ponto*, qui, s'il est absurde dans ce passage, est du moins un mot latin. Ce fait géographique se rapporte à l'époque où le nom de mer *Ionienne* se prolongeait jusqu'au mont Garganus. Voyez plus bas mes recherches sur les noms des mers Ionienne et Adriatique.

N°. 2. Ce passage, depuis *Italia* jusqu'à *Liburni*, est emprunté textuellement de Pline (3), et offre plus d'une altération : on y reconnaît avec étonnement que des fautes, telles que *Peduculi* (Pediculi), *Freniani* (Frentani), *Abini* (Sabini), *Gallium brituşci* (Galli, Umbri, Tusci), *Lapudes* (Japydes), existent dans les plus anciens MSS. de Pline, ainsi que dans ceux

(1) *Dic.*, *I*, 6, 1. (2) *Id.*, *I*, 3, 2. (3) *Plin.*, *III*, 5.

de Dicuil : ce qui prouve qu'elles sont très-anciennes, et que Dicuil les a probablement trouvées dans le MS. qu'il a copié.

Mais, en revanche, ces mêmes MSS. offrent plusieurs bonnes leçons négligées par le P. Hardouin; 1°. *Italia* PRIMUMQUE EJUS LIGURIA, *mox Etruria*, *Umbria*, etc. donné par les MSS. de Dicuil et ceux de Pline (1), et par l'édition princeps, est infiniment préférable à *Italia primique ejus Ligures, mox Etruria*, etc. des éditions; 2°. *Ab Alpium* PENÈ *lunatis jugis*. Quoi qu'en dise le P. Hardouin, et quoique le mot *finis* ait été employé ailleurs par Pline (2), il me paraît que la leçon *penè lunatis*, qui est celle des anciens MSS. de Pline, de Dicuil et de l'édition princeps, mérite la préférence sur *ab Alpium fine lunatis* reçue dans les éditions de Pline.

N°. 3. Cet alinéa est pris au même chapitre de Pline.

§. V.

Dans ce paragraphe et plus bas (3), *Achaïa* désigne le Péloponnèse comme chez Isidore et Ethicus (4); *Attica* comprend tout ce que les autres auteurs appellent *Hellas*, c'est-à-dire que l'Attique de Dicuil s'étend jusqu'à la Macédoine;

---

(1) *Cod. Vatican.* — *Cod.*, 4806. (2) *Plin. l. l.*
(3) *Dic.*, *V*, 8, 8. (4) *Isidor. Hispal. Origg.*, *XIV*, 4, *p.* 189. *C. D. Cf. Salmas. Exerc. Plin.*, *p.* 100, *D.* 568, *A.*

et ce mot est encore pris à Isidore, dont voici le passage : *Hellas.... ipsa est et Attica terra, Atta* (leg. *Acta*) *dicta* : pour le mot *Cercetio* au lieu de *Cercerio*, voyez Hardouin (1), et pour *Ægeotusco*, mes observations sur les noms des mers (2).

§. VI.

N°. 1. *Macedonia, Thracia, Hellespontus et pars sinistrior Ponti.* Dans cette phrase où l'on voit Dicuil rassembler si singulièrement les pays pour en circonscrire les bornes, on aperçoit comme ailleurs, ainsi que j'aurai occasion de le faire remarquer, la confusion de la géographie de différens âges. *Hellespontus* désigne l'ἐπαρχία τῆς Ἑλλησπόντου d'Hiéroclès : *pars sinistrior Ponti* doit s'entendre, à ce que je crois, non de l'une des deux divisions du Pont (Ἑλληνόποντος ou Πολεμωνιακὸς Πόντος), mais de la partie la plus occidentale du diocèse Pontique, savoir; la province de Bithynie, qui confinait à l'*Hellespontus*.

Les copistes me paraissent avoir oublié *a meridie mari Ægeo* qui se trouve dans Isidore (3); peut-être l'omission vient-elle de Dicuil : en tout cas, je n'ai pas osé introduire le membre de phrase dans le texte.

---

(1) *Hard. ad Plin.*, *t. I*, *p.* 199, *n°.* 28. (2) *Infrà*, *ch. VIII.* (3) *Isid.*, *p.* 189. *A.* Dans la Cosmographie prétendue d'Ethicus, au lieu de *Thracia.... ab occasu africo Macedoniam*; lisez *ab occasu et africo.*

N°. 2. *Promontorium Crisone aeras.* Dans ce dernier mot altéré on retrouve la bonne leçon, déguisée par une métathèse. Le copiste a vu *Cryseon ceras*, ou plutôt *Chryseon ceras* (χρυσεῖον κέρας) : c'est en effet l'orthographe de Solin, qui a fourni cet article (1).

§. VII.

N°. 1. *Flumine Vistla;* dans les MSS. *Huistia* (2). J'ai retranché le *h*, par les raisons exposées plus haut (3). Quant à l'*i* dans *Huistia*, on se souvient qu'il n'y a rien de plus commun que l'emploi de cette lettre pour *l*, *et vice versâ* (4).

N°. 2. On trouvera ce paragraphe dans Pline (5).

§. VIII.

N°. 1. *A meridie, provincia Pontica*, c'est-à-dire, au midi de la Taurique. Il paraîtrait que *pr. Pontica* désigne la partie du diocèse Pontique qui s'étendait le long de l'Euxin. Ceci appartiendrait encore à la géographie du quatrième siècle.

Je lis avec Saumaise *Caspium mare et quæ circa*, etc.

---

(1) *Solin*, *XI*, 17. (2) Au lieu de *Huistia*, on trouve encore *insula* dans le MS. *A* de Dicuil (*VII*, 5, 2.); dans celui du Vatican de Pline (*f°*. 20, *r°*., *c*. 1); et dans ceux de Mela (*III*, 4, 2.). (3) *Suprà*, *p*. 44. (4) *Suprà*, *p*. 46. (5) *Plin.*, *IV*, 12.

CHAPITRE II.

§. Ier.

N°. 1. *Asiæ pars citerior finitur ab Oriente, litoribus Asiæ; ab Occidente, Græcia; a septentrione, mari Ægeo; a meridie Cretico et Carpathico.* Telle est la leçon des MSS. Saumaise a tâché de le rétablir ainsi : *As. p. c. f. ab Oriente,* finibus *Asiæ; ab Occidente, Græcia et mari Ægeo; a septentrione, Paphlagonia* (1). Voilà bouleverser et non corriger un passage. Pourquoi vouloir à toute force mettre dans les idées d'un auteur plus d'ordre qu'il n'y en avait réellement? La presque totalité de l'ouvrage de Dicuil prouve qu'il ne se faisait aucune idée de la situation respective des pays, et je doute qu'il ait eu sous les yeux une carte en le composant : il a donc pu dire *à septentrione mari Ægeo*, comme il a dit plus bas que la Syrie est bornée au nord par la mer qui est entre la Syrie et Cypre (2). Tout en convenant du peu de sens de ce paragraphe, je l'ai donc laissé tel qu'il est, sauf le mot *finibus* par lequel j'ai remplacé *litoribus*, comme le voulait Saumaise; il m'a semblé encore que les copistes, après *Asiæ*, avaient passé le mot *superioris*.

(1) *Salm. E. Pl.*, *p.* 162. *G.* (2) *II*, 2.

Notre auteur divise ici l'Asie mineure en deux parties principales. La première, *pars citerior*, répond à la *province Asiane* qui renfermait la Pamphylie, la Lydie, la Carie, la Lycie, la Lycaonie, la Pisidie, la Phrygie Pacatiane, la Phrygie salutaire; la seconde, *pars superior*, est une partie du diocèse Pontique qui comprenait le reste de l'Asie mineure et s'étendait jusqu'au diocèse oriental. Telle est la division établie par Constantin.

N°. 3. Nous voilà revenus à la géographie du premier siècle. Ce n°. 3 est pris textuellement de Pline; mais Dicuil n'a point compris son auteur. Il y a dans Pline (1); *à Telmesso Asiaticum mare sive Carpathium, et quæ propriè vocatur Asia. In duas eam partes Agrippa divisit* (2). Dicuil a pris la fin de la première phrase pour en faire le commencement de sa citation. Il a de plus oublié *a meridie Ægyptio* (mari); *a sept. Paphlagonia.*

§. II.

A meridie Arabia quæ est inter mare Rubrum et sinum Arabicum. Que veut dire l'*Arabie qui est entre la mer Rouge et le golfe Arabique?*

Un peu plus bas (2), il dit encore que la Perse, la Médie et la Parthie sont bornées à l'E. par

(1) *Plin.*, *V*, 27. (2) Leçon du MS. *B.*

l'Indus, au Sud par la mer Rouge. Il est facile de sortir de ce mauvais pas, en supposant que les mots *mare Rubrum* dans les deux cas, ne sont que la traduction latine d'*Erythræum mare* (Ἐρυθραῖον πέλαγος) et sont synonymes d'*Oceanus Erythræus*, dont Dicuil se sert ailleurs. Il devient alors assez exact de dire que la *Perse* est bornée au S. par la mer Erythrée (mer des Indes), et que l'Arabie est resserrée à l'O. par le golfe Arabique, au S. par la même mer Erythrée : on reconnaît encore ici le défaut de critique de notre auteur, qui rassemble et confond pêle mêle les données qu'il puise à différentes sources.

§. III.

La description de l'Arabie était extrêmement embrouillée, comme on peut en juger par les variantes. Saumaise l'a citée et l'a rétablie avec une liberté beaucoup trop grande. Il commence par supprimer *Plecmea*, et remplace ensuite *Uab Arabia* par *Petræa Arabia*. Je crois cependant que, sans des changemens aussi arbitraires et en se bornant, 1°. à changer *Plecmea* ou plutôt *Phlecmea* en *Phlegmæa*; 2°. à mettre au nominatif *trogoditis Arabia*, comme l'ont fait Saumaise et M. Walckenaer; 3°. en changeant *Uab Arabia* en *Nabathæa Arabia*, ainsi que j'ai déjà dit (1), tout

(1) *Suprà*, *p.* 57.

devient de la plus grande clarté, et le passage se trouve rétabli à très-peu de frais. En voici l'explication :

1°. *Arabia Eudæmon* est l'*Arabia Felix* des autres géographes.

2°. Le mot *Plecmea* paraît avoir embarrassé Saumaise, puisqu'il l'a passé en citant ce morceau. Je lis *Phlegmea* (φλεγμαία); *Arabia Phlegmæa* signifiera *Arabie brûlée* (par l'ardeur du soleil). φλέγμα est mis par Pollux au nombre des mots qui expriment les grandes chaleurs de l'été (1). Eustathe nous dit en effet qu'Oppien l'avait employé dans le sens de θερινὴ πύρωσις (2). Dans Pollux φλεγμαίνουσα πόλις signifie *ville exposée à de trop grandes chaleurs* (3). Ainsi φλεγμαῖος, appliqué à un nom de pays, est un terme (*poétique*, à ce que je crois), synonyme de διακεκαυμένη, καυματουμένη, καταπεκαυμένη (χώρα,) expressions communes dans tous les prosateurs grecs pour dire *un pays très-chaud*, μαλεροῖσι κεκαυμένος ἠελίοισι, selon l'expression de Denys le Périégète (4). Il s'ensuit que *Phlegmæa Arabia* est la même chose que *Arabia Deserta* des autres géographes.

Mais on doit remarquer que l'emploi du mot *phlegmæa* en ce sens, s'il n'est pas unique, est

---

(1) *Poll. Onom.*, *V*, 18, 111. (2) *Eustath. in Iliad.* Φ, *p.* 1239, *l.* 6. *Phavor.*, *f°.* 515, *r°.* (3) *Polluc.*, *IX*, 4, 23. (4) *Dionys. Perieg.*, *v.* 40.

du moins d'une excessive rareté. Où notre pauvre Dicuil aura-t-il donc été prendre une expression qu'on chercherait peut-être en vain dans tous les monumens qui nous restent? A coup sûr, il était trop ignorant pour la forger par analogie. Cette observation trouvera sa place.

3°. *Trogoditis Arabia*; ceci est l'*Arabia Petræa*, située au N. de l'*Arabia deserta*. J'écris *Trogodytis* et non *Troglodytis*, parce que c'est l'orthographe constante des manuscrits de Pline, Solin, Mela (1), Isidore (2), et qu'il ne me paraît pas prouvé que les géographes latins ne s'en soient jamais servis. On sait en effet que les Grecs disaient τρὼξ, τρῶγος (racine de *Trogodytis*), aussi bien que τρώγλη, racine de *Troglodytis* (3).

Il résulte de tout cela que Dicuil commence cette description de l'Arabie par le Sud, et la continue dans l'ordre géographique, savoir; Arabie Heureuse, Arabie Déserte, Arabie Pétrée, et un peu plus au nord, *Arabie Nabathéenne*.

(1) *Ciacconius ad Mel.*, *I*, 8, 43. (2) *Isid. passim*; au lieu de *Tragodytæ* (*IX*, *c.* 21, *p.* 121. *B.*), lisez *Trogodytæ*. (3) *Salmas. ex. Plin.*, *p.* 894. *F. Vossius ad Mel.*, I, 4, 31.

CHAPITRE III.

§. Ier.

Gaulalia et Mauretania finiuntur, etc. *Gaulalia* me paraît être la leçon sortie de la main de Dicuil. Notre auteur a composé cet article en partie d'après Isidore, qui place une nation de *Gaulali* au sud de la Maurétanie Tingitane (1), et le mot *Gaulali* est évidemment le type de la *Gaulalia* de Dicuil.

Quant aux *Gaulali* d'Isidore, je les crois tout simplement les *Gœtuli*, dont le nom aura subi sous la plume des copistes trois altérations *Gaetuli*, *Gautuli*, *Gaululi*, *Gaulali*, par le changement très-commun du *t* en *l*, et de l'*u* en *a* (2). Il est vrai que le même écrivain parlant ailleurs des *Gœtuli*, semblerait leur donner une position différente de celle des *Gaulali*: *Proxima autem Hispaniœ Mauritania est*, DEINDÈ *Numidia*, INDÈ *regio carthaginiensis*; POST QUÆ *Gœtuliam accepimus* (3), et auparavant, *Africam autem initio habent Lybies*, *deindè Afri*, POST HÆC *Gœtuli*, *postremum Mauri et Numides* (*lego Numides et Mauri* (4). La préposition

(1) *A meridie Gaulalum gentes* (*p.* 192. *G.*) (2) *Suprà*, *pp.* 49. 43. (3) *Id.*, *ib. E.* (4) *Id.*, *p.* 121. *C.*

post indiquerait dans le premier exemple que la *Gétulie* était à l'E. du pays de Carthage ; mais dans les deux phrases cette préposition signifie *plus loin dans l'intérieur des terres*, comme dans ce passage de Salluste : *Super Numidiam Gætulos accepimus. POST EOS Æthiopas esse, etc.*, (1). C'est ainsi qu'en grec μετὰ a souvent le sens de ὑπὲρ, comme ὑπὲρ a celui de μετά (2) : témoin ce passage entre mille, μετὰ δ' αὐτοὺς ἐς τὰ πρὸς ἀνίσχοντα ἥλιον. . εἰσί. . (3).

§. II.

Ce paragraphe et le IVe ont été cités par Saumaise (4).

§. III.

Pris textuellement de Pline (5) ; au lieu de *prodentium*, les MSS. de Dicuil, l'édition princeps donnent *prudentium*. Cette variante viendrait-elle du changement si ordinaire de l'*o* en *u* (6)? ou bien Pline aurait-il écrit en effet *prudentium*, c. à. d. *sapientium ?* Ce mot ferait un très-bon sens, et je le préférerais si le verbe *prodere* n'était pas plus conforme au style de Pline.

---

(1) *Sallust. B. J.*, §. 19. (2) *Will. Hill. Comment. ad Dionys. Perieg*, *v.* 138, *p.* 3. (3) *Procop. B. G. I.*, §. 12, *p.* 340. *C. Scylac. peripl.*, *pp.* 13, 14, *ed. Gron.* (4) *Salm. E. Pl.*, *p.* 226. *C.* (5) *Plin.*, *VI*, 33. (6) *Supra*, *p.* 43.

§. IV.

Le mot *Cyrenaïca* est partout mal écrit dans les MSS.; en voici les variantes : *Cirinatia*, *Cyrinaca* (1), *Cirenatia*, *Cirenacia*. Cette dernière conduite a la véritable orthographe, au moyen d'une métathèse.

CHAPITRE IV.

§. Ier.

N°. 1. *Arabia Trogodytis scenitarum* est la la même que *Arabia Trogodytis* du §. III, ch. II.

N°. 3. On trouvera dans Pline ce N°. 3 (2). *Hespera ceras* : il est assez étonnant que Pline se soit trompé sur le sens de κέρας, et n'ait pas vu qu'il signifie non *promontoire*, mais *golfe, enfoncement du rivage, embouchure d'un fleuve* (3); Casaubon a depuis long-temps indiqué ce sens (4).

Dicuil n'a pas encore ici compris son auteur. Dans les éditions, le chap. 30 du livre VI finit à

(1) *Suprà*, *Ire. part.*, *ch.* 2, §. 1. (2) *Plin.*, *VI*, 30. (3) *Malte-Brun*, *Hist. de la géograph.*, *liv. IV*, *p.* 75. (4) *Casaub. ad Strab.*, *X*, *p.* 704. Le passage du scholiaste d'Apollonius de Rhodes (IV, 282), cité par ce grand critique, me semble altéré dans les éditions. Au lieu de κέρατα γὰρ λέγουσι τῦ ὠκεανῦ πάντας τῦς ποταμῦς 'ΑΠ' ΑΥΤΟΥ καταφερομένυς, je lis 'ΕΠ' ΑΥΤΟΥ καταφερ.

produnt, et le chap. 31 commence à *Insulas*, *etc.* Pline avait dit *Clitarchus verò Alexandro regi renuntiatam adeo divitem*, *etc.* Dicuil imagine de changer *renuntiatam* en *renuntiat*, et de terminer le chapitre à ce mot. Il est difficile de savoir ce qu'il entend par cette phrase tronquée.

CHAPITRE V.

§. Ier.

Les Nos. 1 et 2 sont empruntés à Pline(1). Tout ce paragraphe est très-intéressant, parce qu'il fait connaître un genre de fautes que les copistes ont commises en voulant exprimer par des chiffres les nombres écrits en toutes lettres dans les MSS. Dicuil en fournit deux exemples; ce sont les seuls que j'aie rencontrés jusqu'à présent : il faut en effet qu'ils soient rares, puisque Saumaise qui a cité le second (2), avoue n'y avoir rien compris (3). Voici donc en quoi la difficulté consiste dans notre passage.

Pline donne en ces termes les dimensions de la terre habitable : « Pars nostra terrarum.......
» longissimè ab ortu ad occasum patet... *octuagies*
» *quinquies centena septuaginta octo* (8578) *m. p.*

(1) *Plin.*, *II*, 108. (2) *Dicuil*, *VIII*, 6, 4. (3) *Salmas. Exercit. Plin.*, *p.* 177. *B*, *C*.

» ...... latitudo autem terræ.... *quinquagies qua-* » *ter centena sexaginta duo millia* (5462), ou, » d'après la correction marginale faite par Péli- » cier, évêque de Montpellier, *quadragies quater* » *et XLVIII m. p.* »

Dicuil a copié textuellement ce passage, mais il a changé tous les nombres; au lieu de *octuagies quinquies, etc.*, il donne *sexagies et sexies et triginta m. p.*, c. à. d. 6630; et au lieu de *quinquies quater, etc.*, il donne *trigies* (1) *et ter et quadraginta octo m. p.*, c. à. d. 3348. N'est-il pas singulier que ces deux nombres soient dans toutes leurs parties tellement différens de ceux des éditions de Pline, qu'ils ne conservent pas un *seul chiffre* semblable. C'est ici que la théorie des permutations nous abandonne; car quel rapport *visuel* entre LXXXLXXVIII (c. à. d. 8578) et LXVIXXX (6630); entre LIIIILXII (5462) et XXXIIIXLVIII (3348)? Cependant ces nombres si différens en apparence sont dans la réalité exactement les mêmes. Voici le mot de l'énigme.

Dicuil a vu dans les MSS. de Pline le Ier nombre exprimé en chiffres par LXXXVLXXVIII; au lieu de le traduire comme il le fallait par *octuagies quinquies* CENTENA *et septuaginta octo*, c. à. d.

(1) Le MS. A donne *cum trigies* (p. 6); c'est évidemment *trigies* : le *cum* est de trop.

quatre-vingt-cinq fois cent (mille pas), et soixante-dix-huit (mille pas) = 8578 (mille pas), il a cru que $\overline{\text{LXXXV}}$LXXVIII signifiait *octuagies quinquies septuaginta octo*, c. à. d. *quatre-vingt-cinq fois soixante et dix-huit* (*mille pas*) : ce qui fait juste 6630, ou *sexagies et sexies et triginta.* De même le deuxième nombre était exprimé en chiffres par $\overline{\text{LIIII}}$LXII, ce qui veut dire *quinquagies et quater centena et sexaginta duo*, ou cinquante-quatre fois cent (m. pas), plus soixante-deux (m. pas) = 5462 (m. pas); mais Dicuil a compris qu'il signifiait *quinquagies et quater sexaginta duo*, c. à d. *cinquante-quatre fois soixante-deux* (*m. p.*) = 3348, ou *trigies et ter et quadraginta octo*.

Dans le N°. 3, l'auteur explique ces calculs, en disant que si l'on suppose chaque *mille* déterminé par une colonne milliaire, on trouvera sur la longueur $\overline{\text{VII}}$ *et* DCXXX (scil. *lapidum*) : il faut évidemment $\overline{\text{VI}}$ et DCXXX, c. à. d. 6630 bornes milliaires ; et sur la largeur $\overline{\text{III}}$ et CCCXLVIII, c. à. d. 3348 bornes. Ce N°. confirme donc tout ce que j'ai dit ; et dans tout ce passage il n'y a rien à changer, si ce n'est $\overline{\text{VII}}$ en $\overline{\text{VI}}$.

Il en résulte toujours que les MSS. de Pline, consultés par Dicuil, portaient les nombres 8578 et 5462, et comme ces deux nombres existent encore dans les plus anciens MSS. et dans l'édition princeps, il s'ensuit que *quinquagies quater et*

sexaginta duo, que Pélicier a changés avec raison d'après d'autres MSS., est du moins une leçon extrêmement ancienne dans le texte de Pline.

§. II.

Sur les douze vers des *Missi Theodosii*, voyez une curieuse note de Gerard Meerman dans l'Anthologie de Burman (1), et dans les Pœtæ minores de Wernsdorff (2).

CHAPITRE VI.

§. Ier.

Ce paragraphe est extrait textuellement de Pline (1). J'indiquerai les principales fautes échappées aux copistes de Dicuil.

N°. 1. Les MSS. A, B donnent *colitur*; G donne *incolitur*, que j'ai préféré, comme étant la leçon des MSS. de Pline. — Au lieu de *ità se findentem* de A, B, j'ai reçu *se findente*, des MSS. de Pline; le sens l'exigeait.

N°. 3. *Nona luna* du MS. A doit céder la place à *nova luna* du MS. B et de ceux de Pline.

N°. 4. *Autem præfecti* A, B, il faut *aut præfectos*. M. Valckenaër avait déjà très-bien vu que le nominatif ne pouvait convenir ici. — *Depre-*

(1) *Tom. II*, *p.* 392—396. (2) *Tom. V*, *part. Ire.*, *p.* 536. (3) *Plin.*, *V*, 9.

henditur justum incrementum (A, B,) j'écris *deprehenduntur*, et je ponctue comme les éditeurs de Pline.—Au lieu de *hærendo tempora*, (A, B,) qui ne fait aucun sens, on doit lire *hæ serendi tempora*. Le MS. de Pline 6795 donne *hærerendo tempora*, mauvaise leçon qui montre comment les copistes de Dicuil ont dénaturé *hæ serendi*. — *Ab hoc ævo*, (A, B,) lisez *ad hoc ævi*. — *Veluti necem magno prodigio quodam*, (A, B,) lisez *V. necem Magni prodigio quodam*, c. à. d. *la mort de Pompée*; on sait que ce grand homme était souvent appelé *magnus* par excellence. Cette épithète suffisait pour le désigner, sans qu'il fût nécessaire d'y joindre son nom. — Quelques anciennes éditions donnent *minimumque Pharsalico bello*; d'autres *minimum quinque P. b.* Nos MSS. confirment cette excellente leçon, puisqu'ils donnent *minimum V P. b.* — La leçon *quodam* (prodigio) me paraît préférable à *quondam* de quelques MSS., et a été avec raison adoptée par Hardouin. *Apertis moribus admittuntur*; la leçon *moribus* conduit à *molibus* (1), que le P. Hardouin a préférée à *montibus*, qui est dans les MSS.

§. II.

Ce paragraphe est pris à Solin (2). N°. 1. *Ægyptus ad M. l. r. quo apprehendunt* : je corrige

(1) *V. la permutation de* l *et de* r, *suprà*, *p.* 54.
(2) *Solin*, *XXXII*, 1—9.

quoad prætendant. N°. 3. *Quando Mauritaniæ, etc.*; j'ai reçu, d'après Pline et Solin, *ac si quando.* N°. 4. *In Cæsariensi specu* (A, B,) on trouve dans Solin *in cæsariensis pede*, bonne leçon, altérée par la confusion ordinaire de *de* en *cu* (1). *In cæsariensis pede* signifie *in cæsariensis* (Mauretaniæ) *limite*; car tel est le sens de *pes* dans Solin. Aussi Isidore traduit-il *Zeugitanum pedem* de cet auteur (2), par *Z. limitem* (3). C'est ainsi qu'en grec πέζα et ποῦς ont le sens de ὅρος, limite (4) — *facit fluvium Nigrum*: dans Solin, il y a *Nigrim*; mais *Nigrum* qu'on lit aussi dans quelques MSS. de Pline, peut se conserver. — *Astapum eum indè gentes vocant*; *indè gentes* est une faute de copiste pour *indigenæ*. *Diffusæ* ET *vastæ* est également dans Solin.

N°. 5. *Asperatur tantis agminibus* est dans le MS. B.: c'est la leçon des MSS. de Solin.

§. III.

Ce paragraphe, sans contredit le plus intéressant de tout l'ouvrage, renferme la narration du voyage du moine Fidelis, exécuté entre 762 et 765, comme je l'ai fait voir plus haut (5). Je vais achever de l'examiner.

---

(1) *Salmas. Exerc. Pl.*, *p.* 296. *C.* (2) *Solin.*, *XXVII*, 1. (3) *Isidor.*, *p.* 192. *E.* 24. (4) *Dionis. Perieg. Voy.* 935, 1039, 1081. (5) *Proleg.*, *p.* 24.

N°. 1. *Habitaria*, au lieu de ce mot absurde qui existe dans tous les MSS., M. Morelli corrige *à Britanniâ* : je proposerais *ab Hiberniâ*, qui, sans être plus éloigné du texte, convient peut-être mieux, puisqu'il s'agit d'Irlandais qui partent de leur pays.

N°. 2. *Deindè in longè navigando, septem horrea secundùm numerum annorum abundantiæ quæ S. Joseph fecerat.* Sur cette singulière tradition, voyez les Prolégomènes, p. 16. Je me contenterai d'ajouter que le très-savant Jablonski paraissait sérieusement disposé à croire que Joseph, fils de Jacob, pourrait bien avoir fait bâtir les pyramides (1).

J'avais cru d'abord que les sept greniers étaient les grandes et petites pyramides du plateau de Djyzeh; mais les mots *quatuor in uno loco, ac tria in altero*, me semblent indiquer qu'il s'agit tant des pyramides de Djyzeh que de celles de Sakkarah. Fidelis les aura mal comptées, parce qu'il se sera contenté de les voir du plateau de Djyzeh, ou des bords du Nil, peut-être de l'endroit d'où M. Denon a dessiné une jolie vue de toutes les pyramides (2).

N°. 4. Voyez l'excursion ci-après.

N°. 6. *Deinceps intrantes* : Voy. les Prolégo-

(1) *Jablonski, de terrâ Gossen, in opuscul., t. II, pp.* 176, 177. (2) *Denon, Voyage en Egypte, pl. XX, n°.* 2.

mènes, p. 10-24. *Ex illo portu*, (c. à. d., *à partir de Clysma*) *ad orientalem plagam*; c. à. d., *à la côte orientale* du golfe de Kolzoum. *Moysis via* est la route qui conduit aux sources dites de *Moyse* (1).

Non solùm ut intrasset portum, sed ut in eo vestigia curruum et rotarum orbitas Pharaonis cerneret. C'est probablement sur la foi d'Orose que le moine Fidelis comptait trouver les traces des chars de Pharaon. Cet historien assure qu'on les voyait distinctement, *non solùm in littore, sed etiam in profundo quousquè visus admittitur* (2). Cosmas Indicopleustes dit à peu près la même chose (3), et Baumgarten qui *a été sur les lieux*, comme le moine Cosmas, affirme le plus sérieusement du monde que « la trace des chars de » Pharaon et l'empreinte des pieds de ses che- » vaux se voient encore sur le rivage; et, soit » qu'on les efface à dessein, soit que le mouve- » ment des ondes les fasse disparaître, ajoute-t-il, » on ne manque jamais de les revoir le lendemain. » Ces traces existent non seulement sur la plage, » mais encore dans la mer, aussi loin que le peu » de hauteur de l'eau permet d'en apercevoir le » fond (4). »

---

(1) *Monge, sur la font. de Moyse, dans les Mém. sur l'Égypte, t. I, p.* 376; *et la descr. de l'Ég., état mod., t. I, p.* 409—411. (2) *Oros. historiar. I,* 10. (3) *Cosmas ap. Montf., t. II, p.* 194. *B.* (4) *Baumgart. Travels ap. Purchas in collect. of. Voyages, t. I, p.* 401.

N°. 7. La ponctuation que j'ai établie ici me paraît la seule qui puisse convenir au sens de ce passage écrit en latin barbare. *In occidentali parte* désigne le golfe d'Heroopolis, ainsi que dans le passage de Grégoire de Tours (1). On voit ici que Fidelis s'embarque pour aller visiter le mont Sinaï.

N°. 8. Je n'ai pu trouver la phrase où Priscien comparait le Nil à une mer. Makrizy l'appelle également *une mer d'eau douce*, expression qui me fait souvenir d'une phrase élégante du sophiste Himerius dans la description du débordement du Nil. « Lorsque les Egyptiens, dit-il, » travaillent à séparer le grain de l'épi, après » avoir sacrifié à Cérès, le Nil débordé descend » de l'Ethiopie, et bientôt toute l'Egypte devient » *une vaste mer* (2) ». Cette idée revient souvent chez les anciens : on la trouve dans Achille Tatius (3), dans Julien (4). De là s'était même formé le mot πελαγίζειν, qui se disait proprement du Nil quand il se débordait, et, par extension, de tous les autres grands fleuves (5).

---

(1) *Suprà Prolégomènes*, *p.* 15. (2) *Himer. Orat. XXIV*, §. 8, *p.* 620, *ed. Wernsdorff.* Un peu plus bas (§. 9), Himerius ajoute οἷον πομπήν τινα διὰ τοῦ ΠΕΛΑΓΟΥΣ, τῷ ποταμῷ πομπεῦσαι. (3) *Achill. Stat. lib. IV*, *p.* 249. (4) *Julian. Orat. I*, *p.* 27. *B.* (5) *Wyttenb. Biblioth. critic.*, *part. X*, *p.* 31. *D'Orvil. ad Charit.*, *pp.* 697, 698.

N°. 9. Ce passage sera discuté ailleurs.

N°. 10. Pour le mot *Tyrrhenum mare*, voyez les observations sur le chapitre VIII.

RECHERCHES

Sur la dégradation successive de la grande Pyramide.

Je reviens sur mes pas pour faire remarquer un passage de la description des pyramides par Fidelis; il m'a suggéré une hypothèse qui peut servir à éclaircir plusieurs faits relatifs à la construction d'un monument sur lequel on a beaucoup écrit, de la pyramide de Chéops. On se souvient que la narration du moine Fidelis renferme des détails extrêmement précieux et exacts (1), mêlés à d'autres faits altérés par l'ignorance (2). Ces derniers ne doivent point diminuer la confiance que nous devons aux premiers.

Dicuil dit (3) *Illa* (sc. horrea) *in fine sublimitatis quasi* GRACILE ACUMEN *habent*. En rappro-

---

(1) *V. suprà* Proleg., *p.* 9 et *sq.* (2) Je mettrai de ce nombre ce passage sur les pyramides : *In superiore verò rotunda*, expression qu'on doit rejeter sur l'inattention de Dicuil, qui, ne se rappelant pas bien cette circonstance du récit de Fidelis, a cru pouvoir dire *In superiore v. rotunda.* (3) *Dicuil*, *VI*, 3, 4.

chant ce passage de celui-ci d'Ammien Marcellin: *Ab imo latissimæ, in summitates acutissimas desinentes* (1); et de cet autre de Philon de Byzance : συνάγεται τὸ πᾶν ἔργον εἰς πυραμίδα καὶ γνώμονος σχῆμα (2), je me suis demandé s'il fallait seulement voir dans ces passages l'expression de l'effet produit par la perspective, ou bien s'ils ne feraient point entendre que la pyramide de Chéops, que Philon désigne particulièrement, était plus *pointue* et par conséquent plus haute autrefois qu'à présent; car on sait que cette pyramide est tronquée au sommet et est terminée par une plate-forme dont les côtés ont, selon M. Nouet, 9m.90 (30 p. 6 p.), et la diagonale est de 13m.97 (43 p. 1 p.)

Pour résoudre cette question, il s'agirait de savoir si cette plate-forme a toujours existé dans le même état. Plusieurs savans ont soutenu l'affirmative. Le P. Vansleb va même jusqu'à prétendre avoir vu les trous dans lesquels entraient les piédestaux des statues qui devaient la surmonter (3); M. de Brèves dit à peu près la même chose (4).

---

(1) *Amm. Marcell.*, *XXII*, *p.* 232. *Vales.*, 1636. (2) *Philon. Byz.* περὶ τῶν ζ' θεαμάτων, *p.* 2559. *t. VIII. Thesaur. Ant. græc.* (3) *Vansleb*, *nouv. Relat. de l'Égypte*, *p.*141, *éd.* 1698. (4) *De Brèves*, relations de ses voyages, *p.* 276.

Je crois cependant avoir acquis la preuve du contraire; il ne m'a pas même paru impossible d'évaluer assez rigoureusement la proportion selon laquelle la plate-forme supérieure s'est élargie, et en conséquence abaissée successivement.

Il ne faut pas s'étonner que cette question n'ait été discutée dans aucun des ouvrages qui traitent des pyramides : elle exigeait quelques données, qu'on ne possède que depuis peu de temps (1). Il fallait nécessairement avoir les dimensions exactes de la pyramide : or, l'on ne pouvait compter sur aucune mesure certaine, avant que M. Nouet, par une suite d'opérations trigonométriques fort délicates, n'eût trouvé, 1°. *la base* de 227^{m}.25; 2°. *la hauteur* perpendiculaire jusqu'à la plate-forme, de 136^{m}.95; 3°. *l'inclinaison* des faces sur le plan de 51°. 33' 44"; 4°. *la largeur* de la plate-forme supérieure de 9^{m}.90 (2); il s'ensuit que les arrêtes, en supposant que la

---

(1) Si ces renseignemens eussent été connus de M. Langlès, lorsqu'il a donné sa belle édition de Norden, nul doute qu'il n'eût discuté cette question dans sa description des pyramides, description qu'on peut regarder comme une *pyramidographie* complète, d'autant plus précieuse qu'elle est principalement composée d'après les MSS. orientaux. (2) *Décade égyptienne*, *t. III*, *p.* 110, *et Mémoires sur l'Égypte*, *t. III*, *p.* 297. M. Nouet affirme que l'erreur qui peut s'être glissée dans l'évaluation de la mesure perpendiculaire, n'excède pas 0^{m}.17.

pyramide ait été terminée, devaient se réunir à $143^{m}.18$ au-dessus du sol, ou à $6^{m}.23$ au-dessus de la plate-forme actuelle.

Avec le secours de données aussi précises, on pourrait retrouver les divers élémens de la pyramide à telle ou telle époque, si les différens auteurs nous fournissaient une mesure perpendiculaire sur laquelle on pût compter; mais il n'en existe aucune. Greaves, le seul qui eût mis dans ses travaux une sorte d'exactitude et de précision, s'était sensiblement trompé. Pour éviter tous les tâtonnemens, il importe donc, en lisant les auteurs, d'abandonner cette mesure perpendiculaire, que, dans tous les temps, il a été si difficile de connaître, et de s'attacher principalement à une autre dimension facile à déterminer exactement, et d'une nature telle qu'en y appliquant les renseignemens fournis par M. Nouet, on parvienne à la solution du problème.

Cette dimension, je la trouve dans la *plate-forme supérieure*. Comme cette plate-forme n'offre qu'une très-petite étendue, il a toujours été très-facile de la mesurer avec exactitude, dès qu'on a pu arriver au sommet; car il n'est pas besoin alors de procédés trigonométriques qui exigent des opérations suivies; l'homme le plus ignorant, un cordeau ou une canne à la main, la mesurera aussi précisément qu'on peut le désirer. Ainsi, toutes les fois qu'un voyageur donne une mesure

de cette plate-forme, on peut regarder cette mesure comme suffisamment exacte; et puisque la largeur de la plate-forme augmente en raison inverse de la hauteur de la pyramide, selon une proportion que la trigonométrie fait connaître, on voit que, connaissant la plate-forme, on peut, au moyen des élémens trouvés par M. Nouet, déterminer la hauteur perpendiculaire, et, *vice versâ*, connaissant la hauteur, déterminer la largeur de la plate-forme.

Cela posé, il ne s'agit donc plus que de chercher quelle était, à différentes époques, la largeur de cette plate-forme. Si cette dimension se trouve la même chez les auteurs de tous les âges, on en conclura que la hauteur n'a pas sensiblement varié. Si au contraire les mesures de la plate-forme semblent diminuer constamment, en proportion de l'ancienneté des voyageurs qui auront fourni chacune d'elles, on ne peut s'empêcher de reconnaître un abaissement progressif qui dès lors est soumis au calcul, et dont la cause ne sera pas difficile à trouver.

1°. *Témoignages des modernes.*

Je commencerai par rassembler les témoignages des voyageurs modernes, en les prenant dans le sens inverse de l'ordre chronologique. On se rappelle que M. Nouet, en 1799, a trouvé la plate-

forme de $9^{m}.90$ (30 p. 6 p.) : c'est là le point d'où je pars, comme d'une base certaine (*).

Le premier voyageur que je trouve est Richard Pococke qui, en 1738, mesura la plate-forme un peu au-dessous de sa hauteur réelle, parce que les deux dernières assises étaient endommagées. Il trouva le côté boréal (qui est celui que M. Nouet a mesuré, 61 ans plus tard,), de 26 p. anglais (1) = $7^{m}.922$., c. à. d. $1^{m}.978$ *de moins* que M. Nouet : d'où il suit que la hauteur était *en plus* de $1^{m}. 239$, quantité dont la pyramide avait baissé entre 1738 et 1799.

En 1675, *Corneille-le-Bruyn* la trouva de 16 à 17 p. (2). Cette mesure se rapporte très-bien avec les 16 p. 2/3 qu'avait trouvés en 1690 le P. Fulgence de Thouars, capucin, supérieur d'une maison au Caire, habile mathématicien, qui avait mesuré et dessiné les pyramides avec un grand soin, et duquel Gemelli Carreri tenait les mesures qu'il a consignées dans son ouvrage (2). Les

---

(*) Il est presque inutile d'observer qu'on a fait abstraction de toutes les inégalités de la plate-forme : il n'est question que de la hauteur absolue de la ligne horizontale mesurée.

(1) *Pococke*, *Descript. of the East.*, *t. I*, *p.* 43.

(2) *Voyage au Levant*, *p.* 197, *f°.* 1718.

16 p. 8 p. valent $5^m.412$: donc entre 1690 et 1799 la plate-forme s'était *élargie* de $4^m.488$; ce qui donne $2^m.82$ pour l'excès de la hauteur en 1690. Telle est donc la différence de hauteur que donne le calcul basé sur la largeur de la plate-forme. Ce calcul est confirmé par un autre renseignement indépendant du premier, par le nombre des assises. Le P. Fulgence avait compté 208 assises en 1690; M. Grobert n'en a plus compté que 205 en 1799, ou trois de moins (2) : quelle est la différence de hauteur? $2^m.82$ (8 p. 8 p. 2 l.) Or cela forme précisément l'épaisseur moyenne des trois assises qui ont été enlevées dans l'espace d'un siècle. Voilà qui est démontré. Continuons.

En 1647, elle était, selon *Monconnys*, de 16 p. $= 5^m.2368$ (3) : la différence n'est que de $0^m.1752$ en moins de la mesure du P. Fulgence. Une différence si petite ne peut venir que d'une erreur dans la mesure de la plate-forme; cependant il est remarquable que cette différence soit encore en *moins*.

---

(1) *Gemelli Carreri*, *Voyag. autour du monde*, *t. I*, *p.* 99, trad. franç. Il y a par erreur 16 p. 6 p. Cette mesure est donnée plus exactement dans la trad. anglaise qui fait partie de la collection de Purchas (*t. IV*, p. 23, *c.* 1.), et dans un rapport de Cassini (*Académ. des Sciences*, *Ann.* 1702, *p.* 22.) (2) *Grobert, Descr. des pyram.*, *p.* 56. (3) *Voyag. de Monconn.*, *t. I*, *p.* 364, 1695. *Paris.*

En 1638, cent ans avant le voyage de Pococke, l'astronome *Greaves* voyagea en Égypte, dans le but unique d'examiner les pyramides mieux qu'on ne l'avait fait avant lui (1). Il les mesura dans toutes leurs dimensions avec beaucoup de rigueur; et s'il s'est trompé dans les grandes mesures, cela vient uniquement de ce que l'imperfection de ses instrumens ne lui avait pas permis de déterminer assez exactement la *base* de la pyramide, et l'angle des faces avec le plan horizontal. Mais la plate-forme supérieure fut mesurée par lui avec facilité; et l'on ne peut douter qu'il n'ait voulu mettre dans cette opération une précision extrême, puisqu'il a donné cette mesure avec trois décimales. Selon lui, le côté de cette plate-forme a 13.280 pieds anglais (2), =4m.0454, c. à. d. 5m.855 *de moins* qu'en 1799 : la hauteur *surpassait* par conséquent de 3m.682 celle trouvée par M. Nouet.

Dix ans auparavant elle avait été mesurée par le marseillais César Lambert, qui l'avait trouvée

(1) Addison, dans le N°. I du Spectateur, fait une allusion maligne au voyage de l'astronome. (2) *Greaves's pyramidograph.*, *p.* 73. *London*, 1646. Cette édition est omise par M. Boucher de la Richarderie. (*Biblioth. des Voyages*, *t. IV*, *p.* 345.) L'ouvrage de Greaves, assez inexactement traduit, commence la collection de Thévenot (*t. I*, *p.* 9, *sq.*)

de 20 pans (1). Comme la canne provençale, dont le pan est la huitième partie, équivaut à 1^{m}.992, ou en nombre rond à 2^{m}., les 20 pans valent 5 mètres, c. à. d. 0^{m}.954, ou près d'un mètre *de plus* que la mesure de Greaves : ce qui est impossible. Mais la contradiction n'est qu'apparente; car l'extrême précision du nombre 13.282 p. (qui est à trois décimales), prouve que Greaves l'avait *conclu* mathématiquement, d'une autre mesure *physiquement* déterminée; c'est-à-dire que Greaves, ainsi que Pococke et Lambert, n'ayant pu mesurer exactement la dernière assise, parce qu'elle était endommagée, a mesuré l'assise inférieure qui était encore entière; mais ensuite désirant connaître la largeur absolue de l'assise supérieure, il l'a conclue trigonométriquement de la mesure qu'il avait obtenue. Son évaluation doit donc offrir quelque chose de moins que celle de Lambert, qui ne s'était attaché qu'à donner tout simplement la largeur de l'assise inférieure.

Ici s'arrêtent les recherches positives parmi les voyageurs modernes. M. de Brèves qui voyageait en 1605, nous a bien conservé une mesure de la plate-forme; mais elle est évidemment fautive, et le nombre 21 est sans aucun doute une faute de

(1) *César Lambert, Voyage d'Égypte, dans les Relations curieuses de Madag. et du Brésil, par Morizot, p. 34. Paris, 1631.*

l'imprimeur, au lieu de 11 (1). La mesure donnée par le prince de Radziwil qui gravit sur le sommet de la pyramide en 1583, est trop vague ; il donne à la plate-forme 10 coudées (2) : mais comme je n'ai pu me procurer que la version latine faite sur le texte polonais, j'ignore quelle est l'unité de mesure qui est exprimée dans l'original, et que le traducteur latin a jugé à propos de traduire par le mot *coudée*.

Toujours est-il vrai qu'en remontant de 1799 à à 1538, on voit tous les auteurs s'accorder sur l'élargissement progressif de la plate-forme : d'où résulte la preuve mathématique que la pyramide a baissé, de siècle en siècle, dans cette proportion :

	Hauteur absolue.	Différence.	Total.
En 1638 . . .	$140^m.632$		
1647 . . .	139. 889	— $0^m.743$?	
1690 . . .	139. 77	— 0. 119	$3^m.682$.
1738 . . .	138. 189	— 1. 581	
1799 . . .	136. 95	— 1. 239	

2°. *Témoignages des Arabes et des Anciens.*

Cet abaissement de $3^m.682$ dans l'espace d'un siècle et demi me semble démontré d'après les

(1) *De Brèves, Relation de ses Voyages, p. 277.*
(2) *Radziw. Ierosolim. peregr. interprete Thom. Treter p. 162. Plantin.*

calculs précédens. Nous allons maintenant entrer dans le champ des conjectures; car si la méthode que je viens de suivre, et dont je continuerai à faire l'application, conservera en elle-même toute sa rigueur, le principe sur lequel je vais l'appuyer, n'étant pas à beaucoup près aussi sûr, doit répandre une partie de son incertitude sur les conséquences que je serai conduit à en tirer. Toutefois l'hypothèse que je vais proposer me paraît propre à concilier et à expliquer les mesures données par les Arabes et les anciens.

Pour continuer l'examen chronologique que j'ai commencé, j'ai consulté les auteurs arabes (imprimés et traduits), et j'ai vu que s'il était possible de se fier aux mesures qu'ils donnent (1), on trouverait sans doute quelque point de comparaison. Malheureusement Abd-Allatif est jugé le seul qui mérite une confiance entière : je m'en tiendrai donc à son témoignage.

Cet historien exact donne deux mesures de la plate-forme, l'une de 11 coudées communes, l'autre de 10 coudées noires (2). Comme il est assez difficile de savoir au juste ce qu'il entend par la coudée commune, je m'attacherai à la seconde mesure, dont l'unité est parfaitement connue; car il est prouvé que la coudée noire ou d'Al-Mamoun

(1) *Langlès sur Norden, t. III, p.* 287. (2) *Abd-Allatif, Descr. de l'Égypte, trad. par M. Sylv. de Sacy, p.* 175.

n'est autre chose que la coudée du Mekyaz de Raoudda ; et cette coudée a été reconnue de $0^{m}.5412$ par MM. Coutelle et Lepère (1) : il en résulte que la plate-forme était, au temps d'Abd-Allatif, de $5^{m}.412$ (16 p. 8 p.). Or, nous avons vu qu'en 1638 cette plate-forme était de $4^{m}.0454$. Comment peut-il se faire que dans le douzième siècle, 600 ans auparavant, elle fût plus large de $1^{m}.366$, tandis que la théorie démontre qu'elle dût être beaucoup plus étroite ? Il y a ici une contradiction tellement manifeste qu'il faudrait reconnaître une erreur considérable dans la mesure d'Abd-Allatif, s'il n'était pas certain que le problème se complique dès à présent d'un élément nouveau.

Il est maintenant hors de doute que la grande pyramide était autrefois revêtue d'un parement en marbre (2). Tout ce qu'on sait de sa disposition, c'est qu'il formait une surface unie et glissante, comme le prouvent un passage de Pline (3), plusieurs fois rapporté, et un autre de

(1) *Girard, sur le Nilomètre d'Elephant., dans la Descr. de l'Égypte antiq., t. I, p.* 44.

(2) Sur le mode de bâtisse qui parait avoir été adopté par les Égyptiens dans la construction des pyramides, voyez les lumineuses réflexions de M. Quatremère de Quincy (*Architecture égyptienne, p.* 95 *et sq.*), et les recherches de M. Meister (*de Pyramidum fabricâ et fine, sect.* 2, *p.* 203 — 231 *in Comm. Soc. Gott., t. V.*)

(3) *Plin. XXXVI*, 12. *Reliquæ tres (pyramides),...vico*

Philon de Byzance, bien plus positif (1). De quelle manière était-il appliqué sur les gradins du noyau? Voilà ce qui est encore incertain. L'opinion la plus probable est qu'il consistait en prismes rectangles qui remplissaient l'intervalle des gradins; encore un excellent juge convient-il que cette disposition n'est pas d'une solidité qui réponde à l'idée qu'on se fait du goût des Égyptiens dans ces sortes de travaux (2).

Les recherches précieuses de deux membres de la commission d'Égypte paraissent prêter à une théorie nouvelle que ces savans ne manqueront pas de développer, mais dont il ne nous est encore permis que d'entrevoir la possibilité, d'après l'indication sommaire qu'en a donnée M. Girard, en ces termes :

« Après avoir fait enlever les décombres dont le sol était couvert aux deux extrémités de la face

---

apposito, quem vocant Busirin, in quo sunt assueti scandere illas. Sur ce passage, *Cf. Quatr. de Quincy, p.* 95; *Sylv. de Sacy, trad. d'Abd-Allatif, p.* 216; *Larcher, trad. d'Hérodote, t. II, p.* 444.

(1) Σύναρμον δὲ καὶ ΚΑΤΕΞΕΣΜΕΝΟΝ τὸ πᾶν ἔργον, ὥστε δοκεῖν ὅλου τοῦ κατασκευάσματος μίαν εἶναι πέτρας συμφυΐαν. *Phil. de Byz. p.* 2259 A. Rapprochez de ce dernier membre ce que dit Hérodien des murs de Byzance ὡς μηδένα οἴεσθαι τὸ ἔργον συντεθεῖσθαι, ἑνὸς δὲ λίθου πεποιῆσθαι (*Herod., III, §. 2, p.* 160, *ed. Schw. Cf. Xiphill. in Severo, p.* 300, *ed. Gr. Rob. Steph.*) (2) *Quatrem. de Quincy, p.* 96.

septentrionale, on reconnut que la surface du rocher avait été dressée de niveau à ces extrémités, et qu'on l'avait creusée d'environ $0^m.2$, pour y former une espèce d'encastrement dans lequel les pierres angulaires de l'assise inférieure du revêtement furent posées. Ces pierres ont été déplacées; mais l'espèce de mortaise qui les recevait est d'une conservation parfaite. Les angles de la première assise, ainsi fixées d'une manière inébranlable, servirent à régler la pose des pierres intermédiaires de la même assise. Quand celle-ci fut arasée, on suivit le même procédé pour la pose de l'assise suivante, c. à. d. qu'on établit les pierres angulaires dans des mortaises pratiquées sur la première, et ainsi de suite jusqu'au sommet de l'édifice. Par cette disposition, les pierres qui constituaient chacune des quatre arêtes, retenaient comme encaissées toutes les assises horizontales du parement : ce qui a forcé de les briser avec des coins quand on a voulu les enlever (1). »

Telle est l'hypothèse des savans membres de la commission; il faut maintenant savoir quelle est la largeur de l'encastrement, pour en conclure celle du revêtement. Or, MM. Coutelle et Lepère ont trouvé la base totale, en comptant l'encastrement, de $232^m.6678$; et comme M. Nouet avait trouvé $227^m.25$ entre les extrémités appa-

(1) *Girard, sur le Nilom., p. 28.*

rentes des assises, on voit que l'épaisseur du revêtement a dû être de $2^{m}.7089$. Il en résulterait que les arêtes du parement devaient se réunir à $143^{m}.592$ de hauteur perpendiculaire, c. à. d. $3^{m}.412$ au-dessus du sommet du noyau, ou $9^{m}.642$ au-dessus de la plate-forme actuelle.

Cette largeur, conclue de la mesure de MM. Coutelle et Lepère, prouve que le revêtement était composé non de prismes rectangles, mais de parallélogrammes réguliers, longs de $2^{m}.7$ (8 p. 3 p.), placés sur les gradins du noyau, et dont les angles extérieurs qu'on avait ménagés pour servir à l'érection des pierres, furent ensuite abattus (1). Comme tous ces parallélogrammes s'en-

(1) C'est ainsi qu'il faut entendre, d'après ces nouvelles considérations, la phrase d'Hérodote : ἐξεποιήθη δ' ὦν τὰ ἀνώτατα αὐτῆς πρῶτα, μετὰ δὲ τὰ ἐπόμενα τούτων ἐξεποίευν. τελευταῖα δὲ, αὐτῆς τὰ ἐπίγαια καὶ τὰ καλωτάτω ἐξεποίησαν (*II.* 125.) Jusqu'à présent on a cru que le verbe ἐκποιεῖν, *parfaire*, *mettre la dernière main*, indiquait l'application du revêtement sur les faces de la pyramide, à commencer par le sommet; mais je crois devoir entendre ce mot de l'opération qui a suivi la construction du revêtement. Je pense qu'on s'était contenté de poser les parallélogrammes de marbre sur les gradins du noyau, en ménageant les saillies, afin de s'en servir comme de points d'appui pour les échafauds. Lorsque tout fut terminé, on y mit la dernière main en abattant toutes les saillies; opération qu'on a nécessairement commencée par le haut (τὰ ἀνώτατα πρῶτα), et continuée de proche

castraient les uns dans les autres, de bas en haut, ils formaient un tout tellement lié, que l'enlèvement d'une seule pierre devenait impossible ailleurs qu'au sommet. Ce serait là, il faut en convenir, un ouvrage digne du génie patient des Égyptiens, et tout à fait conforme au caractère de solidité que portent leurs travaux; ouvrage plus étonnant que la pyramide elle-même, puisque l'idée première suppose autant de coup-d'œil et de savoir, que l'exécution a demandé de précision et de soin.

J'avoue que l'imagination s'étonne de la quantité de marbre nécessaire pour la construction d'un tel ouvrage. On a peine à se persuader que les Égyptiens aient pu prodiguer à ce point une matière qu'ils étaient obligés d'aller chercher dans les montagnes voisines du golfe arabique.

Mais le merveilleux de cette construction n'est pas un motif suffisant pour en faire rejeter la possibilité. Malgré les recherches les plus opiniâtres des savans modernes; malgré les hypothèses les plus hardies, et, si l'on veut, les plus ingénieuses, nous ignorons encore la véritable destination des pyramides. Qui pourra jamais décider si ce sont des monumens sépulcraux, scientifiques ou religieux, des tombeaux de rois,

---

en proche, jusqu'à la dernière assise inférieure (ἐπὶ τὰ ἐπίγαια.)

des observatoires astronomiques, des témoins muets de l'ancien culte du soleil, ou des monumens destinés à transmettre le souvenir des révolutions du globe en conservant les archives des peuples? Tout semble nous avertir que nous devons, à cet égard, nous résigner à une éternelle ignorance. Comment donc se faire une idée juste de l'importance que les Égyptiens avaient attachée aux pyramides, dont la destination est inconnue? Ne serait-il pas téméraire de prétendre préjuger quelque chose sur la possibilité des dépenses ou des travaux que leur construction a pu entraîner? et ne devons-nous pas nous contenter de rapprocher les faits épars, de les combiner, de les comparer avec eux-mêmes pour en tirer les conséquences qui en découlent naturellement?

Or ce qu'il y a de bien certain, c'est que les Égyptiens avaient apporté à la construction du revêtement de la plus grande des pyramides un soin extraordinaire. La preuve en est dans la description qn'en a faite un auteur *alexandrin*, Philon de Byzance, dont le témoignage est ici d'un très-grand poids. Cet auteur nous apprend que les Égyptiens avaient employé à la construction de cet ouvrage les matériaux les plus précieux, tels que le porphyre, le marbre blanc, le basalte, le granit, le *verde antico* (ποικίλος καὶ διάχλωρος) disposés de manière à former des zones de plusieurs couleurs, plus ou moins larges, qui,

de loin, devaient donner à cet immense édifice l'aspect varié du *Campanile* de Florence (1).

D'après ce témoignage formel d'un témoin oculaire, serait-il d'une bonne critique de rejeter l'idée qu'un revêtement construit avec un luxe si prodigieux, avait $2^{m}.7$ de largeur (8 p. 3 p.), par la raison unique qu'il aurait entraîné trop de dépense? En effet, d'un côté, nous ne savons pas tout ce que la recherche de la solidité dans un ouvrage de cette importance pouvait imposer de sacrifices aux rois d'Egypte; et de l'autre, le passage de Philon de Byzance ne permet pas de fixer la limite où s'arrêtait la puissance de leur volonté.

---

(1) *Ποίκιλαι δὲ καὶ πορφυραὶ λίθων φύσεις ἀλλήλαις ἐπιδεδόμηται. καὶ τὰ μὲν ἐστιν ἡ πέτρα λευκὴ καὶ μαρμαρίτης. τῇ δὲ αἰθιοπικὴ καὶ μέλαινα καὶ μετὰ ταύτην ὁ καλούμενος αἱματίτης λίθος. εἶτα ποικίλος καὶ διάχλωρος ἀπὸ τῆς Ἀραβίας κεκομισμένος. Phil. Byz. l. c.* Ce passage mérite d'autant plus d'attention que l'auteur, quel qu'il soit, a nécessairement puisé les renseignemens relatifs aux pyramides dans d'excellentes sources, puisqu'il est, après Pline, le seul écrivain de l'antiquité qui donne une mesure exacte de la base de la pyramide de Chéops. *Le périmètre est*, dit-il, *de 6 stades*, c'est-à-dire, *un stade* 1/2 pour chaque côté; ce qui fait (en stades alexandrins) $237^{m}.15$, ou seulement $4^{m}.483$ de plus que la mesure réelle. Cette extrême précision prouverait que Philon emploie le stade d'Eratosthènes, composé de 600 demi-coudées: ce serait une nouvelle preuve de l'usage

Toutes ces considérations me donnent, dès à présent, le droit de supposer que le revêtement avait 2m.7 (8 p. 3 p.), et de calculer d'après cette base des renseignemens fournis par Abd-Allatif et par les auteurs anciens.

La facilité avec laquelle je vais accorder tous ces renseignemens, ne servira pas peu à confirmer la justesse de cette base.

Je reprends le passage d'Abd-Allatif dont il était impossible de se rendre compte avant d'avoir éclairci la question du revêtement de la pyramide. On se rappelle que la difficulté reposait sur ce que la mesure de la plate-forme, donnée par Abd-Allatif, surpasse celle qu'a trouvée Greaves, quoique la théorie démontre que le contraire doit avoir eu lieu.

« Nous fûmes instruits, dit Abd-Allatif, que dans » un village voisin il y avait des gens accoutumés » à monter sur le sommet de la pyramide (1). » M. White (2) et M. de Sacy (3) n'ont pas manqué de faire observer que ce passage prouve que le revêtement de la pyramide existait encore au temps d'Abd-Allatif; car l'historien arabe dit précisément la même chose que Pline, dont les paro-

de ce stade sous les Ptolémées, à ajouter à celles que M. Gosselin a réunies.

(1) *Abd-Allatif, Descr. de l'Égypte*, p. 175. (2) *Abd-Allat. Ægypt. Compend.*, p. 299. (3) *Sylvestre de Sacy, sur Abd-Allatif*, p. 216.

les ont été citées plus haut (1); et un passage d'Abdoul Ryhan-el-Birouny, cité par M. Langlès (2), confirme encore le témoignage d'Abd-Allatif.

Dès qu'on a la certitude que le revêtement subsistait encore au douzième siècle, on sent pourquoi la mesure d'Abd-Allatif excédait celle de Greaves; car l'astronome anglais n'a mesuré que la plate-forme du noyau; tandis que l'auteur arabe a donné la mesure du noyau, plus celle de l'épaisseur du revêtement. Or, on a vu que ce revêtement avait $2^{m}.7$ d'épaisseur, ou $5^{m}.417$ pour la double épaisseur; mais la plate-forme avait, selon Abd-Allatif, $5_{m}.412$, c'est-à-dire à peu près autant que la double épaisseur du revêtement : donc la plate-forme au temps d'Abd-Allatif, était à peu près à la même hauteur que le sommet du noyau; c'est-à-dire, à $2^{m}.558$ (7 p. 11 p. 2 l.) au-dessus de la plate-forme mesurée par Greaves.

Pline nous a conservé une mesure de la plate-forme. Elle avait, dit-il, 25 pieds de largeur, ou 15 pieds selon les anciens MSS. Mais il faut auparavant savoir si ces pieds sont des pieds romains, ou si Pline n'aurait pas traduit par le mot *pied* une autre unité de mesure qu'on lui auroit indiquée.

---

(1) *Suprà*, *p.* 101, 102. (2) *Langlès*, *sur Norden*, *t.III*, *p.* 284.

Cet auteur a donné la mesure de la base de la pyramide avec une précision bien plus grande qu'Hérodote, Strabon, Diodore de Sicile, etc. : il prétend qu'elle était de 883 pieds (1). Ce nombre est tellement précis, qu'on ne peut s'empêcher d'y reconnaître de la part de Pline l'intention de traduire très-exactement une mesure probablement exacte, indiquée en unités différentes, ou plutôt de rapporter fidèlement cette mesure en changeant en pieds l'unité quelconque de mesure qui l'accompagnait. Mais on n'avait pu retrouver cette unité, et comme on croyait toujours qu'il s'agissait de pieds romains, cette mesure était au fond une de celles qui paraissaient mériter le moins de confiance.

M. Girard était appelé à trouver le nœud de cette difficulte. Après des opérations délicates et rigoureuses, faites sur les lieux (2), suivies, à son retour en France, de recherches profondes et bien dirigées, il est parvenu à retrouver d'une manière qui semble quant à présent incontestable, la coudée nilométrique des anciens Egyptiens, et la demi-coudée ou zéreth, dont ils se servaient comme unité de mesure, et qu'il a reconnue de $0^m.2635$, la coudée entière étant $0^m.527$, ou 19 p. 6 l. Il fit l'essai de cette unité sur les 883 p. de Pline, et il eut la satisfaction de trouver que

(1) *Plin.*, *XXXVI*, 12. (2) *Girard*, *Mémoire cité*, *p.* 7.

883 zéreths faisaient $232^{m}.6705$ (1), ce qui ne diffère que de $0^{m}.0027$ de la mesure de la base trouvée par les procédés les plus rigoureux de la science moderne.

Il reste donc démontré que les *pieds* de la mesure de Pline ne sont autre chose que des demi-coudées égyptiennes de $0^{m}.263$, et de plus que les renseignemens que cet auteur s'est procurés sont d'une précision si extraordinaire, qu'ils n'ont pu être puisés que dans le pays même.

Il s'ensuit que les vingt-cinq pieds qui, selon le même auteur, sont la largeur de la plate-forme, doivent être aussi des demi-coudées; et dans ce cas les 25 zéreths converties en mètres, équivalent à $6^{m}.587$ (20 p. 3 p. 3 l.).

Mais il ne faut pas oublier qu'au temps d'Abd-Allatif, onze siècles après Pline, nous avons trouvé que la plate-forme n'avait que $5^{m}.412$ (16 p. 8. p.) de largeur: d'où il résulterait qu'au temps de Pline cette plate-forme aurait été plus large de $1^{m}.175$ (3 p. 7 p. 4 l.); ce qui est *physiquement* impossible. Il faut donc de deux choses l'une, ou que la mesure d'Abd-Allatif soit beaucoup trop faible, ou que celle de Pline soit trop forte. Or, l'accord de tous les calculs précédens a prouvé qu'on ne saurait supposer une altération sensible dans la mesure donnée par Abd-Allatif : ce sera donc sur le

---

(1) *Girard*, *Mémoire cité*, *p.* 29.

nombre de 25 zéreths qu'on devra rejeter l'altération : l'on est conduit en conséquence à regarder comme trop fort le nombre XXV dans le texte de Pline. N'est-il pas extrêmement remarquable que cette conclusion, amenée uniquement par le calcul et la combinaison des faits, soit précisément celle qu'autorisent les anciens MSS ? Car la leçon XXV a été reçue par les éditeurs; mais les MSS. et entre autres ceux des neuvième et dixième siècles; les éditions anciennes, s'accordent sur la leçon XV p. S., c'est-à-dire *quindecim cum semisse*. Hardouin l'a adoptée ; mais n'ayant pas voulu voir une métathèse dans *altitudo* pour *latitudo*, il a imaginé la plus étrange chose dont un éditeur puisse s'aviser : car, supposant que le nombre $\overline{\text{XV}}$ p. S. se rapportait à *altitudo*, il a fait dire à Pline que la pyramide avait 15,000 pieds de *hauteur* (1).

---

(1) Dans les anciens MSS. 6795 et du Vatican, dans l'édition *princeps*, on lit XV, S., c. à. d. *quindecim cum semisse*, 15 1/2. L'édition de *Venise*, 1472 (f°. 337, v°.), celle de *Parme*, 1480, la traduction italienne de Christophe Landino, *Venise*, 1476, s'accordent sur la leçon XV.

A partir de cette époque, on voit paraître dans les éditions la leçon XXV; elle existe entr'autres dans les éditions suivantes : *Venise*, 1507 (f°. 267, v°.); *Paris*, 1532 (p. 640, l. 41); *Bâle, chez Froben*, 1539 (p. 640, l. 41); *Francfort*, 1582 (p. 505, l. 14) : celle-ci donne XX; *Lyon*, 1561 (p. 648, l. 30); *Lyon*, 1582 (p. 648, l. 30);

D'après cette leçon précieuse, et désormais incontestable, on a pour la largeur de la plate-forme 4m.084, mesure qui se trouve prise dans le revêtement à 0m.814 au-dessus de la plate-forme du temps d'Abd-Allatif, c. à. d. qu'entre Pline et Abd-Allatif, on n'avait enlevé qu'une seule assise du revêtement, épaisse de 0m. 814

Enfin, le plus ancien témoignage est celui de Diodore de Sicile. Selon cet historien, la largeur de la plate-forme est de 6 coudées qui équivalent à 3m. 163 (1); c. à. d. 0m.922 de moins qu'au temps de Pline : donc la hauteur devait être en *plus* de 0m.606 (1 p. 10. p. 20 l.), ce qui est l'épaisseur moyenne d'une assise. Il résulte de toutes ces recherches, la table suivante :

---

celle de Dalechamp, *Lyon*, 1587 (p. 861, l. 39); la traduction anglaise de *Philemon Holland* (*London*, 1634) donne *and at the top five and twenty* (p. 577, D.); on trouve la même interprétation dans celle de Du Pinet (p. 520), *Paris*, 1608. Les Elzevirs ont reproduit cette leçon XXV dans l'édition de 1635 (t. III, p. 485); on la trouve dans l'édition Variorum de 1669 (t. III, p. 654), etc. etc.

Le P. Hardouin, comme on l'a dit, a reçu *quindecim S.*; il a été suivi par Brotien, qui a conservé *altitudo* (t. VI, p. 212 de l'éd. de Barbou), quoique Poinsinet eût déjà remarqué qu'il fallait *latitudo* (Tr. de Pline, t. XI, p. 514); j'ajouterai que *latitudo* existe dans les éditions de Lyon, 1561, 1582; *Francf.*, 1582, 1587.

(1) *Diod. Sic.*, *I*, §. 63, *t. I*, *p.* 72.

TABLEAU des dégradations successives de la grande pyramide de Chéops.

ÉPOQUES.	PLATE-FORME				HAUTEUR		
	avec le revêtement.	sans le revêtement.	Différences.	TOTAL.	absolue	Différences.	TOTAUX.
60 ans av. l'ère vulg.	3m. 162.	. . . . . .	. . . . . .	. . . . . .	144m. 6.		
60 ans après, jusqu'au 8e. siècle.	4. 084.	. . . . . .	+ 0m. 922.	+ 2m. 250	143. 994.	— 0m. 606.	
1197.	5. 412.	. . . . . .	+ 1m. 328.		143. 18.	— 0. 814.	— 3m. 968.
1638.	. . . . . .	4m. 045	. . . . . .	. . . . . .	140. 632.	— 2. 548.	
1690.	. . . . . .	5. 412	+ 1. 367		139. 77	— 0. 862.	— 7m. 65
1738.	. . . . . .	7. 922	+ 2. 310	+ 5. 855	138. 189	— 1. 581.	— 3. 682.
1799.	. . . . . .	9. 90	+ 1. 978		136. 95.	— 1. 239.	

Ainsi, dans l'espace de dix-huit siècles, la pyramide a baissé de 7^{m}. 65 (23 p. 6 p. 7 l.)

Une chose étonnera peut-être dans cette table, c'est que la pyramide qui n'a baissé que de 0^{m}.814 (2 p. 6 p. 1 l.) pendant onze siècles, entre Pline et Abd-Allatif, ait baissé de 2^{m}.548 (7 p. 11 p. 2 l.) pendant *les cinq siècles* écoulés entre Abd-Allatif et Greaves. Il est facile d'expliquer cette difficulté. On se souvient que le revêtement uni existait encore au douzième siècle, de sorte que l'ascension de la pyramide, fort difficile et dangereuse, n'avait pu jusqu'alors être exécutée que par des hommes habitués à cet exercice, ainsi que le démontrent les passages de Pline, d'Abd-Allatif et d'Abdoul-Ryhan; il y aurait même lieu de croire qu'on ne parvenait au sommet qu'au moyen de quelques *saillies* qu'on avait menagées à dessein, comme on a fait en occident aux aiguilles des clochers gothiques, sur lesquelles on ne peut monter qu'en dehors. C'est cette difficulté même qui aura conservé pendant si longtemps le sommet de la pyramide; mais aussitôt après que le revêtement eut été enlevé, chacun put y monter avec facilité: les dégradations commencèrent et la pyramide baissa plus rapidement.

On demandera peut-être si la pyramide a jamais été plus haute que 144^{m}.6 (hauteur au temps de Diodore), et si la plate-forme a eu moins que 3^{m}.162 de largeur : c'est ce qu'il est impos-

sible de savoir. Quant à moi, je crois que Diodore nous a représenté l'état primitif du monument, soit qu'il l'ait vu tel, soit que les mesures qu'il a données lui ayant été fournies par les prêtres, appartiennent en conséquence à une époque plus reculée. On ne voit pas quelle raison aurait eue l'architecte pour réunir tout à fait les angles; d'ailleurs il est extrêmement probable qu'il en a été des pyramides de Memphis, comme de celles du lac Mœris, au sommet desquelles on avait placé une statue (1). Elles ont pu être surmontées d'un gnomon si ce sont des monumens astronomiques, ou de la statue du Dieu suprême, si elles ont été élevées dans un but religieux.

CONCLUSION.

Quoi qu'il en soit, et de leur destination qu'on ignorera toujours, et de leur état primitif que les recherches précédentes me semblent propres à faire deviner, il me paraît démontré,

1°. Que la pyramide était revêtue d'un parement en marbre précieux qui ne disparut totalement qu'après le douzième siècle. Cela n'empêche pas qu'on ne pût pénétrer dans l'intérieur dès le huitième siècle, comme le dit Denys de Telmahre (2); et il est même très-probable,

(1) *Herod. II*, 149. (2) *Dionys. Telmahre ap. S. de Sacy, trad. d'Abd., p.* 504, *et Mag. encycl., VIe. ann., t. IV, p.* 497 *et sq.*

ainsi que le pensait M. de Sacy, que l'ouverture de la pyramide est antérieure au règne d'Al-Mamoun : car le canal qui conduit à la chambre carrée était bien connu de Strabon, puisqu'il dit (1). « Parmi ces pyramides, il y en a trois plus remarquables que les autres, deux desquelles sont » mises au nombre des sept merveilles du monde ; » en effet, la hauteur de ces monumens de forme » carrée est d'un stade (2), hauteur qui excède un » peu la longueur de la base de chacun des côtés. » Elles ne sont point tout à fait d'égale gran» deur ; la plus grande a environ vers le milieu » de la hauteur de ses côtés une pierre mobile (3) : » lorsqu'on l'enlève, on pénètre dans un canal » tortueux qui conduit jusqu'au lieu où est le » tombeau. » D'après ce qui a été dit plus haut, on peut présumer que le λίθος ἐξαιρέσιμος de la pyramide était un quartier de marbre *faisant partie du revêtement* ; on l'enlevait et on le remettait à volonté, comme celui du trésor de Rhampsinit (4 : il est donc extrêmement probable que

---

(1) *Strab.*, *XVII*, *p.* 1161. *C.* (2) Je crois que par ὕψος, mot vague, Strabon, ainsi qu'Hérodote, entendaient, non pas la hauteur perpendiculaire, mais la longueur de l'apothème ou de la ligne perpendiculaire abaissée sur la base des triangles. (3) La phrase de Strabon, ἔχει δ' ἐν ὕψει μέσως πῶς τῶν πλευρῶν λίθον ἐξαιρέσιμον, renferme quelque inexactitude : il aurait fallu μέσως πῶς μιᾶς τῶν π. λ. ἐ. (4) *Herodot.*, *II*, 121.

dès l'arrivée des Arabes, et peut-être même avant cette époque, quelque gouverneur curieux ou avide désirant voir l'intérieur de la pyramide, ou espérant y découvrir des richesses, fit enlever la pierre, et négligea de la faire remettre lorsqu'il se fut aperçu qu'il n'y avait rien ni à prendre ni à garder. C'est à compter de ce moment que la pyramide dut rester ouverte.

2°. Que les Arabes enlevèrent le revêtement pièce à pièce pour s'en servir dans la construction des mosquées, des ponts (1) et même des édifices particuliers; car il n'y a pas à Djizeh et dans les lieux environnans une maison dont les portes n'aient leur seuil en jaspe ou en granit (2). Ce revêtement a donc disparu comme tant d'autres monumens qui ont servi de *carrières* aux Arabes. C'est ainsi que de magnifiques colonnades ont été converties en *meules*, et sont maintenant dispersées dans les moulins de l'Egypte.

3°. Que le noyau, mis à découvert, a diminué dans une proportion qui me semble désormais bien connue. Cette dégradation vient tout simplement de ce que les Arabes, désœuvrés et enfans comme le sont les Barbares, se sont amusés et s'amusent encore, arrivés au sommet, à faire rouler les pierres du haut en bas (3); et comme

---

(1) *Ziegler*, *Terræ Sanctæ*, *Egypti*, *Syriæ Descriptio*, *f°*. 67. *r°*. *Argent.*, 1536. (2) *Grobert*, *Descript. des pyramides*, *p.* 24, 25.

il n'y a pas de raison pour qu'ils consentent à se priver de ce passe-temps, il n'y en a pas non plus pour que la plate-forme ne s'élargisse, et que par conséquent la pyramide ne s'abaisse de jour en jour.

On voit maintenant quelle idée il faut attacher aux paroles de Philon, d'Ammien Marcellin et de Dicuil. Elles n'ont plus rien qui doive étonner quand on sait que la plate-forme de la pyramide avait, au temps de Philon, 3m.162 (9 p. 8 p. 7 l.)
—— d'Ammien 4m. 084 (12 p. 6 p. 8 l.)
—— de Dicuil *id.* *id.*

Ces dimensions devaient être réduites à zéro par l'effet de la perspective.

§. IV.

N°. 1. On trouvera ce N°. dans Solin (1). *Zimam* des MSS. de Dicuil m'a paru l'abréviation de *Zimaram* des MSS. de Pline et de l'Itinéraire d'Antonin (2), sur *Capoten* pour *Catoten*, voyez *suprà* (3).

§. V.

N°. 1. (4) *Egelos* dans les MSS. est une métathèse des copistes, au lieu de *Elegos*, donné par les MSS. de Pline, et que Saumaise regarde comme la bonne leçon (5).

(1) *Sol.*, *XXXVII*, 1. (2) *Itiner. veter.*, *p.* 208. (3) *Ire. partie*, *p.* 49. (4) *Sol.*, *XXXVII*, 5. (5) *Salmas. Ex. Pl.*, *p.* 487, *col.* 2.

N°. 2. *Per quam* des MSS. m'a semblé bon à conserver, c. à. d. *per Arethusam*. Dans Pline, il y a *per quod*, et dans Solin *per quem* (scil. *per lacum* ἀπὸ κοινοῦ): *dissimilis colore* des MSS. de Pline, m'a paru mériter la préférence sur *dissimili colore* de ceux de Dicuil.

N°. 3. *Apud Azoma demicat* est, selon l'ingénieuse correction de Saumaise, pour *apud Zomada emicat* (1). — Au lieu de *Abscondit se rursùsque redditur Adabienos. Mesopatamiam amplectitur, Arabasque prœterfluit*, j'ai corrigé, avec le secours de Solin, *Absc. se, rursùsque redditur. Adiabenos, Arabasque prœterfluit; Mesopotamiam amplectitur.*

§. VI.

N°. 1. (2) *Hypranes*, mauvaise leçon, pour *Hyphasis*. — *Vadosissimus* du MSS. B, est préférable à *Vadosissimum* du MS. A.

N°. 2. *Populissima* du MS. A, abréviation pour *populosissima*, qui est dans le MS. B. Au lieu de *equitum LIIII in armis habent*, j'ai donné *equitum* IIII *in a. h.*, qui est dans Solin : ce nombre est bien plus vraisemblable.

§. VII.

Les N°s. 1, 2, 3, sont extraits de Solin (3).

N°. 3. *Cruribus* du MS. B et dans Solin,

---

(1) *Salmas. Ex. Pl.*, *p.* 491, *col.* 2. (2) *Solin*, *LII*, 6.
(3) *Id.*, *ib.*, 41, 39.

il y a *auribus* dans le MS. A. Il est difficile de choisir entre ces deux leçons.

N°. 4. Cette description de l'hyène est dans Solin (1); au lieu de *collum continuâ unitate flectit, non nisi corporis circumactu*, j'ai corrigé *c. c. unitate* FLECTI *non quit, nisi* TOTO *corporis circumactu*. Les mots *flecti* et *toto* sont dans le MS. B. — La variante *umbram ejusdem sequuntur*, conduit à la véritable leçon *umbram ejus, dum sequuntur etc.*

N°. 5. *Chorococta*, telle est la leçon de nos deux MSS. que j'ai changée en *crocotta*, en grec κρόκοττα (2).

§. VIII.

La description des Bouches du Danube est prise textuellement de Solin (3). Elle m'a fait retrouver une excellente leçon de Pline (4).

§. IX.

Tout ce que Dicuil dit des fleuves de l'Europe se retrouve dans ce que nous possédons de la cosmographie attribuée à Ethicus et dans les fragmens de Julius Honorius.

N°. 1. *Fluvius Jordanes..... circumiens eum, vergit in......* Il y a dans Ethicus *circumpergit*; dans Julius Honorius, *circum iens pergit.*

---

(1) *Solin*, *XXVII.*, 23 *et sq.* (2) *Agathem. de Rub. mar.*, *p.* 52, *t. I*, *Géog. min.-Mosaïque de Palestrine et Comment. de Barthelémy*, *Acad. d. Inscr.*, *t. XXX*, *p.* 534. (3) *Sol.*, *XIII*, 1. (4) *Suprà*, 1re *partie*, *p.* 53.

N°. 3. *Mœandros nascitur.* Saumaise a déjà remarqué que le passage est corrompu dans les MSS. de Dicuil (1). En combinant Ethicus et Honorius, je suis parvenu à la leçon que j'ai reçue dans mon texte.

N°. 4. *Fluvius Eurotas nascitur in campis Phrygiœ.* Ce dernier mot est une faute, probablement pour *Achaiœ;* mais cette correction est si loin du mot *Phrygiœ*, que je n'ai rien osé changer.

N°. 7. *Sperchius .... in monte Macedoniœ :* telle est la leçon des MSS. de Dicuil. On lit dans Ethicus, *in monte Ida Macedoniœ ;* cela prouve que les copistes de Dicuil ont passé un mot qui est *Œta ;* car c'est ainsi qu'il faut lire dans Ethicus, au lieu de *Ida* (2).

N°. 8. *Alphœus... in campis Achaiœ*, c. à. d. *in c. Peloponnesi* (3).

N°. 11. *Rhenus... in Alpibus Apenninis*, leçon des MSS. ; je lis *Penninis.* Ethicus étend les Alpes Pennines jusqu'à la Rhétie, dont elles forment la borne S. O. ; et d'après la Table de Peutinger, le Rhin prend sa source *in summo Pennino.* Il y a dans les MSS. de Strabon une faute à peu près semblable à celle des copistes de Dicuil : au lieu de ὑπερκεῖσθαι δὲ τῶν Καρνῶν, τὸ Ἀπέννινον ὄρος (4),

(1) *Salm. E. Pl., p.* 587, *col.* 2. *C.* (2) *OEta*, *Eta*, *Ita*, *Ida.* (3) *Suprà*, *p.* 70. (4) *Strab.*, *IV*, *p.* 317. *A.*

Casaubon voulait υ. δ. τ. Κ. τὸ Πέννινον ὄ. . . Mais la correction de Cluverius ; τὸ Ἄλπιον ὄρος a été préférée par un habile géographe (1).

N°. 17. *Hiberus... sub* ASSYRIIS *montibus....* Les MSS. s'accordent sur cette absurdité. Il faut lire *sub* ASTURICIS *montibus Pyrenæi ;* ou bien, *sub Asturibus in montibus Pyrenæi :* cette dernière correction mérite peut-être la préférence, puisque *sub Astyribus* existe dans les fragmens de Julius Honorius.

CHAPITRE VII.

§. Ier.

N°. 2. *Juxta Æthiopas Aroteras, insulas esse docet.* Pline nomme ces îles *Aliæu Insulæ* (2), ce qui veut dire, je crois, *Iles du pêcheur* (ἁλιαίᾳ ou plutôt Ἁλιέως νῆσοι). Dicuil a oublié ce nom : *Item Bacchias et Antibacchias et Stratioton.* On remarquera que les MSS. de Dicuil donnent encore *Stratioton*, leçon de tous les anciens MSS. de Pline (3), et de l'édition *princeps* : cette leçon peut donc être regardée comme extrêmement ancienne. Cependant les éditeurs n'ont fait aucune difficulté de la changer en *Stratonis*, et cela, parce que Strabon place à peu près au même endroit

(1) *Gosselin sur Strabon, t. II, p.* 98. (2) *Plin., VI*, 29. (3) *Plin. Cod. vatic., f°.* 40, *v°., c.* 1.—6795, *f°.* 71, *r°.*

une île de Straton (Στράτωνος νῆσος). Mais j'observerai que *Stratioton* (*insula*) est purement grec et signifie *Ile des soldats* (στρατιωτῶν νῆσος), et je demanderai si l'on peut raisonnablement reconnaître une erreur de copiste dans un mot semblable. D'ailleurs, il n'est pas certain que l'*Ile de Straton* soit précisément la même que l'*Ile des Soldats*, qui a pu être ainsi nommée, parce qu'elle aura servi de lieu d'exil à quelques soldats rebelles; et de plus, l'*Ile de Straton* n'est mentionnée qu'une seule fois; c'est dans l'extrait que Strabon donne du périple d'Artémidore (1). Ainsi l'on pourrait prétendre avec autant de raison corriger Strabon d'après Pline, sous prétexte que les copistes grecs ont pu se tromper aussi bien que les copistes latins. Ces deux corrections seraient également téméraires et mal fondées : il est plus sage et plus prudent de laisser Στράτωνος dans le périple d'Artémidore et *Stratioton* dans le texte de Pline.

N°. 3. *Æthiopes habitant Erythream pectore justi*. Au lieu de *Erythream*, j'ai reçu *Erytheam*, en préférant cette leçon à *Erythiam* des éditions de Priscien (2), qui traduit assez exactement ici un vers de Denys le Périégète (3); la leçon *Ery-*

---

(1) *Strab.*, *XVI*, *p.* 1115. *D.* (2) *Prisc. Perieg.*, *v.* 570, *ap. Wernsdorff*, *t. V*, *p.* 347. (3) *Dionys. Perieg.*, *v.* 558, *et ibi Eustath.*

thream confirme les raisons développées savamment par Schrader (1). Au reste il s'agit ici, non de l'*Erythia* qui était une des îles de Gades, maintenant réunie à la partie septentrionale de l'île de Léon (2), mais de l'*Erythia* de Ptolémée, placée par ce géographe à 6°.55′ au S. du cap Cotes (3), et que M. Gosselin croit être l'île de Mogador, à 118 l. S. du cap Spartel (4).

N°. 4. *Gaulea insula in Australi Oceano occidentali Æthiopiæ.* Voici un passage des plus difficiles ; Saumaise l'a cité, et dit ingénument : *Quid velit incertus auctor nescio* (5).

Sans avoir la prétention de lever une difficulté qui avait embarrassé Saumaise, j'exposerai les raisons qui me font regarder cette île *Gaulea* comme identique avec *Cerné*.

Le mot γαῦλος ou γαυλὸς, désigne en grec un bâtiment marchand phénicien (6).

---

(1) *Schrader ad F. Avien.*, *v.* 740, *ap. Wernsd.*, *t. V*, *pp.* 1049, 1050. (2) *Gosselin*, *Géogr. systém.*, *t. IV*, *pp.* 8, 9. (3) *Ptolem.*, *IV*, *pp.* 103, 105. (4) *Gosselin*, *Géogr. systém.*, *t. I*, *p.* 160. (5) *Salmas. Ex. Plin.*, *p.* 272, *col.* 2. *D.* (6) *Hesych.* Γαῦλοι, φοινικικὰ πλοῖα. Alberti semblerait préférer φοινίκια : mais la leçon φοινικικὰ paraît la meilleure ; on la trouve dans Suidas, Etienne de Byzance, le Schol. d'Aristophanes (*ad* Ὄρν. *v.* 599.) Au reste, il n'y a peut-être pas plus de différence entre ces deux mots qu'entre πολέμια, πολεμικὰ (*Boisson. in Phil. heroic. pp.* 391. 513), πέζα, πεζικὰ (*Triller.*

Les lexicographes le font synonyme de ὁλκὰς ; les versions latines le rendent par *navis oneraria* un *vaisseau de charge ;* et c'est ainsi que l'entend le savant traducteur d'Hérodote, dans les trois passages où cet historien emploie cette expression. Dans un endroit, Hérodote dit : « Ceux-ci » ayant débarqué à Sidon, ville de Phénicie (1), » équipèrent deux trirèmes et un grand *gaulos* (2), » *a large transport*, selon la traduction anglaise de Beloe (3). Ailleurs : « Denys......... se hâta » de faire voile pour la Phénicie, ayant coulé bas, » sur la côte, deux *gauli*, etc. (4). Plus loin : » Xerxès voulant joindre Salamine au continent, » attacha ensemble des *gauli* phéniciens, afin, » etc. (5) », où l'on voit que l'expression *gaulos* ne désigne jamais, dans Hérodote, autre chose qu'un vaisseau de charge phénicien.

Tout cela prouve qu'en effet c'était le nom propre d'une certaine espèce de bâtiment dont les Phéniciens se servaient dans leurs expéditions

---

ad Thom. Mag. p. 698.) etc. etc. Tout cela est indifférent.

(1) Laurent Valla avait traduit *quum in Phœnicem descendissent xr ex Phœnice in urbem Sidonem*, comme si la ville de Sidon n'eût pas été en Phénicie ; la particule καὶ n'est pas toujours séparative. M. Wyttenbach en a donné beaucoup d'exemples. (*Biblioth. critic., part. VII, p.* 57. 58). (2) *Herod., III*, 136. (3) *Trad. of Herod., t. II, p.* 158. (4) *Herod., VI*, 17. (5) *Id., VIII*, 97.

commerciales; aussi les étymologistes ont-ils fait de vains efforts pour trouver la racine de ce mot dans le grec (1) : il est évidemment d'origine orientale. Bochart a montré qu'il vient de l'hébreu *gol* ou *gaol* qui signifie *creux* (2); et une leçon du Grand Etymologique citée par Wesseling favorise singulièrement cette explication (3).

Maintenant, écoutons Scylax de Caryandre parlant de Cerné. « Ceux qui commercent dans « ces parages, dit-il, sont les Carthaginois; ar- » rivés à Cerné, ils attachent les *GAULI* près » du bord, et dressent des tentes : ils dé- » barquent ensuite les cargaisons, en chargent » de petits bateaux et les transportent sur le » continent (4). »

Il résulte de ce passage que les *gauli* (vaisseaux de charge) restaient à l'ancre, ou étaient tirés sur le rivage de Cerné, tandis que les Carthaginois allaient vendre les marchandises sur le continent. Si l'on fait attention que cet *îlot de Cerné*, que M. Gossellin a si bien prouvé être

(1) *Etym. mag. schol. Arist. l. c. Eustath. ad Odyss.*, *i*, *p.* 1625. *Rom.-Lennep.*, *Etymol. ling. Græc. voce* γαυλός. (2) *Bochart*, *Geogr. sacr.*, *II*, *p.* 738, 73. (3) *Wessel. ad Herod.*, *III*, 136, *p.* 267. (4) οἱ δὲ ἔμποροι εισὶ μὲν φοίνικες. ἐπὰν καὶ ἀφικωνται ἐις τὴν νῆσον τὴν Κέρνην, τοὺς μὲν Γαύλους ἐφορμίζουσιν ἐν τῇ Κέρν σκήνας ποιησάμενοι ἀυτοῖς. τὸ δὲ φόρτιον ἐξελόμενοι ἀυτο διακομίζουσιν ἐν μικροῖς πλοίοις ἐις τὴν ἤπειρον. *p.* 127.

l'*île Fédal* (1), était le rendez-vous général des vaisseaux de Carthage et comme le pivot de son commerce sur la côte occidentale de l'Afrique, et qu'en conséquence l'opération que décrit Scylax devait se répéter très-souvent, on trouvera extrêmement naturel que cette île ait pu être appelée quelquefois *l'île des vaisseaux*, c'est-à-dire, *gaulea* du nom des vaisseaux carthaginois; c'est une dénomination dont on pourrait trouver un second exemple dans le nom du *Gaulos* de Malte, où l'on sait que les *Phéniciens* avaient fondé une colonie; et comme elle offrait de très-bons mouillages (2), ils lui auront donné très-anciennement le nom de *Gaulos*, parce qu'elle servait de relâche aux vaisseaux qui se rendaient dans les ports de l'Hispanie.

Dicuil a pris ce nom dans Isidore (3) : mais on doit remarquer qu'il l'écrit un peu différemment, et qu'il en détermine un peu mieux la position. Il en résulterait qu'il l'a encore trouvé dans quelque autre ouvrage perdu. J'espère examiner un jour par quel hasard ce surnom de l'île de Cerné a été préservé de l'oubli par Isidore et par un moine irlandais du neuvième siècle.

---

ed. Gron. Lug. Bat. J'ai adopté la correction incontestable de Saumaise. (*Ex. Plin.*, *p.* 878. *A.*)

(1) *Gossel.*, *Géograph. syst. des Anc.*, *t. I*, *p.* 82, *sq.*

(2) *Diod. Sic. V*, §. 12, *t. I*, *p.* 339. λιμέσιν εὐκαίροις κεκοσμημένη. (3) *P.* 121, *A. Gauloen* vel *Gauleon.*

N°. 5. *Fortunatæ atque Gorgodes*. Ce dernier mot est dans Isidore; c'est une faute. J'ai reçu *Gorgades* véritable leçon, à laquelle conduit la variante *Gordades* donnée par le **MS. B.**

§. II.

Ce paragraphe renferme, ainsi que le suivant, quelques détails infiniment curieux, sur lesquels je dois m'arrêter.

N°. 1. « Autour de notre Hibernie, dit-il, sont » quelques îles : les unes petites, les autres plus » petites encore. Près des côtes de la Bretagne, il y » en a beaucoup de grandes, de petites, de moyen- » nes, soit au midi, soit à l'ouest; mais le plus » grand nombre se trouve du côté du nord et du » nord-ouest. J'en ai habité quelques-unes, j'ai » seulement abordé dans les autres; il en est que » je n'ai fait qu'apercevoir, plusieurs même que » je connais uniquement par les relations que j'en » ai lue »

Il est facile de reconnaître toutes ces îles : celles qui environnent l'Hibernie, sont les îlots qui se trouvent dispersés sur différens points de la côte d'Irlande.

Quant aux îles de la Bretagne, les unes sont au sud, comme *Wight;* les autres à l'ouest (*in Occidentali mari*), comme *Man* et *Anglesey;* d'autres au nord-ouest, ce sont les *Hébrides* ou

» l'alternative du jour et de la nuit. Il est vrai » qu'à une journée de navigation au nord de » cette île, ils ont trouvé la mer gelée. »

Avant de faire aucune observation sur ce long passage, je dois encore traduire le paragraphe suivant.

§. III.

« Il y a un grand nombre d'autres îles dans » l'Océan, au nord de la Bretagne; les vaisseaux » voguant à pleines voiles et poussés par un vent » toujours favorable, emploient *deux jours et* » *deux nuits* pour s'y rendre des îles septentrio- » nales de la Bretagne. Un religieux digne de » foi (1) m'a raconté qu'après avoir navigué deux » jours et une nuit d'été dans un petit bâtiment » à deux rangs de rames (2), il aborda dans une » de ces îles. Ces îles sont petites pour la plupart; » presque toutes séparées les unes des autres par » des détroits fort resserrés : elles étaient, il y a » *près d'une centaine d'années*, habitées par des » ermites sortis de notre *Scottia*. Mais de même

---

(1) Nos MSS. donnent *prbt religiosus*, c. à. d. *presbyter religiosus*; ce qui forme une tautologie ridicule. Le MS. *Gaddianus* porte *probus religiosus*, leçon excellente que j'ai dû préférer. On voit même comment les copistes ont pu se tromper, car *probus* s'abrège de cette manière, *prbs:* des copistes ignorans n'ont pas de peine à en faire *prbt*. (2) Ou deux bancs de rameurs.

» qu'elles avaient été *désertes* depuis le commence-
» ment du monde ; ainsi, abandonnées maintenant
» des anachorètes, *à cause des courses des Nor-*
» *mands*, elles sont remplies d'une multitude
» innombrable de brebis et d'*oiseaux de mer de*
» *diverses espèces* : nous n'avons trouvé ces îles
» mentionnées dans aucun auteur. »

OBSERVATIONS.

Sur ces deux Passages.

Ces deux longs passages ne peuvent se séparer : je les réunirai donc et les expliquerai l'un par l'autre, en commençant par le dernier, qui doit me servir de base.

« Il y a un grand nombre d'autres îles, etc. »

Cette description ne peut s'appliquer aux *Orcades*; ces îles, habitées du temps des Romains (1), formaient déjà en 565 un petit état, puisque Adomnan fait mention d'un roi des Orcades venu à la cour de Brudi (2), et que, selon les Annales écossaises, ces îles s'étant révoltées en 681, furent soumises par Brudi IV (3). Aussi Pinkerton pense-t-il avec raison que les Pictes s'en emparèrent lorsque les Romains les eurent re-

(1) *Tacit. Agric. vit.* §. 10. (2) *Adomnan. Vita S. Columb. apud Bolland.* (3) *Pinkerton's Hist. of Scotland*, *suppl. II*, §. 1., *t. II*, *p.* 298.

poussés dans le nord de l'île (1). Cette opinion est d'ailleurs très-bien appuyée sur des faits positifs qui prouvent qu'à une époque assez reculée, les Orcades étaient sous la domination des Pictes (2).

On ne dira pas non plus qu'il s'agit des *Shetland*; car, quoique la durée de la navigation cadre assez bien avec la distance des Westernes aux *Shetland*; quoique l'époque à laquelle ces îles ont été peuplées ne paraisse pas de beaucoup antérieure au neuvième siècle (3) : cependant si l'on se pénètre bien des paroles de Dicuil; si l'on fait attention à *ce grand nombre de petites îles* séparées les unes des autres par des détroits resserrés, on verra qu'il est impossible d'y voir les *Shetland*, groupe composé d'une grande île (*Mainland*) et de six petites, dont une plus grande que les cinq autres, séparées entre elles par d'assez longs intervalles.

Le seul groupe qui convienne aux *îles* de Dicuil est donc celui des *Féroër*, situé à peu près à égale distance des Shetland et des Westernes, à environ 60 lieues des unes et des autres; distance qui s'accorde fort bien avec les deux jours et deux nuits de navigation qu'on employait pour s'y rendre. D'ailleurs ces îles, au nombre de dix-

(1) *Pinkerton's Hist. of Scotland*, *part. III*, *ch.* 8, *t. I*, *p.* 281. (2) *Id.*, *ch.* 9, *p.* 319, *et supplem. II*, §. 1, *t. II*, *p.* 297. (3) *Murray de Colon. Scand. in Comm. Gotting.*, *t. III*, *p.* 90. Voy. les additions et corrections.

sept (4), sont toutes fort petites et placées très-près les unes des autres; et ce qui complette la ressemblance, c'est que, selon Dicuil, elles renfermaient une infinité d'oiseaux, et que, selon *Arngrim*, elles avaient reçu le nom de *Færeyar*, du grand nombre d'oiseaux que les premiers navigateurs scandinaves y trouvèrent (2).

Dicuil ajoute que, près de cent ans avant l'époque où il écrivait, ces îles étaient habitées par des ermites irlandais, mais qu'ils les avaient abandonnées depuis que les Normands avaient commencé leurs courses. Ces paroles sont très-remarquables et s'appliquent encore très-bien aux îles Féroër.

Dicuil écrivait en 825; il s'ensuit que les ermites avaient été forcés d'abandonner les Féroër en 725, à peu près; et c'est en effet à cette époque que remonte la première incursion des Normands en Irlande (3), et probablement aussi dans les îles Féroër, où ils ont dû aborder en route. A dater de cette époque, leurs incursions se succédèrent à des intervalles fort rapprochés; les principales eurent lieu dans les années 798, 807, 815 et 835 (4).

---

(1) *Lucas Debes apud Torfæum, de reb. Færeyens.*, c. 2, p. 5. (2) *Arngrim. Crymogœa, sive de reb. Island.*, lib. 1, c. 1, p. 9. (3) *Ware's Antiq. of Ireland.*, p. 20. (4) *O'Connor's Dissert. on the Hist. of Ireland*, p. 222.

Ce passage de Dicuil sert à rendre compte d'un fait assez curieux, attesté par les annales du Nord, c'est que les Scandinaves trouvèrent des livres irlandais dans les îles Féroër. Murray croyait qu'ils y avaient été laissés par les premiers Normands, au retour de leurs incursions en Irlande (1); mais on a lieu de croire que ces pirates, en pillant les côtes de cette île, tâchaient d'en emporter toute autre chose que des livres. Il est bien plus simple de penser que ces livres avaient appartenu à quelques-uns des anachorètes irlandais qui séjournèrent, selon Dicuil, dans plusieurs des Féroër jusqu'en 725 (2).

Je reviens à présent à la description que Dicuil fait de *Thulé*, d'après le rapport des moines qui l'avaient habitée pendant six mois (3).

On remarquera qu'il ne peut être question, dans ce passage, de *Mainland*, la principale des Shetland : car il est impossible que Dicuil qui connaissait les Féroër, ait regardé l'une des Shetland comme la plus reculée des îles septentrionales? et d'ailleurs la circonstance de la longueur des jours, que je discuterai tout à l'heure, l'exclut positivement. On n'y verra pas non plus une des îles Féroër, puisque je viens de montrer que ce groupe d'îles est désigné dans l'article qui suit

(1) *Murray in Comm. Gott.*, *l. c.* (2) V. les Additions et Corrections. (3) *V. Suprà*, *p.* 131.

immédiatement la description de Thulé. Or, cette île reculée qui n'appartient ni aux Orcades, ni aux Shetland, ni aux Féroër, que peut-elle être, sinon l'Islande?

Telle est donc la conséquence où me conduit la combinaison seule du texte de Dicuil; d'autres considérations servent à donner à cette conjecture le caractère d'une démonstration.

Notre auteur rapporte des détails remarquables sur la longueur des jours dans cette île éloignée. On ne dira pas que ces détails sont calqués sur l'ancienne relation dont quelques traits ont été conservés par Pythéas, et selon laquelle les plus longs jours étaient de 24 heures à Thulé. Dicuil la connaissait fort bien; il y fait allusion, mais c'est pour la combattre, pour accuser de mensonge ceux qui l'ont rapportée; et avec quelles armes essaye-t-il de l'attaquer? Avec celles que lui fournit le récit même des moines qui, pendant un séjour de six mois, ont vu, observé, suivi l'augmentation et la diminution progressive des jours, depuis le mois de février jusqu'au mois d'août. Leur témoignage mérite donc la plus grande attention.

« Nous avons remarqué, disent-ils, que non » seulement lors du solstice, mais *même quelques* » *jours avant et après*, le soleil couchant semble » ne faire que se cacher derrière une colline, tel- » lement que pendant cette courte absence on

» voit aussi clair qu'en plein jour; et quelqu'un » qui serait sur le sommet d'une haute montagne, » ne le verrait probablement pas disparaître de » l'horizon. »

Des détails exprimés avec une si grande naïveté doivent être pris à la lettre. Or, ils ne conviennent qu'à une latitude fort élevée, puisqu'il faut que le soleil opère sa révolution diurne presque parallèlement à l'horizon, de manière qu'il disparaisse pour peu d'instans, et qu'il semble moins se coucher que se dérober aux regards en passant derrière les montagnes.

Il n'y a que la latitude de 64 à 65 degrés qui puisse convenir à ces détails; et c'est celle d'une partie des côtes orientales et occidentales de l'Islande. Supposons, en terme moyen, 64° 30'; à cette latitude, le semi-arc diurne, lors du solstice, est de 10^h 40'; c'est-à-dire que le soleil restant sur l'horizon 21^h 20', ne disparaît que pendant 2^h 40', et décrit sous l'horizon un arc de 40°, ou de la neuvième partie seulement du cercle de révolution. Il est inutile de faire remarquer qu'alors l'effet de la réfraction est tel que le crépuscule, pendant ce court espace de temps (*in minimo ipso spatio*) équivaut à un véritable jour.

Cette considération, tirée d'un fait naturel et incontestable, prouve donc que la relation des moines irlandais n'appartient qu'à la latitude des côtes orientales ou occidentales de l'Islande; et si l'on

se rappelle que l'ensemble du texte de Dicuil avait déjà suffi pour exclure toute autre île, il restera démontré que la *Thulé* des moines irlandais ne saurait être que l'Islande.

A quelle époque remonte le voyage de ces moines? C'est ce qu'il sera facile de déterminer. Dicuil écrivait en 825 : or, il dit qu'ils lui avaient communiqué ce récit, 30 ans auparavant; donc ce voyage ne peut être postérieur à 795; donc l'Islande était connue des Irlandais à la fin du huitième siècle.

Cette conséquence paraît déjà si claire; elle découle si naturellement d'argumens directs et positifs que, sans avoir besoin des rapprochemens d'un autre genre, qui seront indiqués plus bas, je ne crois pas dès à présent me hasarder beaucoup en avançant que les Irlandais ont connu l'Islande avant l'époque généralement fixée pour la découverte de cette île par les Scandinaves.

En effet, toutes les traditions septentrionales s'accordent à reconnaître que le pirate *Naddodd* est le *premier* Scandinave qui ait abordé en Islande, « poussé par la tempête, dans *une traversée des îles Féroër, en Norwège* (1). Ce pirate

(1) A Fœreyis in Norvegiam *navigaturum*, *obortâ tempestate*, *in insulam*, *posteà Islandiam dictam*.... *Verùm nullis talibus deprehensis*, iterùm Fœreyas repetisse...... (*Codex Flateyensis*, *p.* 125, *ap. Torfæum*, *in hist. Norveg.*, *lib. II*, *c.* 1, *pp.* 93, 94.)

» gravit une montagne très-élevée de la côte orien-
» tale, pour voir s'il n'apercevrait pas quelques
» traces d'habitation. Comme il ne trouva rien de
» tel, *il revint aux îles Féroër.* » Ces détails, appuyés d'autres autorités, ont paru suffisans à Torfœus et à plusieurs savans danois pour établir que les îles Féroër étaient le pivot des expéditions de Naddodd; et ils ne font aucune difficulté de qualifier ce pirate de *incola Færeyarum* (1).

Quoi qu'il en soit, la date de son voyage n'est point fixée très-précisément dans les MSS. islandais (2). Lucas Debes croyait devoir la faire descendre jusqu'à 868 (3), mais à tort, puisque l'époque bien connue du second voyage en Islande, exécuté par Gardar, est de 864 (4). Un auteur danois voudrait au contraire la faire remonter jusqu'en 770 (5); mais cette date n'a point de fondement solide : elle paraît uniquement basée sur le besoin de faire coïncider l'époque de la découverte de l'Islande avec celle d'un prétendu diplôme de Louis le Débonnaire et de Grégoire IV, daté de 834, et dans lequel il est question de l'Is-

---

(1) *Torfœus*, *Arngrimus*, *Joannes Finnœus ad lib. origin. Irland.*, *p.* 5, *etc.* (2) *Torf. H. Norv.*, *l. l.* (3) *L. Debes*, *ap. Torf.*, *H. N.*, *ibid.*, *et de Reb. Færeyens.*, *c.* 3, *p.* 7. (4) *Arngrim. Specimen Island. historicum*, *p.* 1, *et Crymogœa*, *p.* 10. (5) *Claud. Christ. Lyscandr. ap. Torf.*, *ll. ll.*

lande, voire même du Groenland (1). La supposition a paru manifeste à presque tous les critiques (2), et il est impossible de ne point se rendre à leurs raisons. L'époque la moins contestée, ou pour mieux dire la seule qui réunisse tous les suffrages, est celle de 860. M. Malte-Brun, qui a consulté les ouvrages danois les plus récens, l'a adoptée dans son Histoire de la géographie, et il est à présumer, en conséquence, que c'est à cette date que s'est arrêtée l'opinion des savans du Nord.

Mais nous avons vu que des moines irlandais avaient abordé sur les côtes de cette île en 795; donc les Irlandais ont connu l'Islande 65 à 70 ans avant les Scandinaves.

Il serait maintenant curieux de savoir quel motif ou quel hasard a poussé les moines irlandais sur les côtes de l'Islande. Y furent-ils entraînés par les vents contraires, comme Naddodd et Gardar? Cherchaient-ils une terre bien reculée, bien éloignée de la demeure des hommes, pour en faire le lieu de leur retraite? Enfin allèrent-ils

---

(1) Nos igitur....... legatos *in omnibus....... gentibus Danorum*, *Nortwehorum*, *Farriæ* (scil. Færeyæ insulæ), ORONLANDON (scil. Gronlandon)... ISLANDAN... *delegamus*. (*Lambecii origg. Hamburg.*, §. 129, *ap. Lindenbrog. script. Germ. sept.*) (2) *Torfæus*, *Arngrimus*, *Thorlacius* (de *Islandiâ*, sect. 2, Thes. 1, §§. 4, 5); *Malte-Brun* (*Hist. de la Géogr.*, p. 590), etc.

en Islande pour remplir leur saint ministère dans quelque colonie chrétienne qui y aurait été établie antérieurement, ou qu'on y aurait envoyée à cette époque?

La première de toutes ces conjectures est la plus naturelle et la plus probable; c'est aussi celle que j'adopterais volontiers, si la dernière, qui semble d'abord la plus hardie et la moins fondée, n'était précisément celle que les traditions islandaises appuient d'une manière remarquable.

Il est bien vrai que ces traditions s'accordent *en général* sur ce que Naddodd trouva l'Islande inhabitée, et que c'est vers 874 que les Norvégiens, obligés de s'expatrier pour fuir la tyrannie de Harald, *à la belle chevelure* (pulchricomus), allèrent s'établir dans cette île jusqu'alors déserte.

Mais, outre que Naddodd et ses successeurs, jetés malgré eux en Islande (1), n'avaient vu de cette île que le point où la tempête les avait forcés d'aborder, on peut encore à ces traditions en opposer d'autres qui indiquent positivement des rapports de cette île avec l'Islande, à une époque antérieure au voyage de Naddodd.

Torfœus, qui avait fait une étude si approfondie des monumens de l'histoire ancienne du Nord, n'a pu s'empêcher, après avoir comparé toutes

(1) C'est ce que disent tous les auteurs que j'ai déjà cités.

les traditions entr'elles, de prononcer ces paroles qu'on ne saurait trop peser : « *Nec desunt inter* » *PRIMOS Islandiæ ABORIGENES qui ANGLIÆ et* » *HIBERNIÆ reges principesque generis sui auc-* » *tores habuêre....* (1) »

On trouve quelque chose de bien plus positif dans le Prologue du *Landnamabok*, ou Livre des origines islandaises, imprimé en islandais et en latin. Il y est dit d'abord que Béda le vénérable a connu l'Islande, et que la Thulé dont il parle ne peut être que cette île; ceci est une erreur. Béda fait mention de Thulé en trois endroits (2); mais il est évident qu'il n'en parle que d'après Pline; et la Thulé de Pline n'est autre chose que la principale des Shetland, comme M. Gosselin me paraît l'avoir démontré (3). Mais à l'appui de ce qu'il vient de dire, et pour faire voir que Béda a bien pu connaître l'Islande, l'auteur du Landnamabok ajoute : « *Avant que* l'Islande ne fût » *habitée des Norvégiens*, il s'y trouvait des » hommes que les Norvégiens appellent *Papas* : » *ils professaient la religion chrétienne*, et pas- » saient pour être venus de l'Occident par mer; » car on a trouvé *des livres irlandais, des son-*

---

(1) *Torfæi Series reg. et dynast. dan.*, c. 6, *p.* 57. *Hafn.*, 1702. (2) *Beda venerabil. de ratione tempor.*, §. 32, *p.* 132. — *De naturâ rerum*, §. 9, *p.* 9. — *De temporibus*, §. 7, *p.* 208, *t. III*, *Opp. omn.* (3) *Gosselin*, *Géogr. syst.*, *t. IV*, *p.* 238.

» *nettes et autres objets* (*ab iis enim relicti libri* » *hibernici*, *nolæ*, *etc.*), qu'ils y avaient laissés, » et qui paraissaient indiquer que ces hommes » étaient des *Occidentaux*. Tous ces objets ont » été trouvés dans les cantons de Papeya et » Papyli sur *la côte orientale*. Les livres an- » glais fournissent encore à présent la preuve » que les expéditions vers ces parages ont été jadis » très-fréquentes. (1) »

Ainsi, selon les traditions islandaises, à l'époque de la découverte par les Scandinaves *de la côte orientale*, un canton de l'Islande était déjà habité, et par qui? par des hommes évidemment venus de l'Irlande, puisqu'ils avaient laissé des *livres irlandais*.

On se rappelle que l'ensemble du texte de Dicuil d'abord, la discussion d'un fait positif ensuite, m'avaient servi déjà pour prouver que des moines irlandais avaient séjourné en Islande, à la latitude de 64° 30′ à peu près, 65 ans avant le voyage des Scandinaves.

Peut-on voir une coïncidence plus remarquable et plus satisfaisante? et n'est-il pas démontré dès à présent que les moines dont parle Dicuil avaient non seulement vu l'Islande, mais encore qu'ils avaient séjourné, soit dans un éta-

(1) *Landnam. sive de origg. Island. liber, in prolog.*, *pp.* 1, 2. *Voy.* les Additions.

blissement de pêche irlandais, soit dans un monastère fondé par de fervens solitaires, jaloux de surpasser les moines de la Thébaïde, en consentant à passer le reste de leur existence dans le coin le plus reculé de la terre habitable, dans un climat affreux où les privations de tous genres auxquelles ils seraient soumis, devaient leur frayer plus sûrement la voie du salut?

Quoi qu'il en soit de ces deux dernières hypothèses, l'une et l'autre sont admissibles; et si les paroles de Dicuil ne les appuient pas, au moins elles ne leur sont pas contraires. Son silence à cet égard ne peut être une objection; car il n'a cité la relation des moines qu'à l'occasion de la Thulé de Solin; et son but a été bien évidemment de ne prendre dans cette relation que ce qui avait rapport à la longueur des jours et des nuits.

Je résumerai donc ces observations en concluant,

1°. Que les îles Féroër, habitées de bonne heure par des anachorètes irlandais, ont été abandonnées par eux dès l'an 725, époque de la première invasion des Scandinaves dans le nord des îles Britanniques.

2°. Que l'Islande a été connue des Irlandais en 795, c'est-à-dire 65 ans avant qu'elle ne le fût des Scandinaves, et que tout contribue même à faire présumer l'existence d'une colonie irlandaise dans cette île, à cette époque reculée.

Obligé de me restreindre à mon sujet, qui est l'explication de Dicuil; forcé d'ailleurs de ne point entrer trop avant dans des questions pour la solution desquelles je sens toute mon insuffisance, à cause de mon défaut absolu de connaissances dans les langues danoise, suédoise et islandaise, je me bornerai à ces résultats où m'a conduit la discussion de mon auteur; et je laisse à ceux qui sont plus versés que moi dans les littératures du Nord, plus à portée de consulter les sources originales, le soin de développer les aperçus qu'il ne m'est permis que de signaler à leur attention et à leur sagacité.

§. IV.

Ce paragraphe est emprunté de Solin (1).

N°. 1. Le MS. A donne *bobus feri similes*, le MS. B. *fieri similes* : j'ai corrigé *bobus feris similes*.

N°. 2. Nos MSS. s'accordent sur la leçon *Gravia insula*. J'avoue que je ne me rends pas compte des altérations qui ont pu convertir *Scandinavia* en *Gravia;* car cette *Gravia* est évidemment la *Gangavia* de Solin, et la *Candavia* des MSS. de Dicuil; un peu plus bas (2) ce *Candavia* est corrigé par un des copistes de ces MSS. en *Scandavia*, et ce dernier mot n'est que la syncope du mot *Scandinavia*, que ces mêmes copistes ont

(1) *Solin*, *XX*, §. 4 *et sq.* (2) *Dicuil*, *VII*, 4, 3.

bien voulu ne pas trop altérer dans un autre endroit, puisqu'ils n'en ont fait que *Scadinavia* (1), altération qui existe aussi dans les anciens MSS. de Pline (2). Ainsi *Scandinavia*, *Scadinavia*, *Scandavia*, *Candavia*, *Gangavia*, *Gravia*, telles sont les variantes progressives d'un seul nom qui désigne l'île de *Scandia*, *Scanzia* ou *Baltia*, à présent l'île de Funen, selon l'opinion de M. Gosselin (3).

§. V.

Tout ce paragraphe se trouve littéralement dans Pline (4).

N°. 1. *Parapasino* est une métathèse pour *Parapaniso* (5) ; et ce dernier est pour *Paropamiso*. Selon M. Gosselin, le *Paropamisus* est l'*Oder*, dont l'ancien nom se serait même conservé dans celui de Poméranie (6) ; la *Morimarusam* est la partie de la Baltique resserrée entre la Poméranie, le Jutland et les îles de Seeland, Funen, etc. — Quant à *Basilia*, nom que Pythéas donnait à l'île *Baltia*, on se rappelle que j'ai cru voir dans ce mot une métathèse pour *Balisia*, ou *Balesia* qui doit peut-être se lire *Baletia* (7). Si les sept premières feuilles de mon ouvrage n'avaient pas été impri-

(1) *Dicuil*, *VII*, 5, 2. (2) *Plin. Cod. vatic.*, *f°* 20, *r°.*, *col.* 1. (3) *Gossel. Geogr. syst.*, *t. IV*, *p.* 143—145. (4) *Plin.*, *IV*, 13. (5) *Gosselin*, *G. S.*, *t. IV*, *p.* 117. (6) *Id. ib.*, *p.* 134. (7) *Suprà*, *p.* 53.

mées quand le beau complément du travail de M. Gosselin a paru, j'aurais pu appuyer ma conjecture d'une observation qu'il a faite sur l'étymologie du nom même de *Baltia* (1).

Nos deux MSS. donnent *Oeocenæ insulæ*, orthographe que j'ai conservée; car, quoique la plupart des MSS. de Pline s'accordent pour la leçon *Oonæ*, il y a une grande variété dans l'orthographe de ce nom; les MSS. de Solin donnent *Oaeonas* ou *Oceanos* (2); ceux de Pomponius Mela *Ocenas* (3), et même *Cenaeas* (4). Qui sait si les MSS. de Pline, consultés par Dicuil, n'offraient pas la bonne leçon? Il faut être très-circonspect, puisque aucune raison d'étymologie ne saurait autoriser à prendre parti pour telle ou telle de ces leçons. Au reste, M. Gosselin reconnaît ces îles, ainsi que les *Hippopodes*, dans celles qui se trouvent à l'embouchure de l'Oder (5).

N°. 4. On trouvera dans l'ouvrage de M. Gosselin un excellent commentaire sur ce N°. (6). Il est à remarquer que la leçon *Epigia* des MSS. de Dicuil est aussi celle des plus anciens MSS. de Pline. J'ai dû conserver, en conséquence, *Epigia* dans mon édition, malgré le rapprochement

---

(1) *Gossel.*, *G. S.*, *t. IV*, *p.* 120. (2) *Hermol. Barbarus ad Mel.*, *III*, 6, 80. (3) *Vossius ad Melæ. l. l.* (4) *Hermol. Barb.*, *l. l.* (5) *Gosselin*, *p.* 125. (6) *Id.*, *p.* 122—125.

que M. Gosselin a fait entre l'*Eningia* de Pline et le nom d'un lieu de l'île de Seeland (1).

§. VI.

N°. 1. Les noms altérés *Hipodes* et *Silephantine* sont dans la Cosmographie dite d'Ethicus, et dans les fragmens de Julius Honorius, d'où cet article est tiré. Je n'ai cependant pas hésité pour recevoir *Hippopodes* et *Elephantine*.

N°. 2. Au lieu de *Aliopatale*, j'ai reçu *antè sunt aliœ Patale*, qui est dans Pline (2). Personne ne trouvera trop hardie, je l'espère, la manière dont j'ai corrigé cette phrase inintelligible. Nos MSS. donnaient aussi.... *Crotale Tabeaque, XII, Bibaga ostreis et conculis referta. Deindè Oralliba*; au lieu de *Crotale Tabeaque*, j'ai mis *C. ab eaque*; et au lieu de *deindè Oralliba*, *deindè Coralliba*. Ainsi *Tabea* et *Oralliba* disparaissent de la nomenclature de Dicuil.

N°. 4. Ce N°. est pris dans Solin, ainsi que le suivant (3). J'ai remplacé *Eachites* par *Antichtones*, comme l'avait déjà fait Saumaise (4).

N°. 6. Au lieu de *ut adeo nactum pergentes locum*, qui ne fait aucun sens, j'ai reçu *ut ad destinatum pergentes locum*.

N°. 7. Ces quatorze vers sont de Priscien (5).

(1) *Gosselin*, *p.* 125—126. (2) *Plin.*, *VI*, 21. (3) *Solin*, *LIII*, §. 1, *sq.* (4) *Salmas. Exerc.*, *Plin.*, *p.* 782. *E. F.* (5) *Priscian. Perieg.*, *v.* 597—608.

N°. 7. Dicuil ne fait que répéter ici ce qu'il a dit plus haut au N°. 4.

N°. 8. *Posteà Isidorus*. Ces mesures se trouvent, en effet, dans Isidore (1).

§. VII.

N°. 1. Ce N°. est encore pris de Solin (2).

N°. 3. *Dum ille sicut bos certissimè jacet, ut populi communiter regni Francorum elephantem in tempore imperatoris Karoli, viderunt*. Ici Dicuil reproche à Solin d'avoir dit que les éléphans ne peuvent pas se coucher : il en cite pour exemple l'éléphant que toute la nation des Francs a vu sous le règne de Charlemagne.

Ce passage est asez curieux. Dicuil parle de l'éléphant que Charlemagne avait fait demander à Aaroun al Rachyd (3), lorsque cet empereur envoya des ambassadeurs en Terre-Sainte.

L'arrivée de cet éléphant fut un événement en France; aussi tous les chroniqueurs en font-ils mention, et un poète du temps dit que cet animal avait été pour les Francs un spectacle admirable (4).

Un Juif, nomme Isaac, un des trois envoyés de Charlemagne, fut celui qui l'amena en France.

---

(1) *Isidor.*, *XIV*, *c.* 16, *p.* 193, *col.* 2. *B. Cf. Dubreul, Not. ad Isidor.*, *p.* 850, *col.* 2. (2) *Solin*, *XXVII*, 16. (3) *Eginhard*, *Vita Carol. magni*, *c.* 16, *p.* 95, *t. V des Hist. de France*. (4) *Poeta incertus de Gest. Carol. magn.*, *lib. IV*, *v.* 79—81.

Ce Juif arriva dans le mois d'octobre de l'an 801. Comme on craignit pour le pauvre animal la rigueur d'un froid auquel il n'était pas accoutumé, on eut l'attention de lui laisser passer l'hiver à Verceil (1); et lorsque la belle saison fut venue, il franchit les Alpes plus facilement sans doute que ne l'avaient fait les éléphans d'Annibal. L'histoire n'apprend pas s'il traversa le Saint-Bernard ou le mont Genèvre; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il arriva sain et sauf dans le mois de Juillet à Aix-la-Chapelle, où il était attendu avec impatience (2).

Les chroniqueurs n'ont pas manqué de nous conserver son nom; il s'appelait *Abulabaz* (3) ou *Aboulabat* (4).

Il paraît que Charlemagne l'emmenait dans ses expéditions guerrières. Car les historiens du temps qui n'ont laissé échapper aucune circonstance intéressante, nous disent que ce prince ayant appris que les Danois s'étaient répandus dans toute la Frise, se hâta de passer le Rhin, et qu'arrivé dans un lieu nommé *Lippia*, l'éléphant éprouva un légère indisposition, à la suite de laquelle il

(1) *Annales Mettenses ad Ann.* 802. — *Chron. de S. Denys, liv. II, c.* 1. (2) *Annal. Tiliani ap. Bouquet, p.* 24, *t. V. Annal. Mettens., ubi suprà.* (3) *Annal. Francor. Fuldens. ad ann.* 802. *Chronic. Moissac., p.* 80, *C. ap. eumd., t. V.* (4) *Fragm. Annal. Franc. ap. eumd., p.* 53.

mourut.... de mort subite (1) en 810, emportant les regrets universels.

Il m'a semblé d'autant plus utile de rapporter les témoignages des auteurs contemporains sur l'éléphant dont parle Dicuil, que c'était une occasion de mettre dans tout son jour la véracité de notre auteur.

§. VIII et IX.

Ces paragraphes sont pris dans Solin (2).

§. X.

Je me hâte d'arriver à deux passages très-corrompus.

N°. 1. *In occidentali mari Persidis solis, etc.* Dans cette phrase que Dicuil ne comprenait pas lui-même, on aperçoit les débris de celle-ci : *Ultra hos* (sc. Ichthyophagos), *deserta carmaniæ*, *Persis de* (*inde*, *atque ita navigatio*, *in quâ*) *solis insula rubens semper*, etc. (3).

N°. 2. *Ex Arabicis insulis quas Acitæ* (Ascitæ, cod. A.) *habent*, *dicunt esse insulam cui Erenata datum nomen.* Voilà une des plus plaisantes bévues qui puissent échapper à un compilateur : Solin avait dit : *ut mercantium ibi tran-*

---

(1) *Annal. Francor.*, *p.* 59, *C. Chroniques de S. Denys*, *liv.* 2, *c.* 6, *p.* 258. *Annal. Mettenses*, *p.* 334, *A.* *et* 356, *C*, *ap. D. Bouquet.* (2) *Solin*, *LII*, §. 5; *XXXII*, §§. 22, 23, 27, 28. (3) *Sol.*, *c. LIV*, §. 4.

situs infestari EX ARABICIS INSULIS *dicat;* QUAS ASCITAE HABENT *Arabes, quibus* E RE NATA *datum nomen* (1), c. à d. habitées par des Arabes, auxquels leur manière de naviguer sur des outres (διὰ τὸ ἐπὶ ἀσκοῖς πλεῖν) a fait donner le nom de *Ascitæ* (2) ; c'est ainsi que le mot καμάραι, sorte de petit vaisseau, avait fait donner à un peuple du Caucase le nom de *Camaritæ* (3). Dicuil ne comprenant pas *e re nata* a fait de ces trois mots l'île d'*Erenata* dont il croyait *enrichir* nos connaissances géographiques.

§. XI.

Habitari etiam dicuntur. . . . . Trogoditarum et Ichthyophagorum QUORUM CUM FERULAE *surgunt*, etc. Quoi de plus décousu que cette phrase? Il ne faut pas s'en étonner : entre *quorum* et *ferulæ* il y a dans Solin une page tout entière (4) où il est question de la *première* des Canaries, appelée *Ombrion* ou *Pluvialia*. Deux lignes après, le texte est encore altéré ; on doit lire : *Earum quæ* NIGRAE *sunt expressæ.... amarissimum ;* QUAE CANDIDAE *aquas revomunt, etc.*

---

(1) *Sol.*, *c. LVI*, §. 8. On trouve *e re nata* dans Térence (*Adelph.*, *III*, 1, 10) ; c'est un hellénisme qui répond à ἐκ γινομένου (sub. πράγματος.) (2) *Plin.*, *VI*, 29.... *ex insulis Arabes*, *Ascitæ appellati*, QUONIAM, *etc.* (3) *Eustath. ad Dionys. Perieg.*, *v.* 700, *p.* 125, *t. IV*, *Geogr. min.* (4) *Sol.*, *c. LVI*, §. 9 — 15.

N°. 3. *Plus quam referta* M. A. *plus quam* *aliae*. Ce mot qui manque dans les éditions de Solin, me semble une fort bonne leçon conservée par notre abréviateur. N°. 4. *Larga mellatio*. Le M. A. porte en marge la scholie *mellis habundantia* (sic), qui me semble d'une autre main que le texte.

§. XII.

N°. 1. *Phœnix Arabiæ avis dicta*. Ce passage est pris d'Isidore (1).

N°. 2. *Capite honorato, in conum*. J'ai adopté la ponctuation de Saumaise, *honorato in conum* (2). Saumaise corrige avec raison *Panchaiam*, au lieu de *Practheam* (3).

§. XIII.

N°. 1. *Opazion Arabiæ insula*. Lisez *Topazion*. (*Voy*. suprà, p. 56.)

§. XIV.

N°. 2. Les cinq derniers vers de Priscien offriront matière (4) à quelques remarques.

1°. Le huitième est altéré dans les MSS.; au lieu de *Cimminerium*, lisez *Cimmerium* : il est littéralement traduit de celui-ci de Denys le Périégète :

---

(1) *Isid.*, *XII*, 7, *p.* 171, *col.* 2. *C.* (2) *Salm.*, *p.* 385, *col.* 2. *E.* (3) *Id. ibid.*, 387, *col.* 1. *B.* (4) Cette tirade de douze vers est dans Priscien, 554—566.

Κιμμέριον δ' ἄρα τοι διὰ βόσπορον εὐθὺς ἴονἶι (1). Ce vers est écrit ainsi dans le MS. ancien de la bibliothèque impériale (2).

K. δέ κέ τοι διὰ βόσπορον ἰθὺς ἴονἶι.

La première variante est indifférente; mais ἰθὺς me paraît de beaucoup préférable à εὐθὺς, comme plus homérique et plus dans le style de Denys (3).

2°. Au lieu de *Insula mole gravis tam sola Pecea lata*, il faut *ins. mole gravi stans Alopecea lata*, ainsi que le portent les éditions de Priscien. Ce vers est la traduction de celui-ci :

ἄλλη ἀπειρεσίη νῆσος πέλει ἧ ῥά τε λίμνης κ. τ. λ.

où il n'est aucunement question de l'île d'*Alopèce;* Denys le Périégète a voulu désigner l'île de Tasman à l'embouchure du Kouban.

3°. De plus, Priscien a traduit ἧς ἔπι par *post quam;* ce qui est un contre-sens manifeste : car on sait que ἐπὶ, suivi d'un génitif avec un verbe de repos, signifie très-souvent *in*, en vers comme en prose; Priscien en pouvait trouver des exemples dans plusieurs vers de Denys (4), et il suffit d'ouvrir les auteurs grecs pour en rencontrer d'autres en foule (5).

(1) *Dionys. Perieg.*, *v.* 549. (2) *Cod.*, n°. 2723, *f°.* 133, *v°.* (3) Ainsi ἰθὺς (*v.* 159.) ἰθυτάτης (*v.* 235), ἰθυμμένον (*v.* 341), ἰθεῖαν (*v.* 585), ἰθύντατον (*v.* 651) et jamais εὐθύς. (4) *Voyez v.* 77. 406. 452. 736. 823, etc. (5) Henri Etienne remarque ce sens de ἐπί; mais les exemples qu'il donne pourraient être plus nombreux et plus

D'après ces deux remarques, il est évident que Priscien a commis deux énormes fautes, l'une contre la géographie, l'autre contre la grammaire; celle-ci est vraiment étonnante de la part d'un grammairien aussi instruit, et elle ne peut guères être excusée qu'en supposant que le MS. de Denys sur lequel Priscien traduisait, altéré en cet endroit, portait ἄλλη Αλωπεκίη νῆσος (au lieu de ἄλλη ἀπειρεσίη νῆσος), altération d'autant plus probable que, paléographiquement parlant (1), il n'y a pas grande différence entre les deux mots; de sorte qu'un des premiers copistes ayant mal lu ἀπειρεσίη et sachant d'ailleurs qu'il y avait dans le Palus Méotides, une île d'*Alopèce*, a écrit ἀλωπεκίη;

concluans; en voici de positifs... Κινναμωμοφόρος χώρα ἐφ' ἧς (*Strab. II. p.* 195. *B.*); τὸ δὲ ἄγαλμα ἐπὶ θρόνε κάθηται (*Pausan. II.* 17. *p.* 148. *Herodian. I.* 8. 8.), etc. ce qu'Hérodote exprime par ἐν θρόνῳ (*II.* 149.): ἐπὶ Ἑλλάδος καταλιπὼν (*Plutarch. Anton.* §. 24); ἐπὶ τῆς ἀγόρας ἄγαλμα (*Pausan. II.* 34, *p.* 196.) ἐγεννήθη ἐπὶ Ῥώμης (*Phlegon. Trall. c.* 6.); πόλιν οἰκίζειν ἐπὶ Ιταλίας (*Conon. Narrat.* 3) ἐπὶ Λιβύης ἱδρύσαντο (*Procop. Bell. Vand. I.* 22); πόλις ἐπὶ Θρᾴκης ἐν μεσογείοις (*id. Bell. Gotth. III. p.* 563.) Voy. d'autres exemples dans le Traité *de Ædificiis* du même Procope (*II.* 1.—*IV.* 10), etc. (1) Dans certains MSS. le ϖ ressemble singulièrement au λ. M. Bast l'a prouvé dans sa Dissertation paléographique (*In Greg. Corinth. ed. Lips. p.* 730): Alberti a montré que ει et ω se confondent souvent. Les copistes ont donc pu faire de ἀϖειρεσίη, ἀλωρεσίη, αλωϖεσίη, ἀλωϖεκίη.

la construction est même très-grecque (1). D'un autre côté, Priscien qui savait probablement que *Hermonassa* et *Phenagora* ne pouvaient être dans l'île d'Alopèce, a cru que ἧς ἔπι était une faute, et a traduit comme s'il y avait eu ᾗ δ' ἔπι ou τῇ δ' ἔπι, mots qui signifient en effet *postquam*, et qui commencent plusieurs vers de Denys (2). Telle est, je crois, la cause de ces deux erreurs.

§. XIV.

Ce paragraphe est dans Solin.

CHAPITRE VIII.

§. Ier.

Ce chapitre traite de quelques dimensions de la mer *Tyrrhénienne*, d'après les *missi Theodosii*, et de celles des principales îles de la Méditerranée ; c'est en lisant le commencement de ce chapitre qu'on voit toute l'extension que Dicuil donne au nom de mer Tyrrhénienne : je renvoie à la dissertation qui termine ces recherches.

Le paragraphe premier renferme les mesures de l'île de Cypre et de celle de Crète, d'après l'auteur de la Cosmographie.

§. II.

Le N°. 1 contient une description de la Sicile, copiée textuellement de Pline (3) ; il n'y a point

(1) *Dion. Perieg*, *v.* 54, 566, etc. (2) *Id.*, *v.* 82, 140, 357, 495. (3) *Plin.*, *III*, 8.

de différence remarquable relativement aux leçons.

N°. 4. Cette description de l'*Etna* est dans Solin (1).

N°. 5. Ceci est pris de Servius (2).

N°. 6. Dans ces vers de Priscien, au lieu de *Menix* et *Cernina*, j'ai dû mettre *Meninæ* et *Cercina*.

§. III.

Omnis Africa Teugitano pede; il y a dans Solin, et j'ai dû corriger *Africa à Zeugitano pede* (3).

§. IV.

N°. 1. *Plinius secundus in quarto,* leçon des MSS., lisez *in tertio*.

In Ligustico mari est Corsica quam Græci, etc. .... longa passuum CLX milia (4). Les MSS. de Pline donnent CL. Mais nos MSS. de Dicuil donnent CLX, ainsi que Strabon, d'après le Chorographe (5), c'est-à-dire, d'après la carte d'Agrippa (6); de plus, le nombre CLX s'accorde bien mieux avec la longueur de la Corse, qui est sur les meilleures cartes, de 162 milles romains (7); j'en conclus que le nombre CLX, conservé par

(1) *Solin, V, 9.* (2) *Servius ad Æneid. III, v. 571.* (3) *Solin, XXVII, 1.* (4) *Plin., III, 6.* (5) *Strab., V, 343. B.* (6) *La Porte-Dutheil, sur Strabon, t. I, p. 164.* (7) *Gosselin sur Strabon, ib., p. 165.*

Dicuil, est la vraie leçon sortie de la main de Pline.

N°. 3. Cet article a été fourni par Isidore (1). Il y a dans nos MSS. *Ichus appellata est.* C'est une faute de copiste qui consiste dans l'oubli du tiret au-dessus de l'*u*, pour indiquer que *n* a été passé. Ce mot doit donc être lu *Ichnus* (ἴχνος); et on peut le conserver, quoique probablement *Ichnusa* (Ἰχνοῦσα) soit la vraie leçon.

N°. 4. *Latitudo Sardiniæ à septentrione in austrum XL....... quæ omnia pariter conjuncta quasi CCCCLXX mil. passuum complent.* Il doit y avoir altération dans deux de ces nombres, mais il m'a été impossible de me tirer de ce passage.

§. V.

N°. 1. Voyez Solin (2): le N°. 2 est dans Isidore (3).

§. VI.

N°. 1. On trouvera les N°s. 1, 2 et 3 dans Solin (4).

Au N°. 2 dans Solin, à l'article *Hibernia*, il y a *inhumana incolarum ritu aspero.* Ce membre de phrase manque dans nos MSS.; mais je me garderai bien de mettre cet oubli sur le compte

(1) *Isid.*, *p.* 195. *C. D.* (2) *Solin*, *XXIII*, 13. (3) *Isidor.*, *p.* 182, *col. I. B.* (4) *Solin*, *XXII*, §. 1, 2, 7, 8,

des copistes. On reconnaît trop bien dans cette omission que Dicuil était Irlandais.

N°. 3. Dicuil a ici confondu le récit de Solin et celui d'Orose; on ne comprend rien à cette phrase des MSS. « Idque in centum viginti millia » passuum latitudinis diffunditur inter Britan- » niam et Morinos in Gallia Belgica, ubi civitas » Rutupi portus est; undè in Britanniam proxi- » mus et brevissimus est transitus; cujus in mil- » libus L pass. sive..... in CCCCL stadiis latitudo » maris coartatur. » Je crois avoir rendu cette phrase intelligible en ne faisant que transposer un membre de phrase, comme on peut le voir dans mon texte.

N°. 4. Voici un des endroits les plus embrouillés de tout l'ouvrage de Dicuil; Saumaise l'a jugé tel (1). Il faut pourtant tâcher de s'en tirer. Voici d'abord la traduction du passage.

« Le même Solin nous dit peu après que le » circuit de la Bretagne est de quatre mille huit » cent soixante et quinze milles (2); si quelqu'un » désire comprendre plus facilement cette me- » sure, qu'il sache qu'elle équivaut à neuf cents » fois quatre cents ou à quatre cents fois neuf cents » (c. à. d. à 360,000); et, dans le cas où cette » explication ne satisferait pas encore certains » esprits paresseux, ils n'ont qu'à supposer une

(1) *Salm. Ex. Plin.*, *p.* 177. *B. C.* (2) *Solin*, *id.*, §. 18.

» colonne milliaire à la fin de chaque mille : quel-
» qu'un peut-il alors se refuser à croire que les
» colonnes seront au nombre de 3,600 (1)?

Cette explication que donne Dicuil est tant soit peu niaise, j'en conviens; mais ce n'est pas encore tout. Il commence par rapporter, d'après Solin, que la Bretagne a 4,875 milles de tour, et, pour expliquer ce passage fort clair, il dit qu'elle équivaut à 400 fois 900 : ce qui fait 360,000 ; puis, comme s'il eût prévu que certains esprits d'une conception difficile ne comprendraient pas cette belle et lumineuse explication, il ajoute que ces 4,875 milles emploieraient 3,600 colonnes milliaires, dans le cas où la fin de chaque mille serait déterminée par une de ces colonnes. *Fiat lux!* Saumaise y renonçait : *Hanc arithmeticam non assequor*, dit-il. Heureusement l'observation que j'ai déjà faite sur un nombre mal interprété (2), va me servir pour sortir de ce pas difficile.

On remarquera que dans les deux évaluations de Dicuil, il y a 360,000 et 3,600, nombres qui appartiennent au même radical, et qui doivent venir d'une erreur commune. Attachons-nous au dernier : puisque Dicuil dit que la mesure de Solin exigerait 3,600 colonnes milliaires, il faut que par une erreur quelconque, il ait cru que

---

(1) *In quibus* XXX *lapidum et DC*. Les deux MSS. donnent *lapidum*. (2) *Suprà*, *p*. 82, 83.

le nombre $\overline{XXXXVIIILXXV}$ signifiait 3,600 (4,875).

En effet, de même qu'il a cru plus haut que $\overline{LXXXVLXXVIII}$ signifiait 85 fois 78 (6,630), au lieu de 85 fois *cent* et 78 (8,578). Ainsi, dans le passage qui nous occupe, au lieu d'entendre le nombre $\overline{XXXXVIIILXXV}$ par *quadragies et octies* CENTENA MILLIA *passuum, et septuaginta quinque ;* c'est-à-dire, quarante-huit fois cent milles et soixante-quinze = 4,875; il l'a entendu par *quadragies octies septuaginta quinque*, ou quarante-huit fois soixante et quinze, c'est-à-dire, 3,600 milles.

Une fois sûr de ce dernier nombre, je reprends le premier CCCC. DCCCCes (400 × 900) ou 360,000, et il m'est démontré qu'il est trop faible ou trop fort : trop faible, si Dicuil a voulu parler du nombre de pas contenus dans 3,600 milles, puisque 3,600 milles font 3,600,000 pas : trop fort, s'il a voulu parler des milles, puisqu'on a vu qu'il a interprété $\overline{XXXXVIIILXXV}$ par 3,600 : dans le premier cas, il y aurait donc un zéro de moins ; et dans le second deux zéros de trop.

Or, tout s'explique par la connaissance d'une permutation bien fréquente, c'est celle du *C* en *T*, et du *T* en *I*; elle rend extrêmement probable que Dicuil, au lieu de CCCC. DCCCCes avait écrit IIII. DCCCCes ou $\overline{IIII}$. DCCCCes : le

premier nombre signifie 4 × 900 ; c'est-à-dire, 3,600, et ce serait la quantité de *milles ;* le second (avec le tiret) veut dire, 4000 × 900, ce qui fait 3,600,000 : et ce serait le nombre de *pas* compris dans les 3,600 milles.

J'ai préféré recevoir dans mon texte IIII. DCCCC^{es} *sive* DCCCC. IIIIes. Les personnes qui préféreraient l'autre manière, n'auront qu'à mettre un tiret au-dessus du $\overline{\text{IIII}}$; ce tiret équivalant à une multiplication par 1,000, élevera tout de suite 3,600 à la valeur de 3,600,000.

Il est donc évident que Dicuil a lu dans Solin $\overline{\text{XXXXVIII}}$LXXV, en y attachant la signification de 3,600 ; ce sont les copistes qui ont ensuite traduit ces chiffres par *quadragies octies et septuaginta quinque*. Le nombre XXXXVIIILXXV existait donc dans les très-anciens MSS. de Solin, lequel a dû copier la mesure que Pline a donnée d'après Pythéas de la circonférence de la Grande-Bretagne. Il est très-probable que le nombre 4,875, que Dicuil a lu dans Solin, a été pris par Solin dans les MSS. de Pline. Mais par quel hasard ceux-ci s'accordent-ils sur la leçon *3825 milles* (1)? Cette somme est évidemment trop faible ; car cette mesure ayant été réduite par Pline d'une autre exprimée en stades, doit représenter 30,600 stades, puisque Pline a fait toutes ses réductions sur le pied de huit stades

(1) *Plin.*, *IV*, 16.

au mille. Or, Strabon qui fait mention de la mesure de Pythéas, la donne de 40,000 stades (1); et cette mesure a été trouvée assez exacte en petits stades de 1,111 1/9 au degré, que Pythéas a employés dans les évaluations qu'on lui attribue (2).

Mais si l'on soumet les 4,875 milles de Solin à la même opération que les 3,825 de Pline, on trouve qu'ils ont été réduits de 39,000 stades; ce qui ne diffère plus que d'un quarantième de la mesure conservée par Strabon.

Il me semble donc extrêmement probable que le nombre 4,875 que Solin a vu dans les très-anciens MSS. de Pline, et qui approche si fort de la mesure de Strabon, et de celle qui convient au module dont s'est servi Pythéas, est la leçon sortie des mains de Pline, leçon dont les MSS. actuels n'offrent plus qu'une altération.

Cette altération qui paraît d'abord très-forte, se conçoit très-facilement quand on réduit tous ces nombres en chiffres. En effet (X)$\overline{\text{XXXVIII}}$ (L)XXV, exprime à la fois 4,875 et 3,825; 4,875, si l'on conserve les chiffres que j'ai mis entre parenthèses; 3,825 si on enlève le X et le L. On conviendra qu'il existe des altérations bien moins faciles à expliquer (3).

---

(1) *Strab.*, *II*, *p.* 163. *A.* (2) *Gosselin*, *sur Strabon*, *t. I*, *pp.* 157, 278. *Mesures itinér.*, *p.* 19. (3) Ce passage était écrit six mois avant que le complément de l'ou-

§. VII.

N°. 2. Voyez Pline (1).

§. VIII.

Tout ce paragraphe est copié textuellement de la Cosmographie d'Ethicus, à quelques variantes près qui seront discutées ailleurs.

CHAPITRE IX.

§. Ier.

Quia DISPUTANS *de primo versa;* c'est ainsi que j'ai dû écrire, au lieu de *q. disputaris d. p. v.* D'ailleurs *ns* et *ris* sont figurés presque de même dans les MM. (2)

§. II.

Ce fragment sur l'Olympe est dans Solin (3). Il offre une phrase assez difficile : c'est *Ara in*

vrage de M. Gosselin ne parût. La mesure de Pline n'a pas échappé à sa sagacité; on peut juger avec quel plaisir j'ai lu cette phrase de ce savant : « Ces sommes (c. à. d. 4875 » M. P.) se rapprocheraient des 40,000 stades donnés par » Strabon, et nous paraîtraient *préférables à la mesure de* » *Pline, qui est visiblement trop courte.* » (*Géogr. systém., t. IV, p.* 170); et c'est précisément le résultat où je suis arrivé. Se rencontrer avec M. Gosselin est une bonne fortune dont il est permis de se prévaloir un peu.

(1) *Plin., II,* 102. (2) *Salmas. Ex. Plin., p.* 213. *B.* (3) *Solin, IX,* §. 10.

cacumine ejus Jovi dicata, cujus ALTARIBUS, *si qua, etc.* Cette phrase a embarrassé Saumaise; il se demande, avec quelque raison, ce que signifie *aræ altar*, et il ajoute qu'on pourrait rapporter *cujus* à *Jovis* : cela peut être; mais on doit convenir qu'alors toute la phrase serait fort embarrassée. Je crois donc qu'il faudrait reconnaître ici un de ces hellénismes si fréquens dans Solin. *Ara* me paraît en conséquence être employé avec la signification de *petit temple*, par une synecdoche semblable à celle dont se servaient les Grecs. En effet, de même que par le mot ἔσχαρα (qui signifie proprement une fosse creusée au pied de l'autel), ils désignaient très-souvent l'autel même βωμός (1); ainsi, ils donnaient au mot βωμὸς la signification de ναὸς, temple (2), ou plus ordinairement de ἀκάλυπτον ναΐδιον, un de ces petits temples découverts que Sophocles me semble indiquer par les mots ἀκαλυφὴς σηκὸς, ou *enceinte découverte* (3), et qui se trouvaient particulièrement sur le sommet des hautes montagnes et sur la pointe des caps célèbres ou dangereux. C'est ainsi, pour ne citer qu'un seul exemple, qu'on peut entendre le βωμὸς que Scylax place au sommet du cap Soloë (4), puisque, selon toute

(1) *Berkel. ad Steph. Byz.*, *p.* 251. — *Valckenaer ad Ammon.*, *I*, 11, *p.* 49. (2) *Casaubon ad Strabon.*, *I*, *p.* 18, *n°.* 3. (3) *Sophocl. Philoct.*, *v.* 1327, *Brunck.* (4) *Scyl. Peripl.*, *p.* 124, *ed. Gronov.*, *et* 53, *ed. Hudson.*

apparence, ce βωμὸς n'est autre chose que le ἱερὸν, ou *local consacré* que le navigateur Hannon avoit dédié à Neptune Phénicien (1). Il est probable que ces sortes de grands autels étaient entourés d'une enceinte dans laquelle il pouvait y avoir d'autres petits autels votifs, et que le tout ensemble portait quelquefois le nom de βωμὸς, quoique ἱερὸν paraisse avoir été le mot propre.

En supposant donc que Solin ait employé le mot *ara* dans le sens de *fanulum*, par hellénisme, on explique fort bien la phrase *ara cujus altaria*; car le mot *altaria* désignerait alors les *petits* autels placés à côté ou autour du grand,

---

(1) *Hannon. Peripl.*, *p.* 2, *ap. Huds.* ἔνθα Ποσειδῶνος ἱερὸν ἱδρυσάμενοι. Ce passage peut servir à corriger celui de Scylax qui est altéré. Au lieu de βωμὸς μέγας Ποινῆς, Ποσειδῶνος, Saumaise corrigeait πρηνὴς Ποσειδῶνος. M. Cassel, dans une dissertation citée par M. de Villoison (*Epistol. Vinariens.*, *p.* 15) voulait Ποιλοποσειδῶνος, correction qu'il appuyait de plusieurs exemples. M. Gosselin (*Géogr. systém.*, *t. I*, *p.* 103.), en traduisant « un grand autel consacré à Neptune *Phénicien* », semble avoir lu φοίνικος Ποσειδῶνος; cette correction paraît la plus probable, puisqu'en effet c'était Hannon qni avait consacré ce βωμὸς ou ἱερὸν à Neptune. L'altération de φοινικῖς en ποινῆς s'explique en supposant que les copistes avaient écrit φοίνιος (et peut-être ποίνιος) par abréviation, selon leur usage (*Bast*, *Lettre critique*, *p.* 96): il n'y a pas loin de là à ποινῆς.

dans l'enceinte découverte ἀκαλυφὴς σῆκος, comprise sous la dénomination générale de βωμός ou *Ara*.

§. III.

Ce court paragraphe se trouvera dans Isidore (1).

§. IV.

Celui-ci est pris textuellement dans Solin (2).

N°. 4. Dicuil reprend Solin d'avoir dit deux choses évidemment contradictoires, en prétendant que le sommet de l'Atlas s'élève au-dessus des nuages, et cependant que ce sommet est couvert de neiges perpétuelles; et voici comme il raisonne: « Si le sommet de l'Atlas est toujours » couvert de neige, il ne surpasse donc pas tou- » jours les nuages; et s'il surpasse les nuages, il » ne peut être couvert de neige : car la neige, la » grêle, la pluie, la foudre ne montent pas, » mais descendent des nuages. » Ce raisonnement est bon, si l'on a égard à l'état des connaissances au neuvième siècle.

§. V.

Il n'y a rien à remarquer sur ce passage de Pline (3).

Isidorus hispaniensis, je préférerais *hispalensis*;

---

(1) *Isid.*, *p.* 196, *col.* 1, *G.* (2) *Solin*, *XXIV*, §. 7.
(3) *Plin.*, *VI*, 65.

le copiste connaissait mieux *Hispania* que *Hispalis*.

§. VI.

Les trente-six vers qui terminent cet ouvrage, forment le résumé de tout ce que Dicuil a dit dans ce dernier chapitre sur les montagnes.

Au vers 151, j'ai adopté la correction de *Adon* en *Athon*, faite par M. Walckenaër. On sait que c'est la leçon des anciens MSS. de Virgile.

Au vers 19, au lieu de *aeronne*, M. Boissonade avait très-heureusement corrigé *aer omne*. Le MS. A confirme cette correction : seulement le troisième jambage du *m* a été enlevé par un ver.

Je terminerai ces recherches par des considérations nouvelles sur l'histoire des noms des mers Adriatique, Ionienne et Tyrrhénienne.

On se souvient que plusieurs fois, dans le cours de mon ouvrage, j'y ai renvoyé le lecteur.

Mon intention était d'abord d'expliquer en leur lieu les passages de Dicuil où il est question de l'étendue singulière de la mer Tyrrhénienne; mais comme tout se tient et s'enchaîne dans l'histoire des sciences, j'ai vu qu'il n'était pas possible de détacher les recherches sur la mer Tyrrhénienne de celles que j'ai été obligé de faire sur les deux autres. Il m'a semblé que ce serait morceler mon travail que de n'en pas offrir l'ensemble. Voilà ce qui m'a déterminé à faire imprimer ma dissertation dans son entier.

APERÇUS CHRONOLOGIQUES

Sur les changemens qu'ont éprouvés dans leur signification les noms de mer Ionienne, mer Adriatique, mer Tyrrhénienne, depuis le cinquième siècle avant, jusqu'au sixième siècle après l'ère vulgaire.

Entre les noms qui ont servi à désigner chez les anciens certaines parties du bassin de la Méditerranée, il en est peu d'aussi connus que ceux qui feront l'objet de cette dissertation.

Personne n'ignore qu'on entend par mer Tyrrhénienne la partie du bassin de la Méditerranée comprise entre la Corse, la Sardaigne et l'Italie jusqu'à la Sicile; par mer Adriatique le golfe renfermé entre la péninsule italique à l'O., l'Istrie, la Dalmatie, l'Illyrie à l'E., jusqu'aux monts Acrocéraniens; enfin par mer Ionienne, celle qui baigne particulièrement les côtes occidentales de la Grèce, depuis l'extrémité S. de la mer Adriatique jusqu'à la pointe S. O. du Péloponnèse. Telle est du moins l'idée que l'on s'accorde généralement à attacher aux dénominations de ces trois mers.

Explorées de bonne heure par les Grecs, quand ils allèrent fonder leurs colonies sur presque tous les points de l'Italie; parcourues ensuite par le

même peuple, lorsque ses relations politiques et commerciales l'appelaient incessamment dans les ports qu'elles baignent; traversées en tous sens par les Romains, depuis l'instant où, ayant achevé la conquête de l'Italie, ils commencèrent à tourner leurs regards vers l'Orient, ces trois mers furent pendant quinze siècles la route qui servit à faire communiquer entre eux les peuples les plus civilisés de l'ancien Monde.

Mais s'il est vrai que la géographie suive pas à pas l'histoire, que s'enrichissant ou s'appauvrissant avec tel ou tel ordre de choses, elle éprouve, soit en bien, soit en mal, des modifications continuelles, n'aurait-on pas lieu de s'étonner que les noms de mer Ionienne et mer Adriatique, liées à tous les événemens de l'histoire ancienne, eussent traversé tant de révolutions sans en ressentir l'influence, et eussent conservé invariablement leur signification primitive.

Cette réflexion suffit déjà pour nous faire pressentir que le sens de ces dénominations a dû varier continuellement. Et, en effet, pour peu qu'on soit familiarisé avec la lecture des auteurs grecs, on aperçoit une discordance singulière dans tous leurs témoignages, relativement à l'étendue qu'ils supposent à ces mers. Paulmier de Grentemesnil (1)

(1) *Palm. Græciæ antiq.*, *p.* 98—104. — *Exercitationes in optimos auctores græcos*, *pp.* 44, 45.

et Cluvier (1) en ont déjà fait la remarque. Ils ont cité plusieurs passages qui prouvent cette confusion, en convenant toutefois de l'inutilité des efforts qu'ils avaient faits pour l'expliquer.

Cette confusion existe-t elle en effet? Les anciens ont-ils, comme à plaisir, confondu des expressions dont il leur était si nécessaire de bien déterminer le sens; et dans ce cas, faudrait-il l'expliquer par l'usage particulier de chacun des peuples nombreux qui ont dû s'en servir? Ou bien, cette confusion ne serait-elle qu'apparente, et ne serait-il pas possible de ramener à un ordre chronologique des significations si différentes; de montrer que tout s'explique quand on veut avoir égard aux temps, et que ces changemens ont une liaison plus ou moins intime avec quelques-uns des événemens historiques dont les pays baignés par ces mers ont été le théâtre?

Les noms de ces mers reviennent si souvent dans les auteurs anciens, qu'il est très-important de se livrer à la solution de ce problème, et de fixer par la discussion rigoureuse de tous les passages qui offrent un sens décidé, la signification de ces noms dans tel ou tel siècle, afin d'en former une sorte de théorie qui puisse servir à l'éclaircissement des autres passages sur lesquels on ne saurait avoir, sans cet examen préliminaire, d'idée bien arrêtée.

---

(1) *Cluver. Ital. Ant.*, *IV*, 17, *p.* 1334—1338.

Il m'a semblé que ces recherches, en ajoutant quelques considérations nouvelles à l'histoire de la géographie, devaient servir à jeter du jour sur beaucoup de passages des anciens, et s'appliquer même jusqu'à un ceriain point à l'histoire littéraire, puisque la chronologie de ces trois mots, bien établie, peut fournir de nouveaux moyens de déterminer l'âge encore incertain de quelques auteurs.

Ce mémoire sera divisé en trois sections : dans les deux premières, je traiterai de l'histoire des mers Adriatique et Ionienne, avant et après l'ère vulgaire; la troisième sera consacrée à la mer Tyrrhénienne.

SECTION PREMIÈRE.

MER ADRIATIQUE ET MER IONIENNE,

Avant l'Ère vulgaire.

L'ORIGINE de la dénomination de mer Ionienne se perd dans la nuit des temps. Si nous voulons en croire les poètes, les scholiastes et les mythologues, ils nous apprendront qu'elle venait d'un certain Ionius, ou d'un héros appelé Ion, ou tout au moins de la vache Io, que le courroux de Junon avait obligée de fuir jusque sur les côtes de l'Épire (1); heureusement je n'en suis pas réduit à

(1) *Æschyl. Prom. v.* 839. *Apoll. Rhod. Apollod.*, etc.

la nécessité de choisir entre toutes ces étymologies; et sans m'enfoncer inutilement dans les nuages qui obscurcissent l'entrée de l'histoire grecque, je ne croirai pas me hasarder beaucoup en disant que le nom de mer Ionienne se lie, selon toute apparence, au souvenir d'une des plus anciennes communications des peuplades de la Grèce avec le continent de l'Italie.

Cette dénomination, quelle qu'en soit l'origine, paraît s'être étendue sur tout le golfe Adriatique, à une époque très-reculée. Un des plus anciens historiens de la Grèce, Hellanicus de Lesbos, dans un passage cité par Denys d'Halicarnasse, nous en fournit la preuve (1). Cet historien, parlant d'une expédition des Pélasges vers la partie septentrionale du golfe, dit qu'ils débarquèrent à l'embouchure du fleuve *Spinétique*. Ce fleuve Spinétique (ποταμὸς Σπινῆτις) n'est autre chose que la branche la plus méridionale du Pô qui, après avoir reçu plusieurs torrens descendus de l'Apennin, vient se rendre dans l'Adriatique, à l'endroit où était située l'ancienne ville de *Spina;* c'est à présent le *Po di Primaro*, dont l'embouchure est un peu au-dessus de Ravenne. Hellanicus dit qu'il se jette dans le

(1) *Dion. Halic. Ant. Rom.*, *I*. *p*. 22. ἐπὶ τούτου βασιλεύοντος (Νάνου) οἱ Πελασγοὶ ὑφ' Ἑλλήνων ἀνέστησαν, καὶ ἐπὶ Σπινῆτι ποταμῷ ἐν τῷ Ἰονίῳ κόλπῳ κ. τ. λ.

golfe Ionien; voilà donc un témoignage positif qui, en portant jusqu'à la hauteur de Ravenne le nom de *golfe Ionien*, ferait supposer que celui d'*Adriatique* n'existait pas encore au temps d'Hellanicus, si on ne le trouvait déjà chez un auteur contemporain, Hérodote. Il convient donc de modifier la conséquence qu'on croirait devoir tirer du passage du premier, afin de la faire coïncider avec le témoignage du second.

Hérodote prononce deux fois le nom d'Adriatique. Dans le premier passage, il dit : *Les Phocéens furent les premiers d'entre les Grecs* qui *découvrirent l'Adriatique, la Tyrrhénie, l'Ibérie et Tartessus* (1). Tel est le sens que M. Larcher donne à cette phrase, et c'est le seul qu'elle puisse avoir. Mazzocchi s'étonnant de voir ainsi accolés ensemble trois noms de pays avec un nom de mer, croyait que par ὁ Ἀδρίης il fallait entendre *le pays d'Adria* (2); et il se fondait uniquement sur un passage de Strabon (3), auquel il donnait un sens entièrement faux, parce que ce savant célèbre s'en était trop rapporté, contre son ordinaire, à la version de Xylander qui, en cet endroit, est peut-être plus vague, pour ne pas dire plus infidèle que partout ailleurs. M. de Beloe, dans son excellente traduction anglaise, s'est

(1) *Herod.*, I, 163. (2) *Mazzochi ad Tab. Heracl.*, *p.* 90, *n.* 37. *Cf. p.* 57, *col.* 1. (3) *Strabon*, *VI*, *p.* 427. *B.*

éloigné à tort de la version de M. Larcher qui lui sert si souvent de guide, et pour accorder tous les différens, il a traduit Τυρσηνίη par la *mer Tyrrhénienne* (1); ce qui met, il faut en convenir, un peu plus de symétrie dans la phrase d'Hérodote, puisque mer *Tyrrhénienne* correspond à *Adriatique*, comme *Ibérie* à *Tartessus*. Mais tous ces scrupules sont peu fondés; ils viennent de ce qu'on veut toujours que les Grecs, roidissant leur style par une tension continuelle, aient tiré toutes leurs phrases au cordeau. M. Larcher n'y a pas regardé de si près; guidé par un sentiment juste et profond de la langue, il a traduit tout simplement le passage comme il devait l'être, et s'il pouvait rester quelques doutes sur cette phrase assez remarquable, puisqu'elle a embarrassé Mazzocchi et Beloe, il suffirait, pour les dissiper entièrement, de citer une phrase d'Appien, exactement semblable à celle d'Hérodote. . . . .
. . . . . . περί τε Λιβύην καὶ τὸ Ἰόνιον, ἢ Μυρτῷον, ἢ Αἰγύπτιον, ἢ Σικελικὸν, etc. (2).

Le second passage d'Hérodote est un peu moins sujet à contestation; le voici : « .... Leurs limites

(1) *The Phocæans were the first of the Greeks who made long voyages. The Adriatic and Tyrrhenean seas, Iberia, Tartessus were first of all explored by them. Translat. of Herod.*, *t. I*, *pp.* 163, 164. (2) *Appian. Alex. in proœmio*, *p.* 4, *ed. Toll.*

» atteignent le territoire des Hénètes qui habi-
» tent sur les bords de l'Adriatique (1). »

Quant à l'utilité qu'il est possible de tirer de ces deux passages pour la question qui nous occupe, elle serait presque nulle, sans le passage d'Hellanicus de Lesbos qu'il faut appeler à notre secours.

En effet, dans le premier passage, Hérodote dit seulement que les Phocéens découvrirent l'*Adriatique*; or, comment tirer quelque lumière d'une phrase aussi vague? Dans le second, il est vrai, cet historien applique bien certainement le nom d'Adriatique au fond du golfe, puisqu'il parle des Hénètes qui habitent sur l'Adriatique. Mais on ne devrait pas se hâter de conclure qu'il ne désignait par ce nom que le fond du golfe; ce serait donner à un témoignage négatif bien plus de force qu'il ne convient : car, de ce qu'Hérodote a été conduit par l'objet dont il avait à parler, à dire que les *Hénètes* sont sur le golfe *Adriatique*, il ne s'ensuivrait pas que s'il avait eu besoin d'indiquer la position d'un peuple plus méridional, il ne se fût pas servi encore du mot *Adriatique*.

Il faudrait donc, pour qu'on pût savoir au juste l'idée qu'Hérodote attachait au nom d'Adriatique, qu'un auteur contemporain se fût servi

(1) *Herodot.*, *V*, 9.

d'un autre nom, dont il eût déterminé la signification; alors, la ligne de démarcation se trouverait décidément marquée, et les témoignages des deux auteurs s'expliqueraient l'un par l'autre. C'est précisément ce que nous avons le droit d'attendre du passage d'Hellanicus que j'ai cité. Cet historien, dix ans avant Hérodote, dit que l'embouchure la plus méridionale du Pô est dans le golfe Ionien; donc l'Adriatique qu'Hérodote place tout à fait au nord ne s'étendait pas beaucoup plus au sud que le parallèle de cette embouchure du Pô.

Ainsi, d'un côté Hellanicus a parlé du *golfe Ionien* sans nommer le golfe *Adriatique;* mais Hérodote montre que ce nom existait à cette époque; de l'autre, Hérodote nomme l'Adriatique, sans rien dire du golfe Ionien; mais le passage d'Hellanicus prouve que ce golfe s'étendait jusqu'à l'une des embouchures du Pô. Ce rapprochement me paraît donc suffire pour établir d'une manière au moins très-probable qu'au milieu du cinquième siècle, avant J. C., le golfe de Venise était connu sous deux dénominations principales; 1°. le golfe Ionien qui se prolongeait jusqu'au parallèle de Ravenne à peu près; 2°. l'Adriatique qui occupait le fond du golfe.

Or, la discussion précédente nous amène précisément au point où le raisonnement tout seul

aurait pu nous conduire : c'est à voir qu'il en est du mot *Adriatique* comme de toutes les grandes dénominations géographiques qui ont été particulières, avant de devenir générales. Celle-ci fut donnée à une petite étendue de côtes, avant d'embrasser le golfe dans son entier; et de même que l'Italie fut originairement bornée à la partie la plus méridionale de la péninsule italique, l'Hellas ou Grèce à un petit canton de la Thessalie, l'Asie à un territoire très-circonscrit de l'Asie Mineure; ainsi l'*Adriatique* fut d'abord le nom de la partie du golfe voisine d'*Adria*, qui était, probablement à cette époque, la ville la plus considérable de ces parages.

Mais une dénomination géographique, de particulière qu'elle était, ne devient pas générale sans une cause quelconque; et pour me renfermer dans un seul exemple, il est probable que si les Tyrrhéniens n'avaient point semé leurs colonies sur toutes les côtes occidentales de l'Italie, la dénomination de mer Tyrrhénienne, au lieu de s'étendre depuis la Sicile jusqu'à Gènes, serait restée attachée à la portion de mer qui baigne les côtes situées entre les embouchures du Tibre et de l'Arno.

Comme nous verrons par la suite le nom d'Adriatique s'étendre considérablement vers le Sud, et enfin envahir le golfe tout entier, il serait curieux de découvrir si cette extension a

été l'effet du hasard, ou si elle ne se lie pas à quelque événement, à la fondation d'une ville, par exemple ; et c'est ici qu'il commence à être nécessaire de discuter la question de l'origine même du nom d'Adriatique.

On sait que deux villes d'*Adria* se disputaient en Italie l'honneur d'avoir donné leur nom au golfe *Adriatique*; l'une, placée tout près d'une des embouchures du Pô; l'autre, plus méridionale, située dans le pays des Vestins qui habitaient une partie du Picenum. Les auteurs anciens qui ont parlé de ces villes, se sont divisés sur la question de savoir à laquelle des deux cet honneur devait être adjugé : je crois qu'il y aurait moyen de les accorder, en montrant que les prétentions des deux Adria sont également fondées, puisqu'elles ont dû contribuer, chacune à leur tour, à former la dénomination générale.

Cette idée se trouve liée avec un fait historique auquel il ne me semble pas que les historiens de la Grèce aient fait assez d'attention.

Il est constant, d'après le témoignage de Pline, Tite-Live, etc., que l'Adria du Pô avait

---

(1) Cluwer, Ital. Ant., pp. 135, 136. (2) *Plin.*, *III*, 16. *Omnia ea flumina fossasque primi fecêre Tusci, egesto amnis (Padi) impetu..... nobili portu oppidi Tuscorum Atriæ à quo, etc.* (3) *Tit. Liv.*, *V*, 33. ..... *Quod alterum Adriaticum mare ab Adria Tuscorum colonia.*

été fondée par les Tyrrhéniens à une époque qui m'est inconnue ; mais il n'en est pas de même de l'*Adria* du Picenum. Il est peu de villes grecques dont il soit aussi difficile de déterminer l'origine ; car tous les passages des anciens dont il serait possible de tirer quelque renseignement à cet égard, s'appliquent visiblement à l'autre Adria.

Les deux seuls passages qui la concernent, se trouvent dans Tzetzès et Etienne de Byzance : encore l'article de ce dernier est-il, sinon corrompu, du moins enveloppé de tant de nuages, qu'on ne peut s'empêcher d'y reconnaître un nouvel exemple de la confusion que l'abréviateur Hermolaüs a si bien réussi à mettre dans l'ouvrage original. « Atria, dit cet abréviateur, ville de » Tyrrhénie, fondée par Diomède ; il y aborda, » poussé par la tempête, et, en mémoire du » salut qu'il y avait trouvé, il l'appela *Aithria* » (Αἰθρία) dont le nom fut ensuite altéré par les » barbares » (1). Cet article, tout obscur qu'il est, n'a pas moins paru suffisant à Cluvier (2) et à Mazzocchi (3) pour établir que cette *Adria* était une colonie de l'Adria du Pô. On voit bien que ne sachant comment découvrir l'origine du nom de la seconde *Adria*, ils ont cherché dans le passage d'Etienne de Byzance l'interprétation qui

(1) *Steph. Byz.*, *v.* 'Ατρία. (2) *Cluver. Sic. Ant.*, *p.* 727. (3) *Mazz. ad Tab. Heracl.*, *p.* 530, *c.* 2.

paraissait en fournir le moyen ; mais il est difficile d'apercevoir le rapport qui existe entre le passage et l'induction qu'ils ont jugé à propos d'en tirer, et il paraît même que ce passage unique, interprété de cette manière, impliquerait contradiction.

Ce qui paraît avoir particulièrement servi d'autorité aux savans que je viens de citer, ce sont les paroles, « *Adria, ville de Tyrrhénie* », et voici le raisonnement qu'ils semblent avoir fait : l'*Adria* du Pô a éte fondée par des Tyrrhéniens ; l'*Adria* du Picenum a été appelée ville de Tyrrhénie : donc c'est une colonie de la première. Il faut avouer que la conséquence de ce syllogisme pourrait être plus naturelle, et si le passage n'est point altéré, comme en tant d'autres endroits du lexique d'Etienne où les noms de pays sont confondus, témoin πόλις Ερετρίας au lieu de π. Βοιωτίας (1), Ευβοίας encore pour Βοιωτίας (2), Σικελίας à la place de Ιταλίας (3), etc. ; si l'on veut admettre enfin sans contestation les mots πόλις Τυῤῥηνίας, ils ne pourront signifier autre chose que *ville de Tyrrhénie* et se rapporteront à l'époque où les Grecs encore peu instruits de ce qui regardait l'Italie, renfermaient sous la dénomination

(1) *Steph. Byz. voce* Γραία. Cette remarque a été faite par Politi (*Annotat. in Eustath.*, *p.* 532. *Florent.*)
(2) *Id. voce* Επωπός ; *Cf. Berkel.*, *p.* 358. (3) *Id. voce* Λαγαρία.

de Tyrrhénie le pays des Latins, des *Ombriens*, des Ausoniens et de beaucoup d'autres peuples (1); c'est sans doute par la même raison que les Adriates étaient appelés Tyrrhéniens, selon le même Etienne de Byzance. On ne saurait donc, sans faire une violence manifeste aux paroles de cet auteur, y trouver aucun rapport, aucune liaison quelconque entre l'Adria du Pô et celle du Picenum.

Mais la suite de ce passage prouve décidément que l'intention d'Etienne ou de son abréviateur n'a point été d'établir ce rapport. « *Adria,* » dit-il, *fut fondée par Diomède qui lui donna* » *le nom d'Aithria.* » On ne peut méconnaître ici une de ces étymologies forcées, filles de l'imagination féconde des Grecs. On sait qu'ils n'étaient jamais embarrassés pour donner une origine à leurs villes : ils avaient bientôt forgé un héros du même nom, ou inventé une petite circonstance qui fournissait tout de suite une étymologie plus ou moins naturelle : quoi qu'il en soit, il n'en est pas moins vrai que cette étymologie, toute bizarre qu'elle paraisse, indique assez qu'Etienne de Byzance n'avait aucunement l'intention de rapporter le nom de l'*Adria* du Picenum à celui de l'Adria du Pô, puisqu'il en

(1) *Dion. Halicarn. Ant. R. I, p. 23, l. 9. Cf. Scylac. Peripl., p. 12, Gron.*

fait dériver le nom d'une circonstance tout à fait étrangère à cette ville.

De quelque manière qu'on veuille envisager le texte d'Etienne, il dit donc assez positivement tout le contraire de ce qu'on lui a fait dire.

Si l'on fait attention maintenant à ce naufrage de Diomède, dont la circonstance principale est contredite par Trogue Pompée (1), et qui offre si commodément l'étymologie dont on avait besoin, comment ne pas y reconnaître aussi une de ces traditions fabuleuses sur Diomède, répandues dans tous les parages du Golfe Adriatique ? Strabon lui-même nous apprend à nous en défier (2), et Cluvier qui avait si bien lu les anciens, n'a pas craint de prononcer ces mots : *Omnia circà hunc sinum antiquitate conspicua huic Diomedi tribui, et vereor ne multa fabulosè* (3). D'un autre côté, Tzetzès qui se donne pour très-bien informé, nous assure qu'un certain *Adrias*, fils d'un personnage nommé *Ionius* (qui, par parenthèse, avait donné son nom à la mer Ionienne), ayant fondé une ville de ce côté, l'appela *Adria* (4). Lequel croire d'Etienne ou de Tzetzès? Probablement ni l'un ni l'autre; mais il est bon de remarquer que l'étymologie du nom de l'*Adria* du Picenum n'a encore ici rien de commun avec l'Adria du Pô.

(1) *Justin. XX*, §. *I*, 9. (2) *Strab. V*, *p*. 329. *B*. (3) *Cluver Ital. Ant.*, *p*. 135. (4) *Tzetzès in Lycoph. Alexandr.*, *v*. 630.

Ainsi, les deux passages d'Étienne de Byzance et de Tzetzès sont si vagues, si contradictoires, soumis à tant d'objections, et portent tellement l'empreinte de l'exagération et du merveilleux, qu'il est presque impossible d'en faire aucun usage dans des recherches historiques un peu rigoureuses; et de plus, le silence des autres auteurs sur l'origine de l'*Adria* du Picenum est si absolu, qu'en définitif, on est autorisé à conclure qu'il est presque impossible de savoir si cette ville était ancienne ou nouvelle, si elle a porté, à une époque reculée, le nom d'*Adria*, ou si elle l'a reçu dans des temps plus rapprochés de l'ère vulgaire, de manière que dans le cas où des témoignages vraiment historiques placeraient à une époque plus récente la fondation de cette Adria, rien ne pourrait nous empêcher de leur accorder une entière confiance.

L'*Etymologicum magnum* et le même Tzetzès nous ont conservé un fait important, relatif à cette ville. Voici la traduction de l'article de l'Etymologicum (1) « *mer Adriatique.* Denys, » tyran de Sicile, fonda autrefois, vers l'olympiade.... (2) la ville d'Adria *dans le golfe Ionien.* » C'est d'elle que la mer Adriatique a pris son » nom. »

---

(1) *Etymolog. magn.* voce Ἀδρίας τὸ πέλαγος. *Tzetzès*, *l. l.* (2) Le chiffre manque dans le texte.

Si ce passage se trouvait tout à fait isolé au milieu des faits qui composent l'histoire ancienne, il ne mériterait peut-être pas une grande attention, quoique garanti par deux auteurs qui ont pu le trouver dans des ouvrages perdus maintenant; mais si, outre cette garantie, il se rattachait à d'autres faits constatés par des écrivains dignes de foi; si, en les appuyant encore, il fournissait de plus les moyens de pénétrer un peu mieux les vues politiques d'un souverain qui tient une place, sinon honorable, du moins assez étendue dans l'histoire, on sent combien il serait intéressant de le recueillir et de le lier au reste de l'ensemble historique.

Or, un historien bien instruit de ce qui regarde la Sicile, Diodore, nous apprend que le même Denys ayant conçu le projet de fonder des villes (πόλεις οἰκίζειν) dans le golfe Adriatique, avait déjà formé un établissement à Lissus en Illyrie, près de l'embouchure du Drilus, et avait aidé même les Pariens à s'établir dans l'île de Pharos, précisément en face d'Adria (1). Dans un passage attaqué par Cluvier (2), mais qui a trouvé dans M. Dutheil un habile défenseur (3), Strabon nous apprend en outre que Denys le Tyran avait ses haras chez les Hénètes (4), ce qui signifie peut-être

(1) *Diod. Sicil.*, *XV*, §. 13, *t. II*, *p.* 13. (2) *Cluv. It. Ant.*, *p.* 136. (3) *Trad. de Str.*, *t. II*, *p.* 115. (4) *Strab. V*, *p.* 325, *B.*

tout simplement que Denys savait profiter des relations commerciales qu'il entretenait avec les divers ports de l'Adriatique, pour se procurer des chevaux nourris dans les gras pâturages du Delta, que le Pô forme à son embouchure. Lorsqu'on rapproche la fondation d'Adria de ce dernier fait, et surtout de la fondation de Lissus dans le même golfe, presqu'à la même latitude et probablement à la même époque (1), on ne peut plus douter que le plan de Denys, dont les vues ne manquaient pas d'une sorte de grandeur, était de s'emparer d'une partie du commerce de l'Adriatique; projet que la mort l'empêcha de réaliser entièrement, mais dont il put commencer l'exécution en s'assurant trois stations situées en regard l'une de l'autre, Lissus en Illyrie, Adria dans le Picenum, et Pharos dont il avait tout lieu d'espérer que les habitans, après le service qu'il leur avait rendu, seraient dévoués à ses intérêts. Ces stations importantes devaient offrir à ses vaisseaux des abris assurés, en même temps qu'ils lui fournissaient des débouchés certains pour les produits manufacturiers de Syracuse et du reste de la Sicile, soit parmi les peuplades orientales et septentrionales de l'Italie, soit parmi les tribus illyriennes chez lesquelles l'industrie était encore dans l'enfance.

---

(1) *Wessel. in Diodor.*, *l. l.*

Voilà donc où conduit le passage de l'Etymologicum comparé avec le texte de Diodore et de Strabon; et ce passage doit encore être regardé comme le premier témoignage *historique* sur la fondation de l'Adria du Picenum.

Quant à l'origine du nom de cette Adria, sans recourir à l'étymologie forcée d'Etienne de Byzance, sans avoir besoin, comme l'ont fait Mazzocchi et Cluvier, de donner la torture à son passage, il me semble que, comme rien dans l'antiquité ne nous dit que le nom fût ancien, il serait peut-être plus naturel de penser que Denys le tyran le lui aura lui-même imposé, en changeant le nom de l'ancienne ville, s'il est vrai qu'il en existât déjà une à cette époque. Denys, en bon politique, en roi qui connaissait les hommes, devait savoir toute la puissance d'un mot. Le nom d'*Adriatique*, donné très-anciennement au fond du golfe, prouve que l'*Adria* septentrionale avait été originairement le port le plus considérable de toute cette côte. Or, il était dans la nature de sa situation qu'elle perdît de bonne heure une partie de ses avantages maritimes, à cause des difficultés de jour en jour plus grandes que les atterrissemens successifs du Pô dûrent présenter aux navigateurs. Denys sentit donc que, pour appeler l'attention des commerçans sur la nouvelle ville, et les détourner tout à fait d'une route qu'ils commençaient à abandonner, il fallait tromper l'esprit de routine, afin

d'en mieux triompher. Il imagina donc d'emprunter le nom déjà connu d'*Adria*. C'était le moyen, en accélérant la ruine de cet ancien marché, que son établissement héritât de tous les avantages dont le premier avait joui jusqu'alors.

Examinons maintenant quelles lumières les réflexions précédentes, dans ce qu'elles ont de positif, vont jeter sur la question qui nous occupe, qui est de savoir pourquoi le nom d'Adriatique, borné à la partie septentrionale du golfe, s'est étendu plus au sud postérieurement à Hérodote.

Cette extension du nom d'*Adriatique* se trouve très-bien expliquée par la fondation de la Nouvelle Adria, ou si l'on veut, par l'établissement de la nouvelle colonie. En effet, il est tout simple que la dénomination d'*Adriatique*, tout en restant appliquée à la partie septentrionale du golfe, soit bientôt descendue, graces à la réputation de la Nouvelle Adria, jusqu'aux environs de cette ville, et soit devenue une appellation générale étendue à toute la portion de mer comprise entre le parallèle d'Adria et le fond du golfe. De cette manière, les passages contradictoires des anciens sur l'origine du nom d'Adriatique sont conciliés, dès qu'il devient probable que les deux villes d'*Adria* ont chacune à leur tour contribué à faire naître de deux dénominations particulières une dénomination générale. D'ailleurs, cette hypothèse est décidément appuyée

par le texte même de l'Etymologicum, dont il importe de rappeler les paroles : « Denys a fondé » dans le golfe Ionien, Adria, qui a ensuite donné » son nom au golfe Adriatique ». Ceci veut-il dire autre chose, sinon qu'à l'époque de la fondation d'*Adria*, vers la quatre-vingt-dix-huitième olympiade (388 à 384), la portion de l'Adriatique qui baignait les côtes du Picenum, s'appelait encore *golfe Ionien*, et que, postérieurement à cette fondation, elle avait pris le nom d'*Adrias* ou *Adriatique*.

De toutes ces considérations, il faudrait conclure que le nom d'*Adriatique* fut appliqué à la partie septentrionale du golfe jusque vers la quatre-vingt-dix-huitième olympiade, et que le reste portait celui de *golfe Ionien*.

Il s'ensuivrait que dans la pensée de Thucydide, qui a composé son ouvrage vers la quatre-vingt-quatorzième olympiade (en 403), ou quinze à dix-huit ans avant la fondation d'Adria (1), le nom d'Ἰόνιος κόλπος devait s'étendre beaucoup vers le Nord : nous devons toutefois nous en tenir à une simple induction ; car Thucydide ne peut fournir à cet égard aucune lumière. Il ne prononce pas une seule fois le nom d'Adrias : quant à celui de golfe Ionien, il s'en sert pour dire que la ville d'Epidamne était sur ses bords (2); mais il est

(1) *Dodwell. apparat. ad vit. Thucyd.*, §. 24.
(2) *Thucyd.*, *I*, 24.

permis de penser, d'après tout ce qui a été dit plus haut, que s'il avait eu besoin de nommer un port plus avancé vers le Nord, il se serait servi de la même expression.

Le mot *Adrias* se retrouve dans l'orateur Lysias : il parle d'un vaisseau expédié εἰς τὸν Ἀδρίαν (1), ou εἰς τὴν Ἀδρίαν, selon un MS. (2). Si l'on conserve l'ancienne leçon, cela signifiera simplement *dans le golfe Adriatique*; mais si l'on adopte la variante du MS. εἰς τὴν Ἀδρίαν, cela voudra dire que le vaisseau était expédié pour la ville d'*Adria* : or, Lysias né en 459, devait avoir 71 ans dans la quatre-vingt-dix-huitième olympiade; et comme il a composé des plaidoyers jusqu'à l'âge de 80 ans, on pourrait supposer que celui contre Diogiton, où se trouve le passage cité, est postérieur à l'an 388 : de sorte que le vaisseau dont il parle aurait pu faire voile pour la Nouvelle *Adria*, ce qui serait un exemple des relations commerciales de cette ville avec Athènes.

Une fois que le nom *d'Adriatique* eut envahi les deux tiers du golfe, il devint la dénomination principale, et bientôt il acquit dans le langage des marins d'abord, des historiens ensuite, une extension de jour en jour plus grande.

Le premier auteur où l'on peut apercevoir des

---

(1) *Lysias, contr. Diogit., p.* 908, *l.* 7, *Or. Gr. t. V.* (2) *Var. Lectt. Lysiac., t. VI, p.* 720.

traces de l'extension du nom de mer *Adriatique*, est Isocrate ; dans sa lettre à Philippe, il parle des Illyriens du golfe Adriatique, et par le contexte on voit qu'il s'agit de ceux qui habitaient au-dessus d'Epidamne et de Lissus, vers l'embouchure du Drilus (1); ainsi le nom d'*Adriatique* devait être descendu jusque là, dès le milieu du quatrième siècle.

Ce que le passage d'Isocrate fait entendre, nous allons le voir positivement exprimé par un auteur qui a écrit peu de temps après, par Aristote, dans le livre connu sous le titre de *de Mirabilibus auscultationibus*. Sans croire avec Jules-César Scaliger qu'il soit d'Aristote lui-même, il me semble qu'on ne peut guère se refuser à l'opinion de M. Camus, qui le regarde comme un recueil d'extraits composé sous les yeux du philosophe de Stagyre, et qui devait entrer dans le cadre d'un ouvrage qu'il projetait (2).

---

(1) *Isocr. ad Philipp.*, §. 7, *p.* 83, *ed. Coray.*
(2) *Camus, Mém. sur l'ouvrage de Mirabil. Auscultation.* dans les Mém. de l'Institut, *Littérat. et Beaux-Arts*, *t. II*, *p.* 213. Ce savant reconnaît que plusieurs passages ont été interpolés par des copistes postérieurs. Un de ceux qui ont le plus exercé la critique des savans est celui où il est dit que l'olivier καλλιστέφανος était conservé dans le *Panthéon* (*c.* 25, *éd. de Beckmann*); comme il n'y a point eu de Panthéon à Athènes, avant Adrien, il s'ensuivrait que l'auteur de la compilation aurait vécu après cet

L'auteur de cette compilation dit que les *îles de Diomède* sont dans l'*Adriatique* (1); et si l'on voulait contester la validité de ce témoignage, du moins quant à l'époque précise à laquelle je crois devoir le rapporter, je l'appuierais d'un passage où Théophraste a dit exactement la même chose, peu de temps après Aristote (2).

Or, on sait que les *îles de Diomède* sont les îlots de *Trémiti*, placés au-dessus du coude que fait au N. la presqu'île du monte S.-Angelo, à l'endroit où elle se joint au continent, et ces îles sont à 28 lieues plus au S. que l'ancienne *Adria*. L'*Adriatique* atteignait donc *au moins* la

---

empereur, s'il n'était évident par le contexte même que le passage est altéré. M. Camus, en observant qu'il s'agit de l'*olivier* produit par la volonté de Minerve, et qui se voyait dans l'Acropolis, pense qu'au lieu de ἐν τῷ Πανθείῳ, il faut ἐν πόλει ou ἐν ἀκροπόλει (*p.* 228); Ch. Paschal (*de coronis*) avait vu dans son MS. Πανσ͂ληθείῳ; je proposerais de lire ἐν τῷ (Ερεχ)θείῳ; correction qui conserve la finale θείῳ, et est d'ailleurs appuyée par Hérodote (*VIII*, 53), qui place l'olivier sacré dans le temple d'Erechthée (ἐν τῷ Ερεχθῆος ναῷ), que Pausanias appelle Ερέχθειον (*I*, 27, 62). Il est probable qu'un ancien copiste n'ayant pu lire que la finale θείῳ dans son MS., a suppléé le commencement comme il l'a jugé à propos; il a mis (Παν)θείω, parce que le *Panthéon* lui était plus connu qu'autre chose.

(1) *Mirab. Ausc.*, *c.* 80, *p.* 155, *ed. Beckm. Cf. c.* 82, *p.* 160. (2) *Theophr. Hist. plantar.*; *IV*, *c.* 7, *p.* 402, *ed. Amst. Cf. IV*, 6, *p.* 368.

hauteur du mont Garganus ou S.-Angelo, vers le commencement du troisième siècle. Je dis *au moins*, car c'est tout ce que les passages d'Aristote et de Théophraste m'autorisent à avancer positivement; mais il est fort possible que le nom d'*Adriatique* s'étendît davantage vers le Sud, et comme Théophraste dit ailleurs qu'Apollonie est sur le bord du golfe Ionien (1), on voit que la limite de l'Adriatique et du golfe Ionien, au troisième siècle avant J. C., devait se trouver entre les parallèles du mont Garganus et d'Apollonie. L'histoire ne fournit pas les moyens de suivre immédiatement et pas à pas l'extension du nom qui m'occupe, et je suis obligé de passer du commencement du troisième siècle au milieu du second.

Polybe, dans son histoire, décrit la forme de l'Italie en ces termes : « L'Italie a la forme d'un » triangle, dont le côté oriental est borné première- » ment par la mer Ionienne (πόρος Ἰόνιος), et en- » suite par le golfe Adriatique; le côté méridional » et occidental par la mer Sicilienne et la mer » Tyrrhénienne; ces côtés se réunissent au pro- » montoire avancé, nommé cap Cocinthus, qui » forme le sommet du triangle, et qui sépare la » mer Sicilienne de la mer Ionienne; le côté sep- » tentrional est formé par la chaîne des Alpes qui,

---

(1) Ἀπολλωνία ἡ περὶ τὸν Ἰόνιον. *Theoph.*, *lib. VIII*, *c.* 10, *p.* 960.

» commençant aux environs de Marseille, va se
» terminer presqu'au fond du golfe Adriatique (1). »

Je n'examinerai pas ici pourquoi la configuration de l'Italie, que suppose Polybe dans son histoire, est différente de celle qui résulte de la combinaison de toutes les mesures que M. Gosselin a rassemblées dans les fragmens conservés par Strabon, et qui permettent de juger du système que s'était fait cet historien : je renverrai, à ce sujet, aux explications qu'a données de cette contradiction le savant géographe que je viens de nommer.

Je me contenterai d'observer que, d'après le passage cité, Polybe supposait que l'Italie s'avance dans la Méditerranée, droit au Sud, de manière qu'un des côtés est exposé juste à l'Orient, le second à l'Occident, et le troisième directement au Nord.

Le côté oriental commençait au cap Cocinthus, un peu au-dessus des Locriens Epizéphyriens. Il était borné, dit Polybe, d'abord par la *mer Ionienne*, et ensuite par l'*Adriatique* ; on sent combien il serait difficile de savoir, d'après une aussi vague indication, le point où l'une de ces deux dénominations faisait place à l'autre, si des témoignages positifs, tirés du même Polybe, ne venaient lever tous les doutes. Heureusement il dit ailleurs que l'*Aufidus* se jette dans l'Adria-

(1) *Polyb. Hist.*, *II*, *p.* 102, *B. D. Casaub.*

tique (1) : donc le mot *Adriatique* descendait au moins jusqu'aux côtes de la Pouille; mais s'arrêtait-il à cette hauteur? Non, car Polybe ajoute dans un autre endroit que l'île de *Sason*, située au-dessous d'Apollonie (2), et même *Orice*, ville de la côte placée un peu plus bas encore, étaient au point de jonction de la mer Ionienne et de l'Adriatique (3). Il s'ensuit qu'au temps de Polybe, les monts Cérauniens à l'E, et la côte de l'Iapygie à l'O., servaient de limite entre les deux mers.

Un auteur contemporain de Polybe s'accorde avec lui sur le point de contact de ces deux mers. Antoninus Liberalis, dans son livre des Métamorphoses, nous dit, d'après Nicandre, « que Iapyx, » Daunius et Peucetius, fils de Lycaon, ayant » rassemblé une troupe assez nombreuse, arri» vèrent sur les bords de l'*Adriatique* en Italie, » et qu'après avoir chassé les anciens habitans, » ils s'établirent dans le pays, et le divisèrent en » trois parties, dont chacune prit le nom d'un des » trois chefs. (4) »

Il est question dans ce passage de la partie de l'Italie située entre le cap *Iapygium* et le mont Garganus : ainsi, dans la pensée du mythographe, la mer *Adriatique* descendait le long des

(1) *Polyb.*, *III*, *p.* 260. *D.* (2) *Polyb.*, *V*, *p.* 446. *D.* (3) *Id. ap. Steph. Byz. voce* 'Ωρικός. (4) *Anton. Liber.*, §. 31, *p.* 244, *ed. Muncker.*

côtes de l'Iapygie ; et c'est à peu près ce que dit Polybe.

Mais Antoninus Liberalis, qui vivait sous les Antonins, n'a fait qu'extraire plusieurs auteurs anciens, surtout Nicandre, dont l'ouvrage intitulé ἑτεροιούμενα, ou Métamorphoses (1), lui a fourni dix-neuf chapitres de sa compilation (2), et entr'autres celui où se trouve le passage rapporté ci-dessus : or, ce Nicandre florissait à Pergame, au rapport de Suidas, sous Attale le jeune qui régna entre les années 159 à 138 avant J. C., époque qui correspond, à quelques années près, avec celle où Polybe écrivit son histoire.

Cet état de choses subsista sans altération jusque vers la fin du premier siècle de l'ère vulgaire, ainsi que je le ferai voir plus bas. Les résultats de cette première partie sont donc :

1°. Que le nom de mer Adriatique fut borné à la partie septentrionale du golfe de Venise, depuis une époque inconnue jusqu'à la fin du quatrième siècle (en 388 avant J. C.), et qu'à partir de cette époque, il est descendu vers l'Adria du Picenum.

2°. Qu'entre cette époque et l'an 336 environ, ce nom atteignit les îles de Diomède ou de Tremiti, et la presqu'île du mont Garganus.

---

(1) Sur cet ouvrage, voyez Casaubon (*ad Athen.*, *III*, 7) et Muncker (*ad Anton. Liber.*, *p.* 300.) (2) Ce sont les chap. 1, 2, 4, 8—10, 12—14, 16, 22—27, 32, 35, 38.

3°. Que vers la fin du troisième siècle, il s'était abaissé jusqu'aux parallèles d'Epidamne et de Brindes.

4°. Enfin qu'au milieu du deuxième siècle, l'Adriatique s'étendait jusqu'aux monts Acrocérauniens.

5°. Quant à la *mer Ionienne* κόλπος ou πόρος Ἰόνιος, elle embrassait originairement, outre le golfe de Venise, tout le bassin compris entre la Grèce, la Sicile et l'Italie, ainsi qu'on le voit dans Pindare (1), Thucydide (2), et dans un fragment antique, conservé par Palæphatus (3).

C'est Polybe qui, le premier, nous montre ce grand bassin comme divisé en deux parties principales, la mer Ionienne proprement dite, et la mer Sicilienne : elles commençaient l'une et l'autre au cap Cocinthus dans le Bruttium (4).

Il ne me reste plus qu'à faire voir par un exemple l'utilité que peuvent offrir les recherches précédentes et celles qui vont suivre.

Toute cette première partie tend à faire voir que si l'on trouve dans un auteur dont l'âge soit inconnu, que la mer Adriatique et la mer Ionienne ont pour limite commune les monts

---

(1) *Pindar. Pyth.*, *III*, *v.* 121. — *Nem. IV*, *v.* 84—87. (2) *Thucyd.*, *VI*, 44. (3) *Palæph. de incred. histor.*, §. 8, *p.* 29, *ap. Thom. Gale*, *in Opp. mythol. et phys.* (4) *Polyb.*, *II*, *p.* 102. *C. Casaub.*

Acrocérauniens, cet auteur doit être décidément fixé au second siècle avant notre ère. Or, l'auteur du Périple attribué à Scylax dit : « La bouche » du golfe Ionien est entre les monts Cérauniens » et le cap Iapygien; l'Adrias et le golfe Ionien » sont une seule et même chose (1). » Ailleurs on lit dans le même Périple, que les Iapyges habitent sur les bords de l'Adriatique (2).

D'après tout ce que j'ai dit, de semblables passages ne peuvent appartenir qu'au deuxième siècle avant J. C. : c'est assez dire qu'ils sont contraires à l'idée que beaucoup de savans, entr'autres Bayer (3), et en dernier lieu M. de Sainte-Croix (4), se faisaient de la haute antiquité du Périple de Scylax. Ces passages nous ramènent précisément à l'opinion de Dodwell; car ils doivent être regardés comme de nouveaux argumens qu'on pourrait joindre, ainsi que plusieurs autres encore, à tous ceux qu'avait déjà réunis cet ingénieux critique pour prouver que le Périple de Scylax, où l'on ne saurait méconnaître d'ailleurs des traces d'une antiquité fort reculée, est tout simplement un extrait composé par un auteur

---

(1) *Peripl.*, *p.* 11, *ed. Huds.*, *et* 26, *ed. Gronov.* (2) *Id.*, *p.* 5, *ed. Huds.*, *et* 10, *ed. Gron.* (3) *Bayer, de situ Scythiæ*, *in Comment. Acad. Petrop.*, *t. I*, *pp.* 404, 405. (4) *Sainte-Croix*, *sur Scylax*, *Acad. des Inscript.*, *t. XLII*, *p.* 350—380.

contemporain de Polybe, d'après plusieurs périples dressés à différentes époques (1).

SECTION SECONDE.

Depuis l'Ère vulgaire.

J'ai dit que les monts Acrocérauniens furent regardés comme la limite de la mer Ionienne et de l'Adriatique, depuis le milieu du deuxième siècle avant l'ère vulgaire, jusque vers la fin du premier siècle après cette ère.

En effet, Strabon, au commencement de ce siècle, écrivait : « Les monts Acrocérauniens et » le cap Iapygien forment la bouche du golfe » Ionien et de l'Adriatique (2). » Pomponius Méla, à peu près à la même époque, étendait l'*Adriatique*, d'un côté, jusqu'au territoire des Salentins (3), et de l'autre, jusqu'aux rivages de l'Epire (4), dans le voisinage de Corcyre (5).

Pline, vers le milieu du même siècle, dit à peu près dans le même sens que la ville d'*Hydruntum* est située au point de séparation de la mer Ionienne et de l'Adriatique (6); et l'on sait que

(1) *Dodwell*, *de Scyl. ætate*, §. 13—15. (2) *Strabon. II*, *p.* 185, *B*; *VII*, *p.* 488. *A*. (3) *Pomp. Mel.*, *II*, 4, 67. *Sallentina littora... hucusque Adria.* (4) *Id.*, *II*, 3, 51, *Epiros usque in Adriam.* (5) *Id.*, *II*, 7, 97, *et vicina Adriatico mari Corcyra.* (6) *Hydruntum.... ad discrimen Ionii et Adriatici maris qua in Græcia brevissimus transitus. Plin.*, *III*, 11.

cette ville est précisément en face des monts Acrocérauniens. Il est vrai que d'autres passages de Strabon semblent contraires à ceux que je viens de citer, mais je ferai voir plus bas que cette contradiction n'est qu'apparente. Il est nécessaire de suivre auparavant les changemens successifs du nom de mer Ionienne. Ce n'est qu'à partir de la fin du premier siècle qu'on voit tout à coup dans les historiens ce nom remonter vers le Nord. C'est un changement assez singulier qu'il est nécessaire de constater avant d'essayer d'en donner l'explication.

J'en trouve le premier exemple dans Arrien de Nicomédie, qui vivait, comme on sait, sous l'empereur Adrien (123 ans après J. C.). Cet historien parle d'une ambassade qu'Alexandre, dans son expédition contre les Gètes, reçut des Celtes établis sur le bord du golfe Ionien (1). Cet épisode du récit d'Arrien est inexplicable dans l'hypothèse que ces *Celtes* auraient été, comme on l'a cru, les Boïens et les Sénonais établis en Italie (2). Comment supposer en effet que des peuples si éloignés du lieu où Alexandre avait porté ses armes, seraient venus sans aucun motif de crainte ou d'espérance lui prostituer leur hommage? Cette difficulté disparaît quand on

---

(1) *Arrian. Anab.*, *I*, *c.* 4, *p.* 11. *Gron.* (2) *Sainte-Croix*, *Examen des hist. d'Alexandre*, *p.* 223.

fait attention que les Celtes d'Arrien ne sont évidemment que quelques tribus des Scordisques, *nation gauloise* qui était venue habiter parmi les *Thraces* et les *Illyriens* (1), et par conséquent près du golfe Adriatique. Rien de moins étonnant alors que ces tribus aient envoyé une députation à un prince qui faisait la guerre peu loin de leur pays, sur les bords du Danube.

Mais comme la position de ces Scordisques, mêlés aux *Illyriens* et aux *Thraces*, ne saurait être portée plus bas ni plus haut que *Scodra* ou Lissus, on voit que l'expression d'Arrien suppose que le nom de *golfe Ionien* était déjà porté jusque-là au commencement du second siècle.

Cette induction se trouve confirmée par Appien, qui écrivit peu de temps après (en 147): Appien est un de ceux qui répètent le plus souvent le nom de κόλπος Ἰόνιος; il offre donc un excellent moyen de voir si l'extension donnée à cette dénomination est l'effet du caprice momentané des historiens, ou le résultat d'un usage établi de leur temps. Dans le premier cas, il se contredira quelquefois; dans le second, il sera toujours d'accord avec lui-même.

En prenant ses divers passages dans l'ordre géographique, on voit que la limite du golfe

---

(1) *Strabon. VII*, *p.* 482. *A. de la Trad. française*, *t. III*, *p.* 73.

Ionien du côté du Sud, est le rivage de l'Epire et de l'Acarnanie (1) : en remontant au Nord, on trouve qu'il s'étend entre Brindes et l'Epire (2); que la ville d'Apollonie est sur ses bords (3), ainsi que celle d'Epidamne (4); enfin, le point le plus élevé paraît être Scodra, ville d'Illyrie, un peu au nord d'Epidamne (5); et tout cela s'accorde parfaitement avec ce qu'il dit ailleurs, que le golfe Ionien baigne les rivages des Samnites (6), aux environs du mont Garganus.

Dion Cassius, postérieur à Appien d'environ un siècle, appuie les conséquences qui découlent naturellement du texte d'Appien. Cet historien donne pour limite au golfe Ionien les monts Acrocérauniens (7); mais il ne faut pas croire qu'il s'agisse de la limite septentrionale; car il dit ailleurs qu'Apollonie, au Nord des monts Acrocérauniens, est sur le golfe Ionien (8); et, dans un autre endroit, que Tiridates arriva en Italie par la Thrace, et traversa le golfe Ionien entre l'Illyrie et le Picenum (9).

---

(1) *Appian. Bell. Mithrid.*, §. 95, *Schweigh.* (2) *Id.*, *Bell. civ.*, *lib. II*, §. 38. — *Bell. Syr.*, §. 15, 16. (3) *Id. Bell. civil.*, *lib. III*, §. 9. (4) *Id. Bell. civ.*, *lib. II*, §. 39. (5) *Id. Bell. civ.*, *lib. V*, §. 65. (6) *Id. in procemio*, *p.* 11, *ed. Toll.* (7) *Dion. Cass.*, *lib. XLI*, §. 44. (8) *Id. lib. XLV*, §. 5. (9) *Id. lib. LXIII*, §§. 2, 7.

Hérodien, qui florissait peu de temps après Dion Cassius (en 236), confirme tous les passages que nous venons de citer, en opposant la mer Tyrrhénienne au golfe Ionien (1), au lieu de l'opposer à la mer Adriatique, comme le font les auteurs plus anciens (2).

En voilà plus qu'il n'en faut pour rendre compte des idées de Ptolémée, qui divise le golfe Adriatique en deux parties; la première, depuis le fond du golfe (μυχὸς) jusqu'au mont Garganus à l'O., et à Lissus en Illyrie à l'E., porte le nom d'Adrias (Ἀδρίας); la seconde, depuis cette montagne jusqu'au cap Iapygien et aux côtes de l'Epire, est appelée *golfe Ionien*. Ainsi, l'on aperçoit un accord très-satisfaisant entre les historiens et les géographes.

Denys le Périégète présente, dans plusieurs vers de son poëme, la même classification; car il étend le golfe Ionien jusqu'à Hyrie, au pied du mont Garganus (3), à l'extrémité de l'Iapygie (4), et même jusqu'aux îles de Diomède (5), tandis que l'Adrias occupe au Nord le reste du golfe de

---

(1) *Herodian.*, *VIII*, 2, 12. (2) *Tit. Liv.*, *V*, 33. *Polyb.*, *II*, *p.* 102. *Plutarch. in Camill.*, §. 16. Cet auteur qui travaillait sur des ouvrages anciens, change peu de chose en général à ce qu'il y trouve exprimé. (3) *Dionys. Perieg.*, *v.* 380, et même dans un autre endroit jusqu'aux Apsyrtides (*V.* 487.) (4) *Id.*, *v.* 92—94. (5) *Id.*, *v.* 483.

Venise (1), dont la partie septentrionale portait le nom de golfe d'Aquilée (2).

---

(1) *Dionys. Perieg.*, *v.* 92. (2) *Id.*, *v.* 381, 382. ὁ Ἀκυλήϊος πόντος. Eustathe dit qu'il formait le tiers environ de la mer Adriatique (*ad v.* 389). Il résulterait même d'une épigramme de Lucilius que le golfe portait aussi le nom de Ἰστρικὸς ou d'*Istrie* (*Lucil. Epigr.*, 112, *apud Brunck*, *t. II*, *p.* 340, *et Jacobs*, *t. II*, *p.* 53.), s'il n'était pas presque évident que le vers où se trouve ce mot est altéré. Cette épigramme, d'assez mauvais goût, est censée adressée par un passager au pilote d'un bâtiment qui faisait eau de tous côtés. Le passager se plaint que le vaisseau a pris l'eau de toutes les mers qu'il a traversées (παντὸς πανταχόθεν πελάγους); déjà il a épuisé l'*Adriatique* (c. à. d. les mers Ionienne et Sicilienne. *V. infrà*, *p.* 211—215), *la mer Tyrrhénienne*, *le* GOLFE D'ISTRIE *et la mer Égée* ἀντλεῖται δ' Ἀδρίας, Τυῤῥηνικὸν, Ἰστρικὸν, Αἰγῶν : il faut convenir que le *golfe d'Istrie* est singulièrement placé; et comme ce vers est le seul endroit où ce mot se rencontre; comme il est d'ailleurs certain que Lucilius a eu l'intention de réunir les noms des *quatre grandes mers* de la Méditerranée, on ne conçoit pas qu'après avoir parlé de l'Adriatique, de la mer Tyrrhénienne et de la mer Égée, qui sont trois des grands bassins de la Méditerranée, il ait été y joindre le *golfe d'Istrie*, qui n'est qu'une très-petite partie du golfe Adriatique. Il faudrait donc, pour que la pensée fût complète, que Ἰστρικὸν indiquât aussi une portion considérable de la Méditerranée; je lis, en conséquence, Ἀντλεῖται δ' Ἀδρίας, Τυῤῥηνικὸν, ΙΣΣΙΚΟΝ, Αἰγῶν. Le changement de Ἰστρικὸν en Ἰσσικὸν extrêmement léger, donne beaucoup plus de justesse à la pensée de Lucilius; car on sait que par Ἰσσικὸν

Ces passages suffisent déjà pour faire soupçonner que Denys le Périégète est moins ancien qu'on ne le croit généralement ; et quand on les joint avec un autre passage dont je parlerai plus bas, on est fort porté à revenir encore à l'opinion de Dodwell, qui le croyait contemporain d'Héliogabale ou d'Alexandre Sévère (1) ; enfin si, franchissant un assez long intervalle, nous descendons jusqu'au temps de Procope, nous trouverons que, bien loin d'avoir été restreint dans sa signification, le nom de golfe Ionien s'est encore étendu vers le Nord ; car cet historien dit que ce golfe se terminait à Ravenne (2) ; et il est assez remarquable de le voir reprendre, six siècles après J. C., la même étendue qu'il avait six siècles avant l'ère vulgaire. (3)

πέλαγος ou Ἰσσικὸς κόλπος on désignait le grand bassin de la *mer Syrienne*, qui avait pris son nom de la ville d'Issus. *Ab oriente mare Syrium quod HISTRICUM sinum vocant;* c'est ainsi qu'on lit dans Ethicus (*p.* 732, *ed. Gron.*, *et in Cod.*, *n°.* 4806, *f°.* 5, *v°.*, *col.* 1), au lieu de *Issicum.* Cette erreur confirme ma correction. Le vers de Lucilius offre maintenant un sens complet, puisqu'on y voit réunis les quatre plus grands bassins de la Méditerranée, *le golfe d'Issus* ou la mer Syrienne, la mer Égée, la grande mer Ionienne ('Αδρίας), la mer Tyrrhénienne.

(1) *Dodwell de Dion. ætate*, §. 24, *p.* 41. *Huds.*
(2) *Procop. Bell. Gotth.*, *I*, §. 15, *p.* 350. ἐκ δὲ Ῥαβέννης πόλεως, οὗ δὴ τελευτᾷ ὁ Ἰόνιος κόλπος. (3) *Suprà*, *p.* 178.

Il n'y a donc rien de mieux constaté que cette extension du nom de golfe *Ionien* vers le Nord, jusqu'au mont Garganus, dès le milieu ou plutôt la fin du premier siècle. Mais par quelle cause ce nom, dont nous avons vu le sens invariablement fixé pendant deux siècles, a-t-il commencé dès cette époque à changer de signification? C'est ce que je vais tâcher d'expliquer.

Ce changement de signification me paraît tenir au système politique de Rome depuis Auguste. Ce système introduisit dans la langue de l'histoire une de ces locutions que je me hasarderai à appeler *historiques*, parce qu'elles se montrent et disparaissent avec tel ou tel ordre de choses. Toutes les langues en présentent des exemples: la grécité des quatrième et cinquième siècles avant J. C. en offre surtout un grand nombre, telles que αἱ νῆσοι, les *îles* par excellence, c. à. d. les *Cyclades* (1), à peu près comme nous désignons par le mot d'*Iles* les colonies de l'Amérique; Βόσπορος, le *Bosphore*, c'est-à-dire le royaume de Leucon, sur le Bosphore Cimmérien (2); Πόντος, *le Pont*, c'est-à-dire tous les pays qui entourent le Pont-Euxin (3); τὰ ἐπὶ

(1) *Thucyd.*, *VII*, 57, *VIII*, 96. — *Xenoph. Hellen.*, *IV*, 8, 17. *Cf. Markland in Demosth.*, *t. IX*, *p.* 531. *Reiske.* (2) *Demosth. contrà Leptin.*, *p.* 466, *et Taylor ad h. l.*, *t. IX*, *p.* 520. (3) *Id. ib.* M. Auger me semble avoir eu tort de traduire *la province du Pont.* Dans

Θρᾴκης *les* (pays ou affaires) *de Thrace*, et tant d'autres qui reparaissent plus tard chez les écrivains imitateurs des formes antiques. Le langage de l'histoire s'enrichit d'une semblable locution au commencement de l'ère vulgaire.

Dès que les Romains eurent soumis une grande partie de l'Orient, que des communications journalières se furent établies entre les deux grandes parties de leur domination, la mer Ionienne fut traversée à tous les instans, et son nom parut sans cesse dans les relations diplomatiques ou historiques; aussi, à compter de cette époque, les mots περᾷν, περαιοῦσθαι τὸν Ἰόνιον, ou même διαβαίνειν, se rencontrèrent plus fréquemment sous la plume de leurs historiens.

Lors des différens d'Octave et d'Antoine, la mer *Ionienne* fut un instant la ligne de démarcation qui sépara la domination des deux rivaux (1). Bientôt même elle servit à diviser l'Empire romain en deux grandes parties, l'*Occidentale* et l'*Orientale* (2); et c'est alors que l'on vit s'intro-

---

Théophraste (*Hist. plant. VIII*, §. 4, *p.* 931; §. 5, *p.* 937; §. 8, *p.* 947), les mots ποντικοὶ πυροὶ désignent non les blés du royaume du Pont, mais ceux qui sortaient du Pont-Euxin, et qui venaient principalement des environs du Bosphore Cimmérien.

(1) *Plutarch. in Anton.*, §. 31.—*Dion. Cass.*, *XLVIII*, §. 28. (2) *Appian. Bell. civ.*, *I*, §. 5; *III*, §. 63. *Bell. Mithrid.*, §. 112. *Schw.*

duire la locution historique dont j'ai parlé; savoir : τὰ ὑπὲρ τὸν Ἰόνιον *les* (pays) *au-delà de la mer Ionienne*, ce qui désigne en général les *contrées de l'Empire situées au-delà de l'Adriatique*, par rapport à l'Italie, c'est-à-dire tout ce qui prit plus tard le nom d'Empire d'Orient. Cette locution, qui ne paraît pas avoir été remarquée, se rencontre pour la première fois dans Flavien Josèphe (1), qui florissait sous le règne de Titus; elle se présente ensuite dans Dion Cassius (2), dans Chariton (3), et probablement ailleurs. Or,

(1) *Joseph. Ant. Jud.*, *XV*, §. 10, 2. Il dit τὰ πέραν Ἰονίου, ce qui revient au même. (2) *Dion. Cassius*, *l. c.* (3) *Chariton de am. Cher. et Callirh.*, *VI*, §. 3, *p.* 102, *l.* 13. ἀλλ' ὑπὲρ τὸν Ἰόνιον.... μῦθον ἐκπέμπει. Les mots ὑπὲρ τὸν I. me paraissent une allusion assez fine et détournée à la locution dont je parle. J'ai dit que, dans le langage de l'histoire et de la diplomatie, la mer Ionienne servait de limite entre l'Orient et l'Occident; de sorte qu'à Rome τὰ ὑ. τ. I. signifiait l'*Orient;* mais à Babylone où Chariton a conduit ses deux héros, ces expressions signifient l'*Occident*, et par là le sophiste a voulu désigner la Sicile et l'Italie. Au reste, le très-savant d'Orville me semble n'avoir pas rencontré fort juste, en expliquant cette autre phrase de Chariton ὡς ἂν μέλλων ὑπὲρ τὸν Ἰόνιον περαιοῦσθαι (*VII*, §. 3, *p.* 133, *l.* 17): il veut conserver Ἰώνιον par des motifs plus subtils que fondés; on doit lire τὸν Ἰόνιον, *scil.* πόρον : c'est la véritable orthographe; (*Wesseling ad Diodor.*, *t. II*, *p.* 12. *Schweighœuser ad præf. App.*, *p.* 4, *l.* 50, *et ad Punic. Bell.*, *VIII*, 87. *Cf. Exercit. in Appian.*, *p.* 17, *inter Acad. opusc.*);

cette locution historique me semble avoir contribué au changement qui a été remarqué ; car l'usage de comprendre en général par les mots *au-delà de la mer Ionienne* l'Illyrie et la Dalmatie, dut faire prendre insensiblement l'habitude de remonter vers le Nord le nom de *mer Ionienne*, aux dépens de celui d'*Adriatique;* et c'est aussi peu de temps après l'apparition de la phrase τὰ ὑπὲρ τὸν Ἰόνιον, qu'on aperçoit les premières traces de l'extension de la mer Ionienne ou du golfe Ionien.

Jusqu'à présent, il n'a été question que des changemens survenus dans l'intérieur même du golfe de Venise; il convient d'examiner aussi ce qui regarde le grand bassin auquel, chez les anciens auteurs, le nom de mer Ionienne est particulièrement affecté.

On a vu qu'au temps de Polybe il était divisé en deux parties, mer Ionienne et mer Sicilienne. Un siècle et demi plus tard, ce dernier nom avait déjà envahi toute l'étendue du bassin compris entre la Grèce et la Sicile; car il embrasse

---

et la phrase paraît signifier simplement ὡς ἂν μέλλων ὑπὲρ τὸ Ἰόνιον πέλαγος πλεῖν ἐπὶ Συρακουσῶν. On lit dans Appien que les Athéniens étendirent leur domination en Sicile *jusqu'à la mer Ionienne*, ἐπὶ τὸν Ἰόνιον ἐκτείνοντες τὴν ἀρχὴν εἰς Σικελίαν (*Bell. Punic. VIII*, 87) : ἐπὶ τὸν I. ne signifie rien; Geslen, en traduisant *ultra Ionium Mare*, montre assez qu'il avait vu dans son MS. ὑπὲρ τὸν Ἰόνιον, ou qu'il avait ainsi corrigé : en tout cas, ὑ. τ. I. me paraît incontestable.

au Nord jusqu'au cap Japygien et à la bouche du golfe Adriatique, à l'Est jusqu'aux côtes de l'Épire, de l'Acarnanie et du Péloponnèse, et au S.-E. jusqu'à la pointe occidentale de la Crète; la partie septentrionale de cette mer comprise entre le parallèle du cap Lacinium et la ville d'Hydruntum placée à l'entrée de l'Adriatique, portait particulièrement le nom de *golfe Ionien* (1).

Telle est donc la dénomination qui, vers le commencement du premier siècle de notre ère, remplace l'ancienne grande *mer Ionienne*. Cela n'empêche pas que même, avant cette époque, on ne voie avec étonnement paraître une autre dénomination chez les poètes latins; et je dois convenir qu'il est fort difficile de découvrir à quelle cause ce changement doit être rapporté.

En effet, Scaliger (2) et Bochart (3) ont déjà remarqué que le nom d'*Hadria*, qui est particulier au golfe de Venise, a été prolongé par Ovide jusqu'au golfe de Corinthe (4).

J'ajoute qu'il en est de même d'Horace. Dans les vers

Actia pugna,
Te duce, per pueros hostili more refertur;
Adversarius est frater, lacus HADRIA (5).

---

(1) *Strabon, II, p.* 185. *B.* (2) *Scaliger, de Emend. tempor., p.* 536. (3) *Bochart, Chanaan, I, §.* 26. (4) *Ovid. Trist., I,* 11, 4.—*Fast., IV,* 499—501. (5) *Horat., I, Epistol.* 18, *v.* 61.

Il est clair que l'*Adriatique* est la mer qui baigne les côtes du golfe d'Ambracie. Dans ces deux autres,

Fretis acrior Hadriæ
Curvantis Calabros sinus (1),

je crois que les *Calabri sinus* pourraient être le golfe de Tarente ; il s'ensuivrait que *Hadria* serait encore la partie septentrionale de la mer Ionienne.

Ceci me paraîtrait se rattacher aux idées que Polybe se faisait sur la forme de l'Italie, d'après l'opinion de son temps. On se rappelle qu'il regardait le côté oriental de l'Italie, comme formé par une ligne presque droite, qui, partant du cap Cocinthus en Bruttium, allait se terminer aux environs d'Aquilée (2); dans cette hypothèse, ce côté ne formait avec l'Epire et l'Illyrie qu'un *seul golfe* dont la partie méridionale se nommait *golfe Ionien*, et la partie septentrionale, *golfe Adriatique*; mais ces deux parties, selon les idées des anciens, appartenaient à un même tout. Il est donc peu surprenant que le nom d'*Adriatique* ait été quelquefois appliqué dans l'usage ordinaire à la seconde partie du golfe, ou au golfe Ionien. Cette acception nouvelle fut saisie avec empressement par les poëtes (3) : et, en effet, dans les passages d'Ovide et d'Horace, on a remarqué

---

(1) *Horat.*, *I*, *Od.*, 33, *v.* 15. (2) *Polyb.*, *II*, *p.* 102. *B. Cf. suprà*, *p.* 195. (3) Je ne m'en rappelle pas d'exemples pris chez les auteurs latins, mais il doit en exister.

que le nom d'Adriatique ne dépasse pas de beaucoup au Sud la limite du πόρος ou κόλπος Ἰόνιος.

L'exemple donné par les poètes fut bientôt suivi par les prosateurs grecs; et, comme on peut s'y attendre, ils donnèrent encore plus d'extension au nom d'Adriatique.

Le premier passage grec qu'on puisse citer existe dans les Actes des Apôtres (1). Scaliger, Bochart (2) et Brumoy (3), ont déjà montré que dans ce passage le mot Ἀδρίας désigne l'ancienne mer Ionienne et non le golfe Adriatique. J'en trouve un second dans Flavien Josèphe (4); l'ensemble de la narration prouve que cet historien a donné le même sens au mot Ἀδρίας; vient ensuite Pausanias; cet auteur appelle *Adriatique* la mer qui baigne les côtes occidentales du Péloponnèse (5) et la côte Nord-Est de la Sicile (6). Arrien, contemporain de Pausanias, nomme encore mer *Adriatique* l'étendue de mer qui sépare Nicopolis de l'Italie (7). Philostrate (8) dit

---

(1) *Act. Apostol.*, *XXVII*, §. 27. (2) *Scalig. Bochart.*, *ll. C.* (3) *Brumoy*, *Théâtre des Grecs*, *t. I*, *p.* 349. (4) *Flav. Joseph. in suâ vitâ*, §. 3, *p.* 11, *ed. Hencke.* κατὰ μέσον τὴν Ἀδρίαν signifie *in medio* MARIS *Adriatici*, et non pas *in medio* SINUS *Adriatici*, comme traduit Havercamp. (5) *Pausan.*, *VIII*, §. 54, *p.* 709. (6) *Id.*, *V*, §. 25, *p.* 442. (7) C'est ainsi que j'entends Σὺ δ' αὐτὸς διαπλέῃς τὸν ἈΔΡΙΑΝ, τινὶ κινδυνεύεις ἢ τῇ κεφαλῇ. (*Epictet. ap. Arrian. Dissert.*, *II*, §. 6, 20, *p.* 197, *t. I*, *ed. Schw.*) (8) *Philostr. Imagg.*, *II*, §. 16.

aussi que l'isthme de Corinthe sépare la mer Égée de l'Adriatique. Agathémère, écrivain du troisième siècle, comme Philostrate, confirme tous ces témoignages (1).

Mais, sans que je fusse obligé de descendre si bas, l'autorité de Ptolémée pouvait me suffire pour établir que, dès le second siècle, le nom d'Adriatique s'était avancé vers le Sud. Ce géographe divise les mers dont j'ai parlé jusqu'à présent, en trois parties : 1°. l'*Adrias* (Ἀδρίας), entre Aquilée et le mont Garganus ; 2°. *le golfe Ionien*, entre le mont Garganus et les monts Acrocérauniens (2) ; l'*Adriatique* (Ἀδριατικόν), entre la Grèce et la Sicile. Il étend même cette dernière au midi du Péloponnèse (3), jusqu'à la pointe occidentale de l'île de Crète (4). Agathémère offre à peu près la même classification. Saint Jérôme place également l'Adriatique entre la Sicile et la pointe S.-O. du Péloponnèse (5) ; enfin, selon Ethicus, la Sicile est bornée à l'Est par l'Adriatique (6). Ainsi on voit que la mer *Adriatique* de Ptolémée et des auteurs des troisième et cinquième siècles est exactement la mer Sicilienne de Strabon.

---

(1) *Agathem. I, c.* 3, *p.* 181. (2) *V. suprà*, *p.* 204.
(3) *Ptolem.*, *III*, §. 16, *p.* 88. (4) *Id. ib.*, §. 17, *p.* 91.
(5) Inter Scyllam et Charybdim Adriatico se credens pelago, quasi per stagnum venit Methonem. (*S. Hieron. Ep.* 86, *t. IV*, *part. II*, *p.* 672.) (6) *Æth. Cosm.*, *p.* 732. — *Cod.*, 4806, *f°.* 5, *v°.*, *col.* 2, *fin.*

Mais le nom d'Adriatique continua toujours de s'étendre. Selon Procope, à la fin du sixième siècle, il se prolongeait jusqu'aux îles de Malte et de Gozzo (1); dans les fragmens attribués à Ethicus, et que des raisons particulières m'engagent à faire descendre jusqu'au commencement du cinquième siècle, dans Orose qui n'a fait que les copier, on lit *Creta finitur à meridie mari Libyco quod et* ADRIATICUM *vocant* (2): d'où il résulte que ce nom se confondait même quelquefois avec celui de mer *Libyque*, et devait atteindre en conséquence les côtes de l'Égypte. Ceci explique parfaitement un passage de la chronique de Bahr-Ebreus, où Denys de Telmahre (au neuvième siècle) dit que Tennis en Egypte est comme une île formée par les débordemens du Nil et par la grande *mer Adriatique* (3).

Je reviens pour un moment à ce que j'ai dit un peu plus haut sur le nom de *mer Adriatique*, qui, au commencement du premier siècle, fut donné au bassin de la mer Ionienne. Ce fait bien constaté sert à expliquer deux passages importans de Strabon.

Ce géographe s'exprime ainsi : « Les monts » Cérauniens forment le commencement de la

(1) *Procop. Bell. Vandal.*, I, 14, *p.* 212. C. (2) *Æthici Cosmogr.*, *l. l.* (3) Dans la trad. d'*Abd-Allatif*, *par M. de Sacy*, *p.* 501, Voy. *sa note*, *p.* 507, *col.* 1.

» bouche de l'Adriatique et du golfe Ionien. Cette
» bouche est commune à tous les deux, avec cette
» différence cependant que le nom de golfe Ionien
» est affecté à la *première partie de cette mer*,
» tandis que celui d'Adriatique est donné à la
» partie intérieure jusqu'à l'extrémité; néan-
» moins, on donne maintenant le nom d'*Adria-*
» *tique à la totalité*; » (1) et ailleurs : « Le golfe
» Ionien est *une partie* de ce qu'on appelle main-
» tenant *Adriatique* (2). »

Jusqu'à présent on a cru que Strabon voulait dire que le golfe Ionien s'étendait jusqu'à Lissus en Illyrie, et formait ainsi la première partie du golfe Adriatique; mais je me permettrai d'énoncer une opinion différente; car, outre que cette interprétation serait contraire aux passages des auteurs de son temps que j'ai cités, elle le mettrait en contradiction avec lui-même, puisqu'on sait qu'il regardait les monts Cérauniens d'une part, et le cap Iapygien de l'autre, comme les points où se séparaient les deux mers. Il convient de rappeler encore ici les idées de Polybe; on se souvient que, selon les anciens, le golfe commençait plus bas, au cap Lacinium ou au cap Cocinthus, et semblait ne former qu'un seul tout avec l'Adriatique proprement dite. Or, ce bassin qui est borné à l'Occident par la côte de l'Italie jus-

(1) *Strab.*, *VII*, *p.* 488. *A.* (2) *Id.*, *II*, *p.* 185. *C.*

qu'au cap Iapygien, est précisément *cette première partie du golfe* qui portait le nom de golfe Ionien, selon Strabon. Pline l'appelle *mare Inferum*, par opposition au golfe même, qui se nommait *mare Superum* (1); et quand Strabon ajoute que cette partie commençait, de son temps, à s'appeler aussi *Adriatique*, on voit clairement qu'il fait allusion à la signification du mot *Adriatique*, que nous avons remarquée chez les poètes latins et chez les prosateurs grecs du premier siècle.

Je ne terminerai pas ce que j'avais à dire sur l'Adriatique et la mer Ionienne sans remarquer que cette dernière expression se rencontre parfois chez les anciens avec une acception qui pourrait embarrasser; car ce n'est pas assez qu'ils appellent quelquefois la mer Égée (2) mer des Ioniens (θάλασσα ἡ Ἰώνων), probablement parce qu'elle baigne les côtes de l'Attique et de l'Ionie; ils donnent aussi ce nom à la mer de Phénicie, entre Cypre et l'Égypte (3); j'en retrouve un exemple dans un vers obscur d'un chœur d'Euripide (4), et dans un passage assez curieux du sophiste Himerius qui vivait au commencement du quatrième siècle (5). Ces rapprochemens expliquent pourquoi

(1) *Plin.*, *III*, 26. (2) *Larcher, sur Hérodote*, *t. VIII*, *p.* 278. (3) *Steph. Byz. voce* Ἰόνιος. *Eustath. ad Dion. Per.*, *v.* 92. (4) *Eurip. Phœniss.*, *v.* 216 *et ibi Valck.*, *p.* 77. (5) *Himer. Eclog.*, *XIII*, §. 30, *p.* 230. Ailleurs, le même auteur parle de la mer Ionienne, mais

Claudien a donné l'épithète d'*Ionien* au côté méridional de l'île de Cypre, dans ces vers :

> Mons latus *Ionium* Cypri præruptus obumbrat,
> Invius humano gressu, Pharumque cubile
> Proteos et septem despectat cornua Nili (1).

Au reste, cette acception du nom de mer Ionienne me paraît tenir à quelque idée mythologique, et je doute fort qu'on la trouve ailleurs que dans les poètes ou dans quelques sophistes, imitateurs, soit des formes, soit des expressions antiques, et plus jaloux d'arrondir leurs périodes que soigneux de se conformer aux témoignages de l'histoire.

MER TYRRHÉNIENNE.

Le nom de mer Tyrrhénienne, dans tous les auteurs de l'antiquité, ne désigne jamais autre chose qu'une partie ou la totalité du bassin compris entre la Sardaigne, la Corse et la côte occidentale de l'Italie, depuis la Sicile jusqu'à l'endroit où commençait le golfe de Ligurie : du moins, je n'ai rencontré aucun passage où le nom de cette mer ait une plus grande extension.

---

d'après l'idée qu'on s'en fait ordinairement. (*Orat. XI*, §. 1, *p.* 572.)

(1) *Claudian. Nupt. Honor. et Mar.*, *v.* 49—51. *Cornua Nili* me rappelle le Μενδήσιον κέρας de Thucydide, *III*, 110.)

Ce n'est que long-temps après l'ère vulgaire que ce nom commence à s'étendre davantage.

Si nous en croyons Elie Vinet dans ses Notes sur Ausone, ce poète a voulu faire entendre par l'épithète de *Tyrrhenica* qu'il donne à *Tarraco* (1), que la mer Tyrrhénienne s'étendait jusque sur les côtes d'Espagne. Cela peut être; mais il ne faudrait pas conclure ce fait des mots *Tyrrhenica Tarraco;* car, s'il était vrai que *Tyrrhenica* eût quelque rapport avec la mer Tyrrhénienne, on ne voit pas pourquoi Ausone n'aurait pas donné la même épithète à Barcino, située sur le bord de la même mer; il est plus probable qu'Ausone a voulu rappeler une tradition relative à quelque ancienne colonie des Tyrrhéniens établie à Tarraco; et quoique Solin attribue aux Scipions la fondation de cette ville (2), il est bien certain que les Romains n'ont fait que la rétablir : c'est ce qu'attestent les ruines encore subsistantes des anciens murs de Tarragone (3), qui paraissent antérieurs à l'époque des guerres puniques, puisqu'ils sont bâtis à peu près dans le genre des constructions dites Pélasgiques ou Cyclopéennes, comme les murailles de plusieurs villes de l'Étrurie (4).

---

(1) *Auson. Epistol.*, *XXIV*, *v.* 88. (2) *Solin*, *XXIII*, §. 8. (3) *Alex. de Laborde*, *Voyage pittoresq. d'Espagne*, *t. I*, *p.* 30. (4) M. Petit-Radel croit les murs de Tarra-

Procope me semble être le premier auteur chez lequel on voie le nom de mer Tyrrhénienne embrasser tout le bassin occidental de la Méditerranée entre l'Italie, la Sicile, l'Afrique, l'Espagne, la Gaule (1), et devenir ainsi une appellation générale qui efface les autres dénominations particulières, telles que mers Sarde, Africaine, Baléarique, etc. En effet, d'après les idées de Procope, on voit que cette grande mer s'étendait depuis l'Espagne jusqu'aux îles de Malte et de Gozzo, où elle se confondait avec la mer Adriatique (2). L'auteur de la Cosmographie d'Ethicus, un siècle auparavant (3), et Isidore de Séville, un siècle après, faisaient aussi commencer la mer Tyrrhénienne au détroit des Colonnes (4); et si l'on pénètre un peu avant dans la pensée de Procope, on sera conduit à croire qu'il divisait toute la Méditerranée en deux grandes portions, l'Orientale ou mer Adriatique, qui s'étendait depuis le méridien de Malte jusqu'aux côtes de la Syrie, ce qui est confirmé par Ethicus et Denys de Telmahre; et l'occidentale ou mer Tyrrhénienne qui commençait au même mé-

gone de construction carthaginoise. (*Note communiquée à M. de Laborde*, *p.* 30 — 31 *du Voy. pitt.*)

(1) *Procop. Bell. Gothic.*, *I*, §. 12, *p.* 340. (2) *Id. Bell. Vand.*, *I*, §. 14, *p.* 212. *C.* (3) *Æth. Cosmogr.*, *p.* 729, *ed. Gron.* — *Cod.* 4806, *f°.* 4, *v°.*, *c.* 1 *et* 2. (4) *Isid. Origg.*, *p.* 193, *col.* 1. *C.*

ridien, et se prolongeait jusqu'au détroit des Colonnes, le long des côtes de l'Afrique (1).

On trouve même les traces de cet ordre de choses à une époque moins reculée, dans un vers où Denys le Périégète étend la mer Tyrrhénienne jusqu'au fond de la grande Syrte (2) : ce qui fait supposer qu'au commencement du troisième siècle, époque où je suppose qu'a dû vivre ce poète (3), le nom de mer Tyrrhénienne commençait à empiéter déjà sur le bassin de l'Adriatique.

Ce vers de Denys, en nous montrant la mer Tyrrhénienne jusque sur la côte de l'Afrique, doit suffire pour nous préparer à une extension plus grande encore. En effet, l'auteur de la Cosmographie d'Ethicus nous apprend que l'Egypte est bornée au nord par la mer Tyrrhénienne (4). Dicuil dit aussi, d'après cet auteur et d'après l'ouvrage des *Missi Theodosi*, que le Nil se rend dans la mer Tyrrhénienne (5), et ailleurs il place

(1) Cosmas, contemporain de Procope, ne fournit rien à cet égard. Il connaissait fort peu la Méditerranée, qu'il désigne sous la dénomination vague de ὁ κατὰ Ρωμανίαν κόλπος, golfe de Romanie (*Cosm. indic.*, *p.* 132, *B.*), *ou de* ὁ Ρωμαϊκὸς κόλπος, golfe Romain (*id. p.* 187, C.); l'on sait que, dans son langage, Ρωμανία (*id. p.* 137, *E.*, 339, *E.*) est synonyme de Βασιλεία τῶν Ρωμαίων (*id. p.* 147, *B.*) (2) *Dion. Perieg.*, *v.* 201. (3) *V. suprà*, 206. (4) *AEth. Cosm.*, *p.* 725, *ed. Gron.*, *Cod.* 4806, *fo.* 3, *r°.*, *c.* 2. (5) *Dicuil*, *VI*, 3, 10.

cette mer sur les côtes de la Syrie (1). Tous ces faits prouvent que, dans le cinquième siècle, toute la Méditerranée, recevait *quelquefois* la dénomination générale de mer Tyrrhénienne; et ceci nous servira pour expliquer l'*Ægeotuscum mare*, qui, selon Dicuil, bornait la Grèce au Sud (2). C'est la mer *Crétique* de Ptolémée. Comme le nom de *Tyrrhenum mare* désignait aussi bien l'Adriatique que le reste de la Méditerranée, on avait donné le nom de *Ægeotuscum* à la portion de mer qui servait à joindre la mer Tyrrhénienne ou Adriatique à la mer Egée.

Pour rappeler les résultats que j'ai cru pouvoir présenter dans cette seconde partie, je dirai donc en peu de mots :

1°. Que le nom de golfe Ionien, à partir de la fin du premier siècle, a remonté dans le golfe de Venise jusqu'à la hauteur de Scodra en Illyrie;

2°. Que ce changement paraît tenir à l'introduction d'une locution historique;

3°. Que le nom d'*Adriatique*, donné par les poètes latins à la partie septentrionale de la mer Ionienne, l'a été ensuite au bassin tout entier, et s'est étendu dès le cinquième siècle jusqu'aux côtes d'Afrique;

4°. Que le nom de mer Tyrrhénienne, dès le

(1) *Dicuil*, *VIII*, 1, 1. (2) *Id.*, 1, 5. Dicuil est *le seul auteur* où j'aie trouvé le mot d'*Ægeotuscum*; il est composé de *Ægeum* (mare), et de *Tuscum* (mare).

cinquième siècle, désignait quelquefois toute la Méditerranée.

Je terminerai ici ces recherches sur les mers Ionienne, Adriatique et Tyrrhénienne. Je ne me dissimule pas que dans la quantité des faits qui ont passé sous mes yeux, il en est plusieurs sur lesquels j'aurais dû m'arrêter plus long-temps, et qui auraient mérité des développemens plus étendus; mais il ne m'a pas été permis d'entrer dans tous les détails nécessaires, et j'ai dû m'attacher à signaler les faits, plutôt qu'à les discuter; autrement j'aurais allongé outre mesure cette dissertation qui, malgré toute ma réserve, sera peut-être encore regardée comme un hors-d'œuvre. J'ai espéré cependant qu'on ne m'en ferait pas un reproche, puisqu'elle a été amenée par le besoin d'expliquer certains endroits de mon auteur, et qu'elle présente un ensemble qui contribue à les faire mieux comprendre, en même temps qu'il sert à coordonner et concilier beaucoup de passages obscurs des auteurs anciens.

Quelque soin que j'aie pris dans le cours de mes recherches sur Dicuil, pour ne pas laisser sans explication les passages vraiment difficiles de cet auteur, je ne doute pas qu'il ne m'en soit échappé un grand nombre, que le défaut de lumières, et non le défaut d'attention m'aura

empêché d'apercevoir. Dans un ouvrage comme celui de Dicuil, composé des élémens les plus hétérogènes et liés à une infinité de notions historiques, ce n'est pas assez d'une attention toujours soutenue pour découvrir les faits inconnus, cachés sous l'apparence de la vérité la plus commune, et déguisés par la naïveté d'un moine ignorant qui n'entend pas ce qu'il copie : il faut encore beaucoup de sagacité pour les entrevoir, beaucoup de critique et d'érudition pour les dégager de toutes les enveloppes qui les dérobent à la vue.

Quant à ceux qu'il était moins difficile d'apercevoir, j'ai tâché de les éclaircir et de faire ressortir l'utilité qu'ils présentent dans l'état actuel de la science. Il en est résulté quelques aperçus nouveaux qui ne paraîtront peut-être pas tout à fait indignes de l'examen des savans, et qui leur fourniront le sujet de plusieurs discussions auxquelles l'histoire et la géographie ne pourront que gagner. Je m'applaudirai d'y avoir donné lieu, puisqu'elles n'auront sans doute pour but que de combattre une erreur ou d'établir une vérité.

PASSAGES

DES AUTEURS GRECS ET LATINS,

Sur lesquels on a proposé de nouvelles explications ou corrections (*).

(*) Dans mon ouvrage, j'ai cru devoir suivre la méthode rigoureuse des philologues, qui éclaircissent brièvement en note les passages obscurs dont ils invoquent l'autorité : inadmissible dans les recherches purement historiques, cette méthode est nécessaire, indispensable même, dans les ouvrages dont l'exactitude fait le mérite. La marche se ralentit un peu, il est vrai ; mais que d'avantages n'en résulte-t-il pas? Les rapprochemens sont plus justes, les conséquences plus certaines, et souvent tel endroit se trouve expliqué en passant, qui ne l'aurait pas été de long-temps peut-être, parce que la véritable explication tenait à la suite d'idées qui occupaient celui sous les yeux duquel le passage s'est rencontré. Ma propre expérience m'a prouvé combien les personnes qui se livrent à la critique, aiment à retrouver sans peine si tel ou tel écrivain sur lequel elles travaillent, n'aurait pas été l'objet de quelques remarques. C'est le seul motif qui m'ait engagé à mettre ici la note des passages qui recevront quelque lumière des recherches précédentes.

TABLE

DES MATIÈRES. (*)

A.

(*) On a inséré dans cette Table les dénominations géographiques, qui ont subi quelques variations sous la main des copistes.

P 2

B.

C.

D.

E.

F.

G.

H.

I.

K.

L.

M.

N.

O.

P.

Q.

R.

S.

T.

U.

V.

W.

Y.

Φ.

Z.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

DICVILI

LIBER

DE. MENSVRA. ORBIS. TERRAE.

CODICIBVS. II. MSS.

MONVMENTISQ.VETERIS.GEOGRAPHIAE.

COLLATIS.

EMENDATVS. ILLVSTRATVS.

OPERA.

A. LETRONNE.

PARISINI.

Si quid mutetur, mutationem res ipsa, orationisve series, stylusve scriptoris necessario postulato.

J. Clericus.

LIBER
DE
MENSURA ORBIS TERRAE.

Incipit prologus libri de mensura orbis terræ. (*)

1. Post congregatam epistolam de quæstionibus decem artis grammaticæ, cogitavi, ut liber de mensura provinciarum orbis terræ sequeretur, secundum illorum auctoritatem quos Sanctus Theodosius imperator ad provincias prædictas mensurandas miserat; et, juxta Plinii Secundi præclaram auctoritatem, ipsarum (1) dimensionem (2) volo supplens ostendere.

2. Sed, duabus causis, contra temporum rationem, scripturam Missorum Theodosii verbis Plinii Secundi ordine scribendi præpono; eo quod illi, in duodenis novissime versibus (3), diligentius

(*) De scripturæ compendiis quibus codices in variantibus lectionibus designantur, videsis quæ diximus in disquisitionibus nostris, pp. 30, 31.

VARIÆ LECTIONES.

(1) Imparum. G. (2) Dimissionem. A, B. (3) Verbis. G.

antiquis fecisse affirmant, et quod exemplaria codicum Naturalis Historiæ Plinii Secundi, quæ scrutatus fui (1), nimis à scriptoribus ultimorum temporum dissipata prævidi (2).

3. Sermones quidem prædictorum Missorum, quia minus vitiose (3) scripti sunt, quantum potero (4) corrigere curabo.

4. At, ubi in libris Plinii Secundi corruptos (5) absque dubio numeros fieri cognovero, loca eorum vacua interim fore faciam; ut, si non invenero certa exemplaria, quicumque repererit emendet. Nam, ubi dubitavero utrum certi nec ne sint numeri, sicut cæteros cassabo (6); ut prædictus (7) quisquis veros viderit, veraciter corrigat.

5. Nulli stuporem præbere debet, quando numerus millium inter Plinium Secundum et Missos imperatoris dissentit. Quoniam illi, sicut prædixi, quod intentius vere hoc opus (8) perfecerunt (9) quam veteres, testantur.

I. De Europa.

II. De Asia.

---

(1) Scrutatus sum. G. (2) Pervidi, V. providi. G. (3) Viciose. B, C. (4) Potuero. G. (5) Corruptus. A, B. (6) Hæc verba (*cæteros cassabo*) cum viris doctis probentur, et scriptorum infimæ latinitatis genium sapiant, recepi lubens. Codices habent: *Certos crassabo*. (7) Prædictos. G. (8) Hopus. G. (9) Profecerunt. B. Perfecere. G.

III. De Africa.

IV. De Ægypto atque Æthiopia (1) cum illius insulis.

V. De longitudine ac latitudine orbis terræ, versibusque Missorum.

VI. De quinque fluminibus et aliis.

VII. De aliquibus nominatim insulis.

VIII. De latitudine et longitudine Tyrrheni maris.

IX. De sex montibus.

In quinto decimo anno regni imperatoris Theodosii, præcepit ille suis Missis provincias orbis terræ in longitudinem et latitudinem mensurari.

Terrarum orbis tribus dividitur nominibus, Europa, Asia, Libya (2): quod (3) divus Augustus primus omnium, per chorographiam (4), ostendit.

CAPUT I.

De Europa.

§. I.

1. Principium ergo erit omnibus ab Europæ freto, quemque locum Græci Heracleostelas (5) appellant. Hispaniarum (6) igitur Provinciæ (7) tres, ex eo loco ad montes Pyrenæos (8), per millia

(1) Egypto, Ethiopia. B, G. (2) Lybia. A, B, G, V. (3) Quem. A, B. (4) Chorografiam. A, B, G, V. (5) *Heracleos telas* vel *Heracleos tellas. Codd.* (5) Hyspaniarum. G. (7) Provintiæ. *Codd.* (8) Pyrreneos. *Codd.*

passuum DCCCC in longitudinem porriguntur (1). Eademque latitudo in austro. Sed, qua (2) contrahitur, CCC passuum, videtur ita proxima a Pyrenæis montibus.

2. Ulterior (3) Cordubensis Bætica (4). Prima itaque Provincia finitur ab oriente, situ Carthaginiensi (5) et Mauitania (6); ab occidente, oceano; a septentrione, flumine Ana; a meridie, mari Celtiberico. Hispania Lusitania, cum Asturica et Gallætia (7) finitur ab oriente, Noica Asturum (8), quæ est ad mare oceanum, in directa regione; ab occasu, Atlantico (9); a septentrione, oceano; a meridie, flumine Ana. Patet in longitudinem millia passuum CCCCLXXX, in latitudinem CCCCL.

3. Hispania citerior (10) finitur ab oriente, saltu Pyrenæo; ab occidente, Noica quæ est ad oceanum in directa; a septentrione, oceano; a meridie, Celtiberico. Longitudo (11) D. M. P. Latitudo CC.

§. II.

Gallia Comata cum insulis Britannicis (12) finitur ab oriente, flumine Rheno; ab occidente,

(1) Porrigitur. A. (2) Quia. *Codices.* (3) Citerior. *Codd.* (4) Bethica. A, B. (5) Saltu cartaginiensi. *Codd.* (6) Aquitania. *Codd.* (7) Galletia. *Codd.* (8) Noecantrum. *Codd.* (9) *Sic legit Vossius. Cod.* A. Afflata. *Cod.* B. Afflatucum. (10) Ulterior. *Codd.* (11) Longitudo *abest. Codd.* A, B. (12) Brittanicis. A.

Pyrenæo; a septentrione, oceano mari; a meridie, Rhodano et montibus Cebennicis. Longitudine DCCCCXXVIII; latitudine CCCLXIII. Juxta Plinium Secundum in quarto libro, in longitudinem DCCCCXX, in latitudinem (1) CCCVIII.

2. Provincia Narbonensis finitur ab oriente, Alpibus; ab occidente, saltu Pyrenæo; a septentrione, finibus Viennensium et montibus Cebennicis; a meridie, mari Gallico. Longitudo millia passuum CCCXXXIV, latitudo CLXXXVIIII. Juxta Plinium Secundum in eodem, longitudinem provinciæ Narbonensis CCCLXX, Agrippa tradidit; latitudinem CCCXLVIII.

§. III.

1. Italia finitur ab oriente, mari Ionio (2); ab occidente, Alpibus et flumine Varo (3); a septentrione, mari Adriatico et flumine Arsia; a meridie, mari Tyrrhenico (4); Longitudo, decies centum m. p., latitudo, m. p. CCCCXX; qua contrahitur, LX m. p., juxta Plinium Secundum in eodem.

2. Italia dein, primumque ejus Liguria; mox Etruria (5), Umbria, Latium: ibi Tiberina (6)

(1) In latitudine. A. (2) Mari Ponto. *Codd.* (3) Taro. *Codd.* (4) Tyrrhennico. (5) Et truria. B. (6) Tyberina. A.

ostia, et Roma terrarum caput XVI passuum intervallo a mari. Volscorum postea litus et Campaniæ (1): Picentinum inde, ac (2) Lucanum Bruttiumque (3), quo longissime in meridiem ab Alpium pene lunatis (4) jugis in maria excurrit Italia (5). Ab eo (6), Græciæ ora, mox Salentini, Pediculi, Apulii, Peligni, Frentani, Marrucini, Vestini, Sabini, Picentes, Galli, Umbri, Tusci, Veneti, Carni, Iapydes (7), Histri, Liburni.

3. Idem post pauca: Longitudo Italiæ decies centena et XX mil. passuum. Multo amplior mensura fieret Lacinium (8) usque; ni talis obliquitas in latus digredi videretur. Latitudo ejus varia est, CCCCX millium inter duo maria, Inferum et Superum, amnesque Varum (9) atque Arsiam.

§. IV.

Rhætia (10) minor, Noricus, Pannonia, Illyricum (11) Dalmatia, Liburnia finiunt ab oriente Dardania; ab occidente, flumine Rheno, a septentrione, flumine Danubio; a meridie,

---

(1) Campania. *Codd.* (2) Ad. B. (3) Brutuum, B. (4) Lucratis. B. Luratis. A. (5) Italiæ. B. (6) Ego. A. ÆEgeo. B. (7) Peduculi..... Freniani...... Abini...... Gallium. Britusci.... Lapudes. *Codd.* (8) Si Alacinio. *Codd.* (9) Varam. *Codd.* (10) Rhetia. *Codd.* (11) Illicum. B.

mari Adriatico. Longitudo, m. pm. DCXXXIII; latitudo, CCCXXI.

§. V.

Epirus (1), Achaia, Attica, Thessalia (2). Hæ finiuntur ab oriente, mari ÆEgæo (3); ab occidente, mari Adriatico (4); a septentrione, montibus Cercetio (5), Olympo, Pelio; a meridie, ab ÆEgæotusco (6) mari. Patent (7) in longitudinem, m. p. CCCCX; in latitudinem, CCCLXXV. Juxta Plinium Secundum in quinto (8), in longitudinem, m. p. CCCCXXX; in latitudinem, CCCLXXXVII.

§. VI.

1. Macedonia, Thracia (9); Hellespontus et pars sinistrior Ponti. Hæc (10) finiuntur ab oriente, mari Pontico; ab occidente, desertis Dardaniæ; à septentrione, flumine Histro. Patent in longitudinem, m. pm. DCCXX; in latitudinem, CCCLXXXI, juxta Plinium Secundum in eodem.

2. Promontorium Chryseon Ceras (11), in quo oppidum Byzantium (12) liberæ (13) conditionis,

---

(1) Pyrus. *Codd.* (2) Thessalica. B. (3) Egeo, B. (4) Aadriatico. A, *et suprà* Adriatico *in eodem MS.* (5) Cercerio. *Codd.* (6) Egeotusco. A. F. Eutusco. B. (7) Petens. A. (8) Quinto. *Codd.* (9) Thrachia. A. Tracia. B. (10) Hæ. B. (11) Crysone aeras. A. Crusone aeras. B. (12) Bizantium. B. (13) Libre. *Codd.*

antea Lygos (1) dictum, abest a Dyrrachio, DCCXI passuum. Tantum patet longitudo terrarum, inter Adriaticum mare et Propontidem.

§. VII.

1. Germania omnis et Gotthia (2) finiuntur ab oriente, flumine Vistla (3); ab occidente, flumine Rheno; a septentrione, oceano; a meridie (4), flumine Danubio. Patent (5) in longitudinem (6), m. pm. circiter DCCC. In latitudinem CCCLXXXIIII.

2. Dacia (7) et Alania finiuntur ab oriente, desertis Sarmatiæ; ab occidente, flumine Vistla; a septentrione, oceano; a merdie, flumine Histro (8). Patent (9) in longitudinem (10) decies centum millia; latitudo, qua cognoscitur, m. p. CCCLXXXVI, juxta Plinium Secundum in secundo.

3. Agrippa totum eum tractum ab Histro ad oceanum, bis decies centum mil. passuum in longitudine (11); quatuor CCCC millibus in latitudine, ad flumen Vistlam (12) a desertis Sarmatiæ, prodidit.

---

(1) Logos. *Codd.* (2) Omnisque Gothia. B. (3) Huistia. *Codd.* (4) A meridiæ. B. (5) Patens. A, B. (6) Longitudiem, latitudiem. B. (7) Datia. (8) Danubio. B. (9) Patens. *Codd.* (10) Longitudine. *Codd.* (11) Longitudie. B. (12) Huistla. *Codd.*

§. VIII.

1. Sarmatia, Scythia, Taurica. Hæ finiuntur ab oriente, jugis montis Caucasi et mari Caspio; ab occidente flumine Borysthene (1); a septentrione, oceano; a meridie, provincia Pontica. Longitudo, m. p. DCCCCLXXX; latitudo, DCCXV.

2. Armenia (2) major et mare Caspium, et quæ (3) circa gentes sunt ad oceanum, finiuntur ab oriente, oceano Serico; ab occidente, jugis montis (4) Caucasi et mari Caspio; a septentrione, Oceano; à meridie, monte Tauro. In longitudinem, m. p. CCCCLXXX; in latitudinem, CCLXXX.

CAPUT II.

De Asia.

§. I.

1. Asiæ pars citerior (5) finitur ab oriente, finibus (6) Asiæ superioris (7); ab occidente, Græcia (8); a septentrione, mari Ægæo; a me-

---

(1) Boristhene. *Codd.* (2) Armœnia. B. (3) Caspium quæ. *Codd.* (4) Montibus. B. (5) Ceterior. B. (6) Litoribus. *Codd.* (7) Superioris *deest. Codd.* (8) Gretia. A. Græetia. B.

ridie, Cretico et Carpathico (1). Longitudo, m. p. DCC; latitudo, CCCC.

2. Asiæ pars superior finitur ab oriente, Armenia (2) minore; ab occidente, finibus Phrygiæ, Lycaoniæ (3), Pamphyliæ (4); a septentrione, provincia Pontica; a meridie, mari Pamphylico (5) quod inter Cyprum et Ciliciam est. Longitudo, m. pm. DXXX; latitudo, CCCXX, juxta Plinium Secundum in quinto.

3. Et quæ proprie (6) vocatur Asia, in duas eam partes Agrippa divisit. Unam inclusit ab oriente, Phrygia, Lycaonia (7); ab occidente, mari (8) Ægæo; hujus longitudinem CCCCLXX m. p., latitudinem CCCXX fecit. Alteram determinavit ab oriente, Armenia minore; ab occidente, Phrygia, Lycaonia, Pamphylia; a septentrione, provincia Pontica; a meridie, mari Pamphylico (9). Longitudinem DLXXV m. p., latitudinem CCCXXV (10).

§. II.

Syria (11) finitur ab oriente, flumine Euphrate (12); ab occidente, mari Ægyptio; a sep-

(1) Carphatico. *Codd.* (2) Armœnia. A, *et infra.* (3) Phrigie, Lycaonie. B. Licaoniæ. A. (4) Pamphilie. B. (5) Pamphilico. A. Phamphilico. B. (6) Propriæ. A. (7) Phrygia Lycaonia. A. (8) Mare. A. (9) Phrigia. *Codd.* Licaonica. A. Pamphilia. Pamphilico. *Codd.* (10) Constructio manca, nisi verbum aliquod subintelligatur, puta *fecit* aut tale quid. (11) Siria. B. (12) Eufrate. B.

tentrione, mari quod inter Cyprum et Syriam (1) est; a meridie, Arabia quæ est inter mare Rubrum et sinum Arabicum. Hujus spatium patet in longitudinem (2) CCCCLXX, in latitudinem CLXXV.

§. III.

Arabia Eudæmon, Phlegmæa (3) inter duos sinus, Arabicum et Persicum, itemque citra Arabicum, Trogodytis (4) Arabia, Ægypto proxima. Hæ finiuntur ab oriente solis, sinu Persico; ab occidente, Nilo; a septentrione, Pharan et Nabathæa Arabia (5); a meridie, oceano Erythræo (6). Patet in longitudinem millia passuum decies centum LX, in latitudinem DCCCCXXX.

§. IV.

Mesopotamia, Babylonia (7), Chaldæa (8) finiuntur ab oriente, flumine Tigri (9); ab occidente, flumine Euphrate (10); a septentrione, monte Tauro; a meridie, mari Persico. Longitudo, m. p. DCCCC; latitudo, CCCLX : juxta Plinium Secundum, eadem mensura est.

(1) Siriam. (2) Longitudine, latitudine. A B. (3) Eudemon Plecmea. A. Phlecmea. B. (4) Trogoditen Arabiam Ægypto proximam. *Codd.* (5) Pharon et Uab Arabia. *Codd.* (6) Erithro. (7) Babillonia. A. Babilonia. B. (8) Chaldea. *Codd.* (9) Tygri. B. (10) Eufrate. *Codd.*

§. V.

Media (1), Parthia, Persis finiuntur ab oriente, flumine Indo; ab occidente, flumine Tigri (2); a septentrione, monte Tauro; a meridie; mari Rubro. Longitudo, m. pm. DCCCCXX; latitudo CCCCXXI: juxta Plinium Secundum, eadem mensura est.

§. VI.

India ulterior finitur ab oriente, flumine Gange (3) et oceano Indico; ab occidente, flumine Indo; a septentrione, monte Tauro; a meridie, oceano Indico. Longitudo, decies centum millia; latitudo, trigies XXX.

CAPUT III.

De Africâ.

§. I.

Gaulalia (4) et Mauritania finiuntur ab oriente, flumine Ampsaga (5); ab occidente, oceano atlantico (6); a septentrione, mari Africo;

---

(1) Moedia. *Codd.* (2) Tygri. B. (3) Grande. B. (4) Gaulia. A. Gaulalia. B. Ut ingenue fatear, ignoro quid faciam hoc loco. *Vide* Addenda, *ad calcem hujus operis.* (5) Amsaga. *Codd.* (6) Athlantico. *Codd.*

a meridie, mari oceano Æthiopico. In longitudinem, m. p. CCCCLXII; in latitudinem (1), duodecies XXX. Juxta Plinium Secundum in quinto (2), utriusque Mauritaniæ longitudo m. p. CCCCLXXX, latitudo CCCLXVIII.

§. II.

Numidia et Africa Carthaginensis (3) finiuntur ab oriente, Syrti minore; ab occidente, flumine Ampsaga (4); a septentrione, mari Africo; a meridie, Oceano. Longitudo, DLXXX m. p.; latitudo, CC. Juxta Plinium, eadem mensura est.

§. III.

Idem dicit in sexto : Africæ (ut media ex omni varietate prodentium sumatur computatio) efficit longitudo, c trigies et quat. et LXXVIII mil. passuum. Latitudo, quà colitur, nusquam CCL excedit.

§. IV.

Mensuram Tripolitanæ provinciæ inter duas Syrtes, et mensuram Libyæ Cyrenaicæ (5) cum sua Pentapolitana (6) provincia, nequaquam adhuc scriptam reperi (7), secundum Theodosii Missos.

---

(1) Longitudine...... latitudine. *Codd.* (2) Tertio, *Codd.* (3) Cartaginensis. *Codd.* (4) Amsaga. *Codd.* (5) Libiæ Cirinacæ. A. Lybie Cyrinacæ. B. (6) Pentapolitanæ provinciæ. A. Pentapolitane Provincie. B. (7) Repperi. *Codd.*

CAPUT IV.

De Ægypto et Æthiopia, cum illius insulis.

§. I.

1. Ægyptus inferior finitur ab oriente Scenitarum Arabia Trogodyte (1); ab occidente, Libya (2) deserta; a septentrione, mari AEgyptio (3); A meridie, AEthiopia (4). Longitudo, m. pm. CCCLXIIII; latitudo, CLXVII, juxta Plinium Secundum in eodem.

2. Longitudinem AEgypti superioris cum sua AEthiopia, C decies et quater et semel LXX pass., Latitudinem AEthiopiæ et AEgypti (5) superioris DCCCCCLVII passuum, Agrippa existimavit (6).

3. AEthiopia ab oriente hiberno (7), ad (8) occidentem hibernum. Meridiano cardine, sylvæ (9) ebeno (10) maxime virent. A media ejus parte, imminens mari mons excelsus, æternis ardet (11) ignibus, Theonochema (12) dictus a Grecis; a quo navigatione quatridui, promontorium Hesperu-ceras

(1) Trogodite. *Codd.* (2) Libia. B. Lybia. A. (3) Mari ÆGeo. A. (4) Egiptio.... Ethiopia. B. (5) Meridiæ. B. (6) Egipti... Ethiopia. B. (7) Ad orientem Hibernum. B. (8) Ab. A. (9) Silvæ. A. Silve. B. (10) Eveno. *Codd.* (11) Ardent. B. (12) Theonocemma. *Codd.*

vocatur, confine Africæ, juxta AEthiopas Hesperios (1). Quidam, et in eo tractu modicos colles amœna opacitate (2) vestitos, AEgipanum Satyrorumque (3) produnt. Insulas toto eo mari et Ephorus complures esse tradidit, et Eudoxus et Timosthenes (4); Clitarchus (5) vero Alexandro regi renuntiat. . . . .

CAPUT V.

De longitudine et latitudine orbis terræ, versibusque Missorum.

§. I.

1. Idem dicit in secundo : Pars nostrarum terrarum, de qua commemoro, ambienti, ut dictum est, oceano velut innatans, longissime ab ortu ad occasum patet, hoc est, ab India ad Herculis Columnas Gadibus sacratas (6), centum mil. sexagies et sexies et xxx^ta; simpliciter triginta millia passuum, ut Artemidoro (7) auctori placet.

2. Idem, post pauca dicit: Latitudo autem terræ a meridiano situ ad septentrionem (8) dimidio ferme colligitur trigies (9) atque ter et XLVIII sim-

(1) Hesperias. *Codd.* (2) Capacitate. *Codd.* (3) Satirorum. B. (4) Timostenes. *Codd.* (5) Clitharcus. *Codd.* (6) Sacratis. *Codd.* (7) Arteidoro. B. (8) Septentriones. *Codd.* (9) Cum Trigies. A.

pliciter millia passuum. Quo palam fit, quantum et hinc vapor abstulerit et illinc liquor. Neque enim deesse terris arbitror, aut non esse globi formam; sed inhabitabilia utrumque incomperta (1) esse.

3. Si numeremus præscriptam (2) longitudinem ab orientali parte Indiæ (3), usque ad Gades insulas per milliaria signa, verbi gratia, per lapides milliarios terminantes singuli singula, millia passuum VI et (4) DCXXX erunt; latitudinem vero, a septentrionali in australem, III et CCCXLVIII m. lapidum, prætermissis prædictis partibus intolerabilis (5) frigoris atque caloris.

Mensuratio orbis terræ finit.

§. II.

Duodecim versus prædictorum Missorum, de imperante Theodosio hoc opus fieri incipiunt.

Hoc opus egregium, quo mundi summa tenetur,
Æquora quo montes, fluvii, portus, freta et urbes
Signantur; cunctis ut sit cognoscere promptum,
Quicquid ubique latet; clemens genus, inclyta (6) proles,
Ac per sæcla (7) pius, totus quem vix capit orbis,
Theodosius princeps venerando jussit ab ore

---

(1) Incomparata esse. B. (2) Prescriptam. G. (3) Indie. G. (4) *VII*. A, B. V. *VIII:* G. (5) Intollerabilis. G. (6) Inclita. A, B, G. (7) Secla. G.

confici, ter quinis (1) aperit cum fastibus (2) annum.
Supplices hoc famuli, dum scribit, pingit et alter,
Mensibus exiguis, veterum monumenta (3) secuti,
In melius reparamus (4) opus, culpamque priorem,
Tollimus (5), ac totum breviter comprendimus (6) orbem:
Sed tamen, hoc tua nos docuit sapientia, Princeps

Non debet mirari quod in primo loco septimi et octavi versus istorum, amphimacrus (7) scriptus est; quoniam, ut reor, non imperitia, sed auctoritate aliorum poetarum, et maxime Virgilii, quem in talibus causis noster simulavit Sedulius; qui in heroïcis carminibus raro pedes alienos ab illis posuerunt.

CAPUT VI.

De quinque fluminibus et aliis.

Juxta Plinium Secundum, numerorum loca quæ in prologo prædixi relinquere vacua, repertis illis, supplevi. Sed, si quisquis meliora exemplaria invenerit, videat, si placuerit, ne piger corrigere fuerit.

---

(1) Conficitur quinis. G. Confici quinis. B. (2) Facibus. G. (3) Monimenta. G. (4) Reparemus. A. B. (5) Tullimus. *Codd.* 6) Comprehendimus. A, B. (7) Amphimachrus. *Codd.*

§. I.

Plinius Secundus in quinto, de flumine Nilo hæc narrat:

1. Proxima Africæ incolitur (1) Ægyptus introrsus ad meridiem recedens, donec a tergo prætendantur Æthiopes. Inferiorem ejus partem, Nilus dextra levaque divisus amplexu suo determinat, Canopico ostio ab Africa, ab Asia Pelusiaco, CCLXX millia passuum intervallo. Quam ob causam, inter insulas quidam Ægyptum retulere, ita se (2) findente (3) Nilo, ut triquetram (4) terræ figuram efficiat: ideoque multi, græcæ (5) litteræ vocabulo, Delta appellavere Ægyptum.

2. Mensura ab unitate alvei, unde se primum findit in latera, ad Canopicum ostium (6), CLXVI pass., ad Pelusiacum, CLXVI pass. Summa pars, contermina Æthiopiæ, Thebais vocatur.

3. Nilus incipit crescere a luna nova (7), quæcunque post solstitium est; sensim modiceque, Cancrum sole transeunte; abundantissime autem, Leonem; et residit in Virgine iisdem (8) quibus accrevit modis. In totum autem revocatur intra ripas in Libra, ut tradit Herodotus, centesimo die.

4. Quo crescit, reges aut præfectos (9) navi-

(1) Colitur. A, B. Incolitur. G. (2) Retule in se. B. (3) Findentem. A, B. (4) Utrumque jam. *Codd.* (5) Græcæ. A. Græciæ. B. (6) Hostium. A. (7) Nona. A. (8) Hisdem. B. (9) Aut prefecti. B. Autem prefecti. A.

gare eo, nefas dijudicatum est (1). Auctus per puteos mensuræ notis deprehenduntur (2); justum incrementum, cubitorum XVI. Minores aquæ non omnia rigant; ampliores detinent, tardius recedendo. Hæ serendi (3) tempora assumunt, solo madente; illæ non dant, sitiente (4): utrumque reputat provincia. In duodecim cubitis, famem sentit; in XIII, esurit: XIIII cubiti hilaritatem afferunt; XV, securitatem; XVI, delicias. Maximum incrementum, ad hoc ævi (5) fuit cubitorum XVII, Claudio principe; minimum, V, Pharsalico (6) bello, veluti necem Magni (7), prodigio quodam, flumine aversante. Cum stetere aquæ, apertis molibus, (8) admittuntur: ut quæque liberata est terra, seritur. Idem amnis unus omnium nullas expirat auras (9). »

§. II.

Julius Solinus in collectaneis de eodem Nilo nuntiat:

1. Ægyptus ad meridiem introrsus recedit quoad prætendant (10) Æthiopes a tergo. Interiorem ejus partem Nilus circumfluit, qui scissus

---

(1) Die indicatum. B. (2) Deprehenditur. *Codd.* (3) Hærendo. *Codd.* (4) Siciente. B. (5) Ab hoc ævo. *Codd.* (6) Farsalico. *Codd.* (7) Magno. *Codd.* (8) Moribus. *Codd.* (9) Aures. A. (10) Quo apprehendunt. *Codd.*

a loco, cui Delta nomen est (1), ad insulæ faciem spatia (2) amplectitur interamna, et incerto pene fonte decurrens proditur, ut loquemur.

2. Originem habet a monte inferioris Mauritaniæ, qui oceano propinquat. Hoc affirmant Punici libri. Hoc Jubam regem accipimus tradidisse. Igitur protinus lacum efficit, quem Nilidem dicunt. Nilum autem jam inde esse conjiciunt (3), quod hoc stagnum herbas, pisces, belluas (4) nihil minus procreat, quam in Nilo videmus.

3. Quando (5) Mauritania, unde origo ejus, a nivibus densioribus, aut imbribus (6) largioribus irrigatur (7); inde incrementa exundationis in Ægypto augentur. Sed effusus hoc (8) lacu, arenis (9) sorbetur, et cuniculis cæcis (10), absconditur.

4. Deinde in Cæsariensis pede (11) prorumpens amplior eadem indicia (12) profert, quæ in exortum notavimus (13); rursusque subsidit; nec se prius reddit, quam post intervalla itineris extenti contingat Æthiopas (14): ubi exit, et Nigrum facit fluvium, quem supra diximus esse terminum

---

(1) Est *abest a Cod.* A. (2) Spacia. A. (3) Coniciunt. A. Conicut. B. (4) Belual. *Codd.* (5) Mauritaniæ undique *Codd.* (6) Ymbribus. *Codd.* (7) Inrigatur. A. (8) Ab hoc. B. (9) Harenis. A. (10) Cecis. B. (11) Cæsariensi specu. *Codd.* (12) Inditia. B. (13) Notabimus. A. (14) Æthiopias. B.

limitis Africani. Astapum eum indigenæ (1) vocant, scilicet, aquam e tenebris profluentem. Multas magnasque ambit insulas, quarum pleræque sunt tam diffusæ et (2) vastæ magnitudinis, ut vix eas dierum quinque cursus prætermeet (3), quamvis concitus, ibi feratur.

5. Nobilissima earum est Meroë circum quam divisus dextero alveo Astusapes (4), lævo (5) Astaboras nominantur. Tunc quoque emensus magna longinqua, cum primum, occurrentibus scopulis (6) asperatur (7), agminibus tantis extollitur inter objecta rupium, ut ruere potius, quam manare credatur : demumque a cataracte ultimo tutus est.

6. Ita enim quædam claustra ejus ÆEgyptii nuncupant : relicto tamen hoc priore suo (9) nomine quod Giris vocatur, mox inoffensus meat. Septem ostiis (9) conditur septentrionem versus, et excipitur ÆEgyptio mari.

§. III.

1. Quanquam (10) in libris alicujus auctoris fluminis Nili partem in Rubrum mare exire nequa-

---

(1) Inde gentes. (2) Et *deest. Codd.* (3) Preterme. B. (4) Astisapes. *Codd.* (5) Levo. *Cod.* (6) Scopolis. A. (7) Tantis *desideratur in Codd.* A. (8) Ac ponere se. *Codd.* (9) Ostendiis. A. (10) Quamquam. G.

quam legimus, tamen affirmans Fidelis frater meo magistro Suibneo narravit coram me (cui (1), si profeci quidquid, post Deum imputo) quod, adorationis causa, in urbe Hierusalem clerici et laïci ab Hibernia (2), usque ad Nilum velificaverunt.

2. Deinde, in Nilo longe navigando, septem horrea, secundum numerum annorum abundantiæ (3), quæ Sanctus Joseph fecerat, de longinquo (4) admirantes, tanquam montes viderunt; quatuor in uno loco, ac tria in altero.

3. Hinc, ad horrea tria miraculi causa vadentes, leonem et octo homines viros atque feminas juxta illa mortuos invenerunt. Leo sua fortitudine occidit illos : illi hastis et gladiis ipsum interfecerunt; quia deserta utraque loca sunt in quibus horrea septem constructa fuerant.

4. Post hæc (5), diligenter considerando tria horrea, iterum mirabantur, a principio fundamenti usque ad finem altitudinis illorum, omnino lapidea fieri. Illa in inferiore parte, quadrata facta sunt; in superiore vero, rotunda : in fine sublimitatis, quasi gracile (6) acumen habent.

5. Post hæc, prædictus frater unum latus unius

(1) Coram cui. G. (2) Habitaria. A, B. V. Hintarea. G. (3) Habundantiæ. A. (4) A longinquo ammirantes. B. (5) Posthoc. V. (6) Gratile. A.

horrei ab angulo, usque ad alterum, pedibus quadringentis mensuravit.

6. Deinceps, intrantes in naves in Nilo flumine, usque ad introitum Rubri maris navigaverunt. Ex illo portu, ad orientalem plagam, usque ad Moysis (1) viam, per Rubrum mare parvum (2) est spatium (3). Ille mensurator lateris horrei ire usque ad portum, in quo introivit Moyses cum populo suo, in mare voluit; non solum, ut intrasset portum, sed, ut in eo vestigia curruum et rotarum orbitas Pharaonis cerneret; nautæ illi non consenserunt. Latitudo maris in eodem loco, quasi VI sibi visa est.

7. Inde, in occidentali parte Rubri maris, hoc est, in sinu extendente se longe in septentrionalem partem, velivola festinatione navigaverunt. Illud est mare quod murmurantem populum Israel in deserto coarctavit (4); ne in terram AEgypti regredi potuisset (5).

8. Non mirum est unum fluvium in diversa flumina dividi, cujus latitudo, maxime in AEgypto, magno ponto comparatur; ut Priscianus, in tertio (6) decimo libro parabolando (7) dicens, monet: ut si aspicientes mare, dicamus talem esse Nilum (8).

---

(1) Moysi. A, B, V. Moysis. G. (2) Pervium. G. (3) Spacium. B. (4) Coartavit. *Codd.* (5) Potuissent. B. (6) Tertio. B. (7) Parabulando. G. (8) Nilem. A.

9. Hodie (1) in Cosmographia, quæ sub Julio Cæsare et Marco Antonio consulibus facta est, scriptam inveni partem Nili fluminis exeuntem in Rubrum mare (2), juxta civitatem Clysma (3) et castra Moysis (4).

10. Quisquis longitudinem Nili cognoscere desiderat, sciat prius quot millia ab occidentali parte Africæ, usque ad orientalem plagam ÆEgypti, numerantur; inde, usque ad ostium per quod pars illius, juxta castra Moysis (5) et civitatem quæ nuncupatur Clysma (6), vadit in mare Rubrum : vel si longius voluerit, usque ad Pelusiacum ostium, per quod altera ipsius pars in Tyrrhenum mare intrat; aut si, usque ad finem fere totius plenitudinis ejus computaverit, in Canopico ostio terminabit, sed longius ad Pelusiacum (7). Latitudo istius fluvii per quot millia (8) dilatatur, non reperi.

§. IV.

Julius Solinus, in eodem prædicto volumine, de Euphrate hoc docet :

1. Euphraten fundit Armenia major, ortum (9) supra Zimaram (10), sub radicibus montis quem

(1) Hoc. G. (2) Juxta Rubrum mare. G. (3) Ouilam. A, G. Oliua. B, V. (4) Monsei. A. Mosei. B, V. Moysei. G. (5) Monsei. A. Mosei, B, V. (6) Oliua. *Codd.* (7) Peleusiacum. B. (8) Quem Nilus. V. (9) Ortus. *Codd.* (10) Zimam. A. Limam. B.

Capoten (1) accolæ nominant (2), Scythis proximum; hic, receptis in se aliquot (3) amnibus, convalescit, et, stipatus convenis (4) aquis, luctatur cum montis Tauri objectu, quem apud Elegeam scindit, licet et resistit duodecim millium passuum latitudine. Vero DCCCLXII........... (5).

2. Plinius Secundus de eodem Euphrate in quinto libro, dicit : Increscit autem et ipse Euphrates Nili (6) modo æstatis diebus : paululum differens ab eo, Mesopotamiam (7) inundat, sole optinente xx^am^. partem Cancri. Minui (8) incipit Leone transgresso in Virgine (9). In totum vero remeat in xx^ma^ nona parte Virginis.

§. V.

1. Idem Julius in eodem libro : De Tigri quoque dicere hoc loco par est (10). In Armeniæ (11) regione, caput tollit mire quam lucidum, conspicuo fonte, in loco edito, qui Elegos nominatur; nec ab exordio statim totus est. Primum pigre fluit, non suo nomine : at cum fines Medorum (12) invectus est, Tigris (13) statim dicitur : ita nominant Medi (14) sagittam.

(1) Catoten. *Codd.* (2) Nominavit. B. (3) Aliquid. B. (4) Evenis. B. (5) *Locus mutilus; forte* vero (longitudo illius), DCCCLXII (m. p.) (6) Nilo. B. (7) A Mesopotamia. B. (8) Munui. A. (9) *Locus de mendo mihi suspectus.* (10) Parem. B. (11) Armœuiæ. *Codd.* (12) Mœdorum. *Codd.* (13) Tygris. B. (14) Moedi. *Codd.*

2. Influit in Arethusam lacum omnia pondera sustinentem, cujus pisces nunquam se alveo Tigris (1) miscent; sicut, nec amnici (2) pisces in stagnum transeunt Arethusæ, per quam dissimili colore et.... volucri meat cursu.

3. Mox, Tauro resistente, in profundum specum mergitur, quem subterlabens, in altero ejus latere apud Zomada emicat (3), ulvas (4) et purgamenta plurima secum trahens. Deinde, identidem (5) abscondit se, rursusque (6) redditur. Adiabenos (7) Arabasque præterfluit (8); Mesopotamiam amplectitur; amnem nobilissimum Coaspen accipit. Longitudo illius DCCCXCV; latitudinem ejus non legi.

4. Sed Plinius Secundus altero nomine prædictum stagnum nominat, quod nunc obliviscor, et aquam illius stagni amaram esse narrat, atque fluminis dulcem: ideo fluvii pisces evitant ire in stagnum, veluti stagni pisces intrare in flumen fugiunt.

§. VI.

1. Idem Julius post multa: Maximi in India amnes Ganges et Indus, quorum Gangen quidam fontibus incertis nasci, et Nili modo

---

(1) Tygris. B. (2) Aminici. *Codd.* (3) Azoma demicat. A. B. (4) Vias. A, *et intra versus* algas, *recenti manu.* (5) Idemtidem. B. (6) Abscondit rursusque. *Codd.* (7) Adabienos. *Codd.* (8) Preterfluit. *Codd.*

exsultare contendunt; alii volunt a Scythicis montibus exoriri. Hyphasis (1) etiam ibi nobilissimus fluvius, qui Alexandri Magni iter terminavit, sicuti (2) aræ in ripa ejus positæ (3) probant. Minima Gangis (4) latitudo per VIII m. passuum, maxima per XX patet. Longitudo CCCCLIII m. p.; altitudo, ubi vadosissimus (5) est, mensuram C pedum devorat.

2. Idem paulo post: In Gange insula est populosissima (6) amplissimam continens gentem, cujus rex peditum L̄, equitum (7) IIII̅ (8) in armis habet. Omnes sane, quicumque præditi sunt regia potestate, non sine maximo elephantorum, equitum etiam, peditumque numero militarem agitant disciplinam.

§. VII.

1. Idem paulo post: Anguillas (9) ad tricenos pedes longas educat Ganges, quem Statius Sebosus inter præcipua miracula ait vermibus abundare, cæruleis nomine et colore; hi bina (10) habent brachia longitudinis cubitorum non minus (11) senorum, adeo robustis viribus, ut elephantes ad potum ventitantes, mordaci comprehensos ipsorum manu rapiant in profundum.

---

(1) Hypranes. *Codd.* (2) Secuti. B. (3) Are.... posite. B. (4) Ganis. B. (5) Vadosissimum. A. (6) Populosissimam. B. (7) Æquitum. A. (8) LIIII. *Codd.* (9) Anguilles. B. (10) Ha bina. A. (11) II minus. B.

2. Sunt in India præterea boves unicornes; sed, atrocissimus est monoceros, monstrum mugitu horrido, equino corpore, elephanti pedibus claudis, villosis, capite cervino, cornu a media (1) fronte ejus protenditur, splendore mirifico, ad magnitudinem pedum quatuor, ita acutum, ut, quicquid impetat, facile ictu ejus perforetur. Vivus non venit in hominum (2) potestatem; et interimi (3) quidem potest, capi non potest.

3. Est rhinoceros (4) in Æthiopia, sive ejusdem, vel alterius similis generis, de quo Julius Solinus longe sic ait: Ante ludos Cnei (5) Pompeii, rhinocerotem romana spectacula nesciebant. Cui bestiæ (6) color buxeus, in naribus cornu unicum et repandum, quod subinde attritum cautibus in mucronem excitat; eo quod, adversus elephantos (7) præliatur (8). Par ipsis longitudine, brevior auribus (9): naturaliter alvum petens; quam (10) solam intelligit ictibus (11) suis perviam.

4. Est aliud animal in Africa Cyrenaica (12), quod in alia terra fieri non legimus: de quo idem ita longe ante infit:

---

(1) Cornua media. *Codd.* (2) Hominem. A. (3) Interim. B. (4) Renoceron. A. Rinoceron. B. (5) Gnei. *Codd.* (6) Bestie. B. (7) Elephantes. B. (8) Prœliatur. A. (9) Cruribus. B. (10) Quem. *Codd.* (11) Actibus. *Codd.* (12) Cirinacia. A. Cirinatia. B.

Hyænam quoque mittit Africa, cui cum spina riget, collum continua unitate, flecti (1) non quit, nisi toto corporis circumactu. Multa de ea mira: primum, quod sequitur stabula pastorum, et, auditu assiduo, addiscit vocamen (2), quo (3) exprimere possit imitationem vocis humanæ (4), ut in hominem, astu accitum, nocte sæviat (5). Vomitus quoque humanos mentitur, falsisque singultibus sollicitatos canes sic devorat; qui, forte si venantes umbram ejus, dum (6) sequuntur, contigerint, latrare nequeunt, voce perdita.

5. Eadem hyæna inquisitione corporum sepultorum busta eruit. Præterea, promptius est marem capere: feminis enim ingenita est callidior astutia. Varietas multiplex (7) inest oculis, colorumque (8) mutatio (9); in cujus pupulis (10) lapis (11) invenitur, hyænium (12) dicunt, præditum (13) illa potestate, ut cujus hominis linguæ fuerit subditus, prædicat futura. Verum hyæna quodcunque animal ter lustraverit, movere se non potest; quapropter magicam scientiam inesse ei pronuntiaverunt (14). In Æthiopiæ (15) parte, coit cum

---

(1) Flectit non nisi. A. Flecti non nisi. B. (2) Vocamus. B. (3) Quod. B. (4) Humane. B. (5) Seviat. *Codd.* (6) Ejusdem. *Codd.* (7) Multiplea. B. (8) Colorum quæ. A. (9) Motatio. *Codd.* (10) Popolis. A. (11) Hiena invenitur. B Hienia invenitur. A. (12) Hienam. A, B. (13) Præditam. B. (14) Pronuntiaverunt. B. (15) Æthiopie. B.

leæna : unde nascitur monstrum, cui Crocotta (1) nomen est. Voces (2) hominum et ipsa pariter affectat. Nunquam cohibet aciem orbium (3) oculorum; sed, in obtutu (4) sine nictatione (5) contendit. In ore, lingua nulla : dens unus atque perpetuus, qui, ut nunquam retundatur, naturaliter capsularum modo clauditur.

§. VIII.

Idem longe prius de flumine Danubio inquit : Hister Germanicis jugis oritur, effusus monte qui Rauracos Galliæ aspectat. LX[ta] amnes in se recipit, ferme omnes navigabiles. Septem ostiis (6) Pontum influit. Quorum primum Peuce, secundum Naracustoma, tertium (7) Calonstoma, quartum Pseudostoma, quintum (8) Borionstoma, ac deinde Psilonstoma (9), languidiora sunt cæteris, septimum vero pigrum, ac palustri specie, non habet quod amni (10) comparetur. Priora quatuor ita magna sunt, ut per longitudinem CCCC mil. pass. non misceantur æquori, dulcemque (11) haustum (12), inconsumpto detineant (13) sapore. Longitudo ipsius DCCCCXXIII, m. p.

(1) Chorocotta. *Codd.* (2) Vos. B. (3) Acie morbium. B (4) Obtutum. A. (5) Sine ictatione. B. (6) Hostiis. A. (7) Tercium. B. (8) Quinto. B. (9) Spilonstoma. *Codd.* (10) Quo damni. B. (11) Ducemquæ. A. Ducemque. B. (12) Austum. B. (13) Detinent. A.

§. IX.

Hæc (1) de prætitulatis quinque fluminibus congregatim scripta sunt. Brevius de sequentibus fluviis, ex Cosmographia tantum prædicta (2) nuper in meas manus veniente, excerpetur.

1. Fluvius Jordanis nascitur sub Libano monte, circumiens eum, pergit (3) in lacum Tiberiadem (4); de eo exiens ad Scythopolim (5) quam secans mediam, et ab ea exiens effunditur in mare Mortuum. Currit per millia DCCXXII.

2. Hermus nascitur in campis Asiæ. Influit in mare Cycladarum. Currit per millia DCVIIII.

3. Mæandros nascitur in campis Asiaticis bicornis; currit quasi sint duo, redigentes se in unum (6); influit in mare Cycladarum (7). Currit per millia DCCCXCVII.

4. Fluvius Eurotas nascitur in campis Phrygiæ (8). Influit in mare Tyrrhenum (9). Currit per millia DCCCXXV.

5. Fluvius Tanais nascitur in monte Hyperboræi Riphæi. Per Mæotidas paludes exiens, influit in Euxinum Pontum. Currit per millia DCLIII.

---

(1) Hec B. (2) Predicta. B. (3) Circum iens vergit. A, B. (4) Tyberiadem. B. (5) Citopolis. *Codd.* (6) Bicornius currit sinu reddens se ad unum. *Codd.* (7) Cicladarum. *Codd.* (8) Phrygie *Codd.* (9) Tirrenum. B.

6. Borysthenes (1) nascitur in monte Hyperboræo (2). Influit in mare Ponticum. Currit per millia CCX.

7. Sperchius (3) nascitur in monte Œta Macedoniæ (4). Influit in mare Ægæum. Currit per millia DCII.

8. Alpheus nascitur in campis Achaiæ. Influit in mareTyrrhenum (5). Currit per millia CCCCLXX.

9. Achelous (6) nascitur in campis Epiri (7). Influit in mare Ionium. Currit per millia DCCXV.

10. Tiberis (8) nascitur in monte Apennino. Occidit in mare Tyrrheno. Currit per millia CCCCXCV.

11. Rhenus nascitur in Alpibus Penninis (9). Occidit in Oceano occidentali. Currit per millia DLII.

12. Rhodanus nascitur in Alpibus Cottiæis (10). Influit in mare Tyrrhenum. Currit p. mil........

13. Garumna (11) nascitur in Aquitaniæ (12) campis. Influit in Oceanum occidentalem. Currit per millia CCVIIII.

14. Bætis nascitur in campis Hispaniæ. Occidit in Oceano occidentali. Currit per millia CCCCX.

---

(1) Boristenes. *Codd.* (2) Hiperboreo. A. (3) Sperthius. *Codd.* (4) In monte Macedoniæ. *Codd.* (5) Tirrenum. B. (6) Acheloius. *Codd.* (7) Ephyri. *Codd.* (8) Tyberis. B. (9) Alpibus Apenninis. *Codd.* (10) Coticis. *Codd.* (11) Garonna. *Codd.* (12) Aquitania. A.

15. Tagus nascitur in campis Hispaniæ. Occidit in Oceano occidentali. Currit per millia CCCII.

16. Minius (1) nascitur prope Pyrenæum. In rotunditate vertitur, ut Brigantium (2) oppidum maritimum includat, et sic se in Oceanum occidentalem recipit. Currit per millia CCCX.

17. Hiberus nascitur sub Asturicis (3) montibus Pyrenæi (4). Vicinos inlustrans Hispanos (5). Infundit se mari juxta Tarraconem (6). Currit per millia CCIIII.

Hæc omnia quæ de fluminum longitudine dixi, ex Cosmographia accepi.

CAPUT VII.

De aliquibus nominatim insulis.

§. I.

1. Scribens de Æthiopia (7) quæ ad Africam pertinet, de multis ejus insulis juxta Plinium Secundum, breviter locutus sum; sed nullam nominatim (8) prædixi (9). Ideo paucas ex illis quarum nomina legeram nominatas ostendam.

2. Idem Plinius Secundus in sexto libro, juxta Æthiopas Aroteras (10), insulas esse docet; item Bacchias et Antibacchias et Stratioton.

(1) Mineus. *Codd.* (2) Bregantium. *Codd.* (3) Sub Assiriis montibus. *Codd.* (4) Phyrrenei. B. (5) Vicinas Hispanias. *Codd.* (6) Tarraconam. A. Terraconam. B. (7) Ethiopia. B. (8) Si nullum numinatim. G. (9) Dixi. B. (10) Æthiopias eroteras. B.

3. Priscianus in libro, qui in græco Periegesis nominatur, id est, descriptio orbis terræ, quem per metrum valde bonum fecerat, Erythiam (1) insulam juxta Atlanticam Æthiopiam fore monet, inquiens :

AEthiopes habitant Erythiam pectore justi,
Atlantem juxta longævi (2). Finibus olim,....

4. Gaulea (3) insula in australi Oceano occidentalis (4) Æthiopiæ, cujus vocabulum Isidorus, in VIIII libro Etymologiarum (5), ostendit.

5. Fortunatæ atque Gorgodes (6), Hesperides, quæ insulæ quod sunt in occidentali pelago Africæ (7) multi nuntiant (8). Longius ab Africa Gorgodes (9) quam Fortunatæ, ac Hesperides quam Gorgodes (10). Quoniam, in eo quod in Cosmographia fluvius Malva sub insula Fortunata nasci fertur, ex hoc prope ad Africam esse perhibetur. Distant autem Gorgodes (11) a continenti terra bidui navigatione, ut in quarto decimo libro Etymologiarum Isidorus ait.

§. II.

1. In occidentali vel septentrionali mari Hispaniæ (12) insulas fieri non legimus. Circum no-

(1) Erithream. *Codd.* Erythriam. G. (2) Longevi. A. B. (3) Gaudea. B. (4) Occidental. B. (5) Æthimologiarum. *Codd.* (6) Gordodes. B. (7) Que insule. . . . . Africe. B. (8) Nunciant. B. (9) Gordades. B. (10) Gordodes. B. (11) Gordades. B. (12) Hispanie. B.

stram insulam Hiberniam, sunt insulæ; sed aliæ parvæ, atque aliæ minimæ. Juxta insulam Britanniam (1); multæ aliæ magnæ, aliæ parvæ, aliæque mediæ, sunt aliæ in australi mari et aliæ in occidentali; sed magis in parte circii (2) et septentrionis illius abundant. In aliquibus ipsarum habitavi, alias intravi, alias tantum vidi, alias legi.

2. Plinius Secundus in secundo (3) libro edocet quod Pytheas Massiliensis, sex dierum navigatione, in septentrionem, a Britannia (4) Thulen (5) distantem narrat.

3. De eadem semper (6) deserta, in eodem XIIII Etymologiarum libro, Isidorus infit: Thule (7) ultima insula Oceani inter septentrionalem et occidentalem plagam, ultra Britanniam; a sole nomen habens, quia in ea æstivum solstitium sol facit.

4. Priscianus de eadem in Periegesi manifestius quam Isidorus inquit:

Oceani tranans hic navibus æquor apertum,
Ad Thulen (8) venies (9), quæ nocte dieque relucet
Titanis (10) radiis, cum curru scandit ad axes
Signiferi, boreas succendens (11) lampade partes.

---

(1) Brittaniam. A. (2) Circi. B. (3) Quarto. A. Tertio. B. (4) A Brittaniam. A (5) Thilen. *Codd.* (6) Semptem. B. (7) Thile. *Codd.* (8) Thilen. *Codd.* (9) Veniens. (10) Tytanis. *Codd.* (11) Signifer iboreas succedens. B.

5. De eadem manifestius et plenius quam Priscianus, Julius Solinus de Britannia loquens, in Collectaneis ita scripsit:

Thule (1) ultima in qua, æstivo (2) solstitio sole de Cancri sidere faciente transitum, nox nulla: brumali solstitio, perinde nullus dies.

6. Trigesimus nunc annus est a quo nuntiaverunt mihi clerici (3), qui, a kalendis februarii (4) usque kalendas augusti, in illa insula manserunt, quod, non solum in æstivo solstitio, sed in diebus circa illud, in vespertina hora, occidens sol abscondit se quasi trans parvulum tumulum: ita ut, nihil tenebrarum in minimo spatio ipso fiat; sed quicquid homo operari voluerit, vel pediculos (5) de camisia abstrahere, tanquam in præsentia solis potest: et, si in altitudine montium ejus fuissent (6), forsitan nunquam sol (7) absconderetur ab illis. In medio illius minimi temporis, medium noctis fit in medio orbis terræ; et sic puto, e contrario in hiemali solstitio, et in paucis diebus circa illud, auroram in minimo spatio in Thule (8) apparere, quando in medio meridies fit orbis terræ. Idcirco mentientes (9) falluntur, qui circum eam concretum fore mare scripserunt, et qui (10) a vernali æqui-

(1) Thile. *Codd.* (2) Estivo. B. (3) Clœrici. B. (4) Febroarii. *Codd.* (5) Peduculos. *Codd.* (6) Fuisset. G. (7) Sol *deest*. B. (8) Tyle. *Codd.* (9) Mencientes. B. (10) Quod. G.

noctio (1) usque ad autumnale (2) continuum diem sine nocte, atque ab autumnali, versa vice, usque ad vernale æquinoctium, assiduam (3) quidem noctem, dum illi navigantes in naturali tempore magni frigoris eam intrabant, ac manentes in ipsa, dies noctesque semper, præter solstitii tempus, alternatim (4) habebant: sed, navigatione unius diei ex illa ad boream, congelatum mare invenerunt.

§. III.

Sunt aliæ insulæ multæ in septentrionali Britanniæ (5) oceano, quæ (6) a septentrionalibus Britanniæ insulis duorum dierum ac noctium recta navigatione, plenis velis, assiduo feliciter vento, adiri queunt. Aliquis (7) probus religiosus mihi retulit quod, in duobus æstivis diebus, et una intercedente nocte, navigans in duorum navicula transtrorum, in unam illarum introivit (8). Illæ insulæ sunt aliæ parvulæ (9). Fere cunctæ simul angustis (10) distantesfretis, in quibus, in centum ferme annis, eremitæ (11) ex nostra Scottia navigantes habitaverunt. Sed, sicut a

---

(1) Equinoctio. B. (2) Autumnalem. G. (3) Assidue. G. (4) Alternantes. G. (5) Alie insule...... Britannie. B. (6) Quas. G. (7) Prbt. A, B. Presbyter. V. (8) Intravit. G. (9) Sed illæ parvulæ. G. (10) Angustiis. A. Anguste. B. (11) Heremitæ. *Codd.*

principio mundi desertæ semper fuerunt; ita nunc, causa latronum Nortmannorum (1), vacuæ anachoretis (2), plenæ innumerabilibus ovibus, ac diversis generibus multis nimis marinarum avium. Nunquam eas insulas in libris auctorum memoratas invenimus.

§. IV.

1. Julius Solinus in Collectaneis de Germania atque insulis ejus : In hoc tractu, et in omni septentrionis plaga, bisontes frequentissimi, qui, bobus feris similes (3), setosi collo, juba horridi, ultra tauros pernicitate, capti assuescere manu nesciunt. Sunt et uri (4) quos imperitum (5) vulgus vocat bubalos (6); cum bubali pene ad cervinam faciem in Africa procreentur. Istis (7) porro quos uros dicimus, taurina cornua in tantum modum protenduntur, ut dempta (8) ob insignem capacitatem inter regias mensas potuum gerula (9) fiant.

2. Est et alces mulis comparanda adeo propenso labro superiore, ut, nisi recedens in posteriora vestigia pasci, (10) non queat. Gravia (11) insula

---

(1) Normannorum. A, G. (2) Anchoritis. A, B. Anacoritis. G. (3) Feri similes. A. Fieri similes. B. (4) Uiri. B *et infra* Uros. (5) In meritum. A. Immeritum. B. (6) Bubalos vocat. B. (7) Isti. A. (8) Depta. B. (9) Gerulas. B. (10) Quasi. *Codd.* (11) *Sic. Codd.*

regionis Germaniæ mittit animal quale alces, et cui suffragines flecti nequeunt: propterea, non cubant cum dormiendum est; tamen somnolentum (1) arbor sustinet, et quæ prope casuram (2) secatur; ut fera, dum assuetis fulmentis (3) nititur, faciat ruinam: ita capitur. Alioquin difficile est eam mancipari; nam, in illo rigore poplitum, incomprehensibili fuga pollet.

3. Germanicarum insularum Scandinavia (4) maxima est. Sed nihil in ea magnum, præter ipsam.

§. V.

Plinius Secundus in libro quarto (5) de septentrionali oceano Scythiæ et insulis illius:

1. Septentrionalem oceanum Amalchium (6) Hecatæus (7) appellat, à Paropaniso (8) amne, qui Scythiam (9) alluit, (quod nomen ejus gentis lingua significat congelatum mare; Philemon Morimarusam (10) a Cimbris (11) dicit vocari, hoc est, mortuum mare); inde usque ad promon-

---

(1) Somnolentam. A. Somnolenta. B. (2) Sustinetque prope casura. B. (3) Fulcimentis. B. (4) Candavia. A Candavia. B. (5) Quarto *abest. Codd.* (6) Almachium. B. (7) Hecatheus. A. Lecatheus. B. (8) Parapasino. A. Parasino. B. (9) Scithiam. *Codd.* (10) Morimarimarusam. A. (11) Morimarus amacimbris. B.

torium Rubeas : ultra deinde Cronium nominat.

2. Xenophon Lampsacenus (1), a litore Scytharum (2) tridui navigatione, insulam esse immensæ magnitudinis Baltiam (3) tradit. Eamdem Pytheas (4) Basiliam (5) nominat.

3. Non longe feruntur et Oeocenæ insulæ, quarum ovis avium marinarum (6) et avenis vulgo nascentibus incolæ vivunt. Aliæ in quibus equinis pedibus homines nascuntur, Hippopodes (7) appellati. Aliæ in quibus nuda corpora prægrandes ipsorum aures tota contegunt.

4. Idem Plinius Secundus de insulis Germaniæ: Incipit deinde clarior (8) aperiri fama, ab gente Ingæuonum (9) quæ est prima in Germania. Mons Sævo ibi immensus, nec Riphæis (10) jugis minor, immanem (11) ad Cimbrorum usque promontorium (12) efficit sinum (13), qui Codanus vocatur, refertus insulis : quarum clarissima est Scandina-

---

(1) Lampsachenus. A. Lampsachetius. B. (2) Scitharum. A, B. (3) Balciam. A. (4) Phyteas. B. (5) Baletiam. B. *Dixi corrigendum esse* Balisia, (*Cf. Disquisit. pp.* 58, 145). *Nunc priorem lectionem, quam plerique servare malunt, retineo.* (6) Ovium. marimarum. B. (7) Hypopodes. A. (8) Clariore. A, B. (9) Ingueonum. A, B. (10) Ne Tripheis. B. (11) Immane. A, B. (12) Promunctorium. B. (13) Unum. A, B.

via, (1) incompertæ (2) magnitudinis, portionem tantum ejus, qua nota sit, Hillevionum (3) gente quingentis incolente pagis, quæ alterum orbem terrarum eam appellat (4). Nec minor est opinione Epigia. Quidam hæc habitari ad Vistlam usque fluvium (5) a Sarmatis, Venedis, Scirisque tradunt.

§. VI.

1. In prædicta Cosmographia legitur esse insula Solis, quæ appellatur Perusta (6), ubi Ganges intrat in mare. Et in eodem orientali oceano, Hippopodes et Elephantine (7) atque Theras.

2. Plinius Secundus in libro sexto (8) in oceano Indico insulas fieri, ita monet:

Quatuor Satrapiæ mox paulo, ad Taprobanam insulam festinante animo. Sed ante sunt aliæ, Patale (9) quam significavimus in ipsis faucibus Indi, triquadra figura, ccxx. mil. pass. latitudine. Extra ostia Indi, Chryse et Argyre (10) fertiles metallis, ut credo. Nam, quod aliqui tradidere, aureum argenteumque (11) iis solum esse, haud fa-

---

(1) Scadinavia. *Codd.* (2) Incomparatæ. B. (3) Ille vionum. B. (4) Gente quintos incolente pagos. — alterum orbem. A. Quintos incolent pagos alterum.... appellant. B. (5) Ad insulæ usque ad fluvium. *Codd.* (6) Perusca. *Codd.* (7) Hipodes et Silephantine. *Codd.* (8) Secoto. B. (9) Ante est Aliopatale. *Codd.* (10) Crise et Argire. *Codd.* (11) Aurum argentum. B.

cile crediderim. Ab iis (1), xx. millia pass. latitudine, Crotale; ab eaque xii (2), Bibaga, ostreis et conchyliis (3) referta. Deinde Coralliba (4) viii, m. p. a supra dicta (5), multæque ignobiles.

3. Julius Solinus, in postrema parte prædicti illius libri, scripsit :

4. Thilos Indiæ insula est : ea fert palmas, oleam creat, vineis abundat (6), terras omnes hoc miraculo sola vincit, quod quæcumque in ea arbor nascitur, nunquam caret foliis. Idem Julius paulo ante : Indica maria balænas (7) habent ultra spatia (8) quatuor (9) jugerum in longitudine; sed et quos phusiteras (10) nuncupant, qui enormes supra molem ingentium columnarum, ultra antennas (11) se navium extollunt, haustosque fistulis fluctus ita (12) eructant, ut nimbosa alluvie plerumque deprimant alveos navigantium.

5. Idem paulo post :

Taprobanam insulam, antequam temeritas humana exquisito penitus mari fidem panderet, diu orbem alterum putaverunt, et quidem eum, quem (13) habitare Antichtones (14) crederentur.

---

(1) His. *Codd.* (2) Crotale Tabeaque. *Codd.* (3) Conculis. *Codd.* (4) Oralliba. *Codd.* (5) Ac supra dicta. A. (6) Habundet. A. (7) Ballenas. A. Bellenas. B. (8) Spacia. A. (9) Quattuor. A. (10) Fusiteres. *Codd.* (11) Autemnas. A. B. (12) Fluctus indita. B. (13) Et quidem quam. (14) Eachites. *Codd.* : *sic legitur etiam in Solini Cod. Recepi* Antichthones, *Salmasio duce; sed vetus lectio multum torquet.*

Verum Alexandri Magni virtus ignorantiam publici erroris non tulit ulterius permanere ; sed in hæc usque secreta (1) propagavit nominis sui gloriam. Missus igitur Onesicritus (2), præfectus classis Macedonicæ, terram ipsam quanta esset, quid gigneret, quo modo haberetur, exquisitam notitiæ nostræ (3) dedit. Patet in longitudinem stadiorum $\overline{\text{VII}}$, in latitudinem (4) stadiorum $\overline{\text{V}}$: scinditur amni (5) interfluo : nam pars ejus bestiis et elephantis repleta est, majoribus multo, quam fert India : partem homines tenent. Margaritis (6) scatet et gemmis (7). Sita est inter ortum (8) et occasum.

6. Ab eoo mari, incipit, prætenta (9) India : a Prasiana (10) Indorum gente, dierum XXI in eam (11) fuit cursus ; sed, cum papyraceis (12) et Nili navibus illo pergeretur ; mox cursu nostrarum navium septem dierum iter factum est. Mare vadosum interjacet altitudinis non amplius senorum passuum, certis autem canalibus depressum adeo, ut nullæ unquam (13) anchoræ (14) ad profundi illius fundamenta potuerint pervenire. Nulla

---

(1) Sacreta. A. (2) Onericretus. B. (3) Noticiæ nostram. B. (4) Latitudine. A. (5) Scindi turamni inter fluonam. B. (6) Margaretis. *Codd.* (7) Gemmis omnibus. B. (8) Ortam. A. (9) Pretenta. A. (10) A Prasia. A. (11) In ea. B. (12) Papyriceis. *Codd.* (13) Umquam. A. (14) Nulle Anchore. B.

in navigando siderum (1) observatio (2); utpote ubi Septentriones nequaquam videntur, Vergiliæ (3) nunquam apparent. Lunam ab octava, in sextam decimam tantum supra terram vident. Lucet ibi Canopus, sidus (4) clarum et amplissimum. Solem orientem dextera habent, occidentem sinistra. Observatione itaque navigandi nulla suppetente, ut ad destinatum (5) pergentes locum capiant, vehunt alites, quarum meatus terram petentium magistros habent cursus regendi. Quaternis non amplius mensibus in anno navigatur.

7. Priscianus in Periegesi (6) de eadem insula Taprobana, ceterisque duabus, hæc sequentia dicit:

Hinc tepidos proram convertens navis ad austros,
Taprobanen (7) venies (8); generat quæ magna elephantes
Per fines Asiæ. Jacet hæc sub sidere Cancri.
Litoribus cujus saliunt (9) densissima cete (10),
Quæ pascit vastum mare Rubrum, montibus æqua;
Tenditur horribilis quorum per (11) terga, per armos,
Spina ferens cladem, fatumque sub ore feroci (12);
Quippe solent pariter navem sorbere, virosque:

---

(1) Syderum. B. (2) Observatione. A. (3) Vergilie. B. (4) Sydus. B. (5) Ad nactum B. Adeo nactum. A. (6) Periegessi. A. (7) Taprobanæ. A. Taprobane. B. (8) Veniet. *Codd.* (9) Siliunt. B. (10) Caete. A. (11) Pre. B. (12) Feroque. B.

Nam mala tam pelagus, quam (1) terra merentibus offert.
Ulterius pergas si post Carmanida (2) summam,
Ogyris (3) occurrat (4) : qua dicitur esse sepulchrum
Regis Erythræi (5); dederat qui nomina ponto.
Persicus inde sinus penetratur, et Icaron offert;
Insula, quæ fertur nimium placare Dianam (6).

8. Sicut longitudinem et latitudinem insulæ Taprobanæ per stadiorum millia Julius Solinus prædixit, ita enumerans : patet (7) in longitudinem stadiorum $\overline{\text{VII}}$, in latitudinem stadiorum $\overline{\text{V}}$; sic eamdem longitudinem et latitudinem per millia passuum, postea Isidorus in XIIII Etymologiarum libro ostendit, dicens : patet in longitudinem DCCCLXXV millibus passuum, in latitudinem DCXXV (8).

§. VII.

1. Et, quemadmodum idem Julius elephantes prædictæ insulæ majores multo (9) fieri quam elephantes Indiæ, nuntiavit (10); ita, elephantes Mauritaniæ minores fuisse quam elephantes Indiæ, loquens de Mauritania ipsiusque elephantibus, narravit.

(1) Tanquam terra. B. (2) Camminida. B. Carminida. A. (3) Ogiris. A. B. (4) Occurret. A. Occurreret. B. (5) Erithrei. A. B. (6) Deamē. B. (7) Patens. B. (8) Adi addenda. (9) Multos. B. (10) Nunciavit. B.

2. Idem Julius de Africa Cyrenaïca (1) et leonibus illius, his verbis locutus : Leones aversi coeunt, nec ipsi tantum; sed et lynces (2), et cameli, et elephanti (3), et rhinocerotes (4), et tigres (5). Leænæ (6) fetu primo catulos quinque educant; deinde, per singulos numerum demunt (7) insequentibus annis; et postremo, cum ad unum materna fecunditas advenerit, sterilescunt in æternum. Annos leonum frons et cauda indicant, sicut motus equini auribus intelliguntur.

3. Sed idem Julius nuntiando (8) de Germania insulisque ejus, unum de elephantibus (9) mentiens, falso loquitur, dicens elephantem nunquam jacere : dum ille, sicut bos, certissime jacet; ut populi communiter regni Francorum elephantem, in tempore imperatoris Karoli, viderunt. Sed, forsitan, ideo hoc de elephante ficte (10) æstimando (11) scriptum est, eo quod genua et suffragines sui, nisi quando jacet, non palam apparent.

§. VIII.

1. Idem Julius narrat de India. $\overline{\text{VI}}$ CCCCLIII annos a Libero patre usque ad Alexandrum Ma-

---

(1) Cirenaica. A. Cirenatia. B. (2) Linces. A. (3) Elephantes. B. (4) Rinocerotes. *Codd.* (5) Tygres. B. (6) Leenæ. *Codd.* (7) Demum. B. (8) Nunciando. B. (9) Elephantis. G. (10) Facte. B. Felse. G. (11) Extimando. G.

gnum fuisse scripserat. Idem aliud incredibile scripsit; homines Gangis fontem (1) colunt quod nullius escæ (2) opus indigent; sed tantum odore vivunt (3) pomorum silvestrium, longiusque pergentes eadem illi in præsidio gerunt, ut olfactu alantur : quod si tetriorem spiritum forte traxerint, exanimari eos certum est. De latitudine Gangis (4) fluminis et Euphratis quam in isto libro scripsit, dubitans (5) taceo.

§. IX.

1. Idem Julius locutus de Ægypto et Nilo, naturam crocodili (6) refert, vera falsis commiscens, his verbis : Crocodilus, malus quadrupes, et in terra, et in flumine pariter valet : linguam non habet; maxillam movet superiorem. Et paulo post : qualia anser insedit (7) ova; metatur locum naturali providentia, nec alibi fetus premit (8), quam quo (9) crescentes Nili aquæ non possunt pervenire.

2. Et paulo post : in aqua obtunsius (10) vident, in terra acutissime. Hieme cibum nullum capiunt : quin etiam, quatuor menses a cœptu (11) brumæ,

(1) Gangis fontemque. *Codd.* (2) Æsce. A. (3) Odore ibunt. A. (4) Gandis. B. (5) Scripti dubitans. B. (6) Corcodrilli. *Codd. passim.* (7) Insedet. *Codd.* (8) Prœmit. B. (9) Quamquod. *Codd.* (10) Obtuntius. *Codd.* (11) Accepta. *Codd.*

inedia exigunt. Alia quæ scripsit (1) de natura crocodili, idcirco hic prætermitto, quia in XII. Etymologiarum libro, quisquis voluerit inveniet.

3. In aliis quæ sequuntur (2) illi non sum credulus, ita paulo ante dicenti : Habitant in insula Nili homines forma exigui, sed audacia (3) usque adeo periti, ut crocodilis se offerant obvios. Nam hæc monstra fugientes sequuntur (4), formidant resistentes; et capiuntur, subactique etiam intra aquas suas serviunt, et perdomiti metu (5) ita obsequuntur (6), ut immemores atrocitatis, victores suos equitantes in dorso vehant. Hanc ergo insulam et hanc gentem, ubicumque indicio (7) odoris persenserint, procul fugiunt.

§. X.

1. Idem Julius in eodem prædicti pene voluminis fine, aliquas nominatim de Rubri maris insulis ostendit dicens : ...In occidentali mari Persidis Solis est insula rubens, omni animantium generi inaccessa ; quippe quæ omne animal inlatum perimit.

2. Idem paulo post hoc, in fine sui libri :....... Ex Arabicis insulis, quas Ascitæ (8) Arabes ha-

---

(1) Scripsi. B. (2) Secuntur. *Codd.* (3) Audatia. B. (4) Fugientia secuntur. *Codd.* (5) Perdomitam et vita. *Codd.* (6) Obsecuntur. *Codd.* (7) Ubicunque inditio. B. (8) Acitæ. *Codd.*

bent, dicunt esse insulam cui Erenata datum nomen: nam, bubaleis utribus contabulatas crates (1) superponunt, vectatique hoc ratis (2) genere, prætereuntes infestant sagittis venenatis.

§. XI.

1. Habitari (3) etiam dicuntur loca Æthiopiæ adusta Trogodytarum (4), et Ichthyophagorum nationibus (5) quorum....... cum ferulæ surgunt ad arboris magnitudinem, earum quæ nigræ (6) sunt, expressæ liquorem (7) reddunt amarissimum, et quæ candidæ (8), aquas revomunt (9), etiam potui accommodatas.

2. Alteram insulam Junoniam appellari ferunt, pauxillæ edis ignobiliter ad culmen fastigiatam (10). Tertia huic proximat eodem nomine, nuda prope omnia. Quarto loco, Capraria appellatur, enormibus lacertis plusquam aliæ referta (11). Sequitur Nivaria aere nebuloso (12), et coacto, ac propterea semper nivalis. Deinde Canaria repleta canibus forma eminentissimis; unde etiam duo exhibiti sunt Jubæ regi. In ea

---

(1) Contabulata sacrates. A. cum tabulatas crates. B. (2) Hoc cratis. B. (3) Habitari etiam adita Ethiopie. B. (4) Tragoditarum. *Codd.* (5) Ictiofagorum nam cum. A. Cum cum. B. (6) Magnæ *Codd.* (7) Liquorum. A. Liquorunt. B. (8) Amarissimumque candidas. B. Amariss. atque candidas. A. (9) Semovunt. B. (10) *Locus mutilus*, ni fallor. (11) Plusquam referta. B. (12) Neboloso. A.

ædificiorum (1) durant vestigia. Avium magna copia, nemora pomifera, palmeta caryotas (2) ferentia multa, nux pinea (3), larga mellatio, amnes siluris piscibus abundantes (4). Perhibent etiam expui in eam undoso mari belluas; deinde, cum monstra illa putredine tabefacta sunt, omnia illic infici tetro odore: ideoque non penitus ad nuncupationem sui (5) congruere, insularum qualitatem (6).

§. XII.

Isidorus in XII Etymologiarum codice de Phœnice ave Arabiæ scripsit:

1. Phœnix (7) Arabiæ avis dicta, quod colorem phœniceum (8) habeat, vel, quod sit in toto orbe singularis et unica: nam Arabes singularem et unicam Phœnicem vocant. Hæc D ultra annos vivens, dum se viderit senuisse, collectis aromatum virgultis, rogum sibi instruit, et conversa ad radium solis, alarum plausu voluntarium (9) sibi incendium nutrit: sicque iterum de cineribus suis resurgit.

2. Julius Solinus de Arabia locutus, de prædicto (10) alite sequentia scripsit:

---

(1) Edifisiorum. B. (2) Carioras. A. (3) Pimea. *Codd. Inter versus*, aliter rubra *legitur.* (4) Habundantes. A. (5) Sui. A. (6) Qualiter. A. (7) Fœnix. *Codd.* (8) Fœnicum. *Codd.* (9) Solis voluntarium. B. (10) Predicto aliter. B.

Apud Arabes est Phœnix avis, aquilæ magnitudine, capite honorato in conum, plumis extantibus, cristatis faucibus, circa collum fulgore aureo, postera parte purpureus, præter caudam, in qua roseis pennis cæruleus inscribitur nitor. Probatum est XL^{ta} et D^{tis} eam (1) durare annis; rogos sibi struit cinnamis (2), quos prope Panchæam (3) concinnat in solis orbem struere, altaribus superpositis.

§. XIII.

1. Topazion (4) Arabiæ insula nebulis cooperta, in XVI^{mo} Etymologiarum volumine fertum esse.

2... Quoniam in orientali oceano ÆEgypti atque australi ÆEthiopiæ illius insulas esse non legimus, sicut nec in mari Caspio.

§. XIV.

1. Paucas insulas parvas Tyrrheni (5) maris, quas multi narrare præterierunt, hic equidem nuntiare congrue disposuit Isidorus, in nono Etymologiarum libro. Insulam Sardum angusto freto, a Phoenicio litore (6), separatam fore scripsit.

2. Priscianus in Periegesi succedentes versus cecinit :

Panditur hinc (7) pelagus, tumidaque Propontide fervet
Ad boream : saxisque viget Proconesus (8) in illa.

---

(1) Eum. B. (2) Cynnamis. *Codd.* (3) Practheam. *Codd.* (4) Opazion. *Codd.* (5) Thirreni. B. (6) Fœnicis. *Codd.* (7) Hic. *Codd.* (8) Proconosus. B.

Est etiam lævis Euxini (1) partibus una,
4. Quam Leucen perhibent adversa (2) Borysthenis (3) amni,
Pascit aves quoniam multas candore nivali.
Hic animas perhibent heroum laude potentes
Degere securas, virtutis munere pulchro.
8. Cimmerium (4) recta sed si quis Bosporon (5) ibit,
Cernitur huic dextra vastæ Mæotidis undæ
Insula mole gravi stans, Alopecea lata (6),
Post quam (7) Phenagoren Hermonassamque nepotes
12. Egregiæ quondam (8) coluerunt gentis Ionum.

§. XV.

1. Julius de Scythicis insulis : Insula Apollinitarum LXXXta millibus passuum abest (9) a Bosporo (10) Thraciæ (11) circa Histrum sita, ex qua Lucullus Apollinem Capitolinum nobis extulit. Ante Borysthenen (12) Achillis (13) insula est, cum æde sacra; quam ædem nullus ingreditur ales : et, qui forte advolaverit, raptim fugam properat.

2. Idem Julius de Borysthene flumine locutus paulo ante : Apud Neuros nascitur Borysthenes flumen, in quo pisces egregii saporis, et quibus

---

(1) Eunixi. B. (2) Aversa. B. (3) Boresthenis. A, B. (4) Cimminerium. A. Comminerium. B. (5) Bosphoro nimbit. B. (6) Gravis tam sola Pecou. *Codd.* (7) Postquam. *Codd.* (8) Quoddam. *Codd.* (9) Nasuum. A. (10) Ab Osphoro. B. (11) Traciæ. A. (12) Boristhenen. B. (13) Hanc illis. A. Hæc illis. B.

ossa nulla sunt, nec aliud quam cartilagines tenerrimæ. Verum Neuri, ut accipimus, æstatis temporibus in lupos transfigurantur. Deinde, exacto spatio (1) quod huic sorti attributum est, in pristinam faciem revertuntur.

CAPUT VIII.

DE LATITUDINE ET LONGITUDINE TYRRHENI MARIS.

§. I.

1. Post hæc, Tyrrheni (2) maris latitudo, in quot millibus passuum dilatatur, hic scribi congruit, secundum Missos Theodosii. Longitudo Syriæ ab australi parte minoris Asiæ incipit, ac tangens Arabiam et inferiorem ÆEgyptum finitur. In quo spatio CCCCLXX millia passuum fieri scripserunt. Ipsa est juxta Syriam latitudo maris Tyrrheni, cui longitudo ab insulis Gadibus usque ad Syriam amplior extenditur quam longitudo Europæ et (3) Africæ.

2. Insula Cyprus (4) in Cosmographia CLXXV habere in longitudine legitur, et latitudine CXXV mil. passuum; et Creta in longitudine CLXXII (5),

(1) Snatio. A. (2) Tyrreni. A. (3) Vel. B. (4) Cypros. B. (5) CLXXVII. B.

V

ab oriente in occidentem; atque in latitudine I mil. passuum.

§. II.

Plinius Secundus de Sicilia, latitudineque maris Tyrrheni (1), hæc dicit in quarto libro:

1. Verum ante omnes claritate Sicilia, Sicania Thucydide (2) dicta, Trinacria pluribus a triangula specie: circuitu patens, ut auctor est Agrippa, m. p. DCXVIII. Quondam (3) Bruttio (4) agro cohærens (5); mox, interfuso mari, avulsa XV m. in longitudinem freto, in latitudinem autem Ī, ac dimidium, juxta Columnam Rhegiam (6).

2. Ab hoc dehiscendi (7) argumento, Rhegium (8) Græci nomen dedere oppido, in margine Italiæ sito. In eo freto, scopulus est Scylla, item Charybdis (9) mare vorticosum (10): ambæ claræ sævitia (11).

3. Ipsius Triquadræ, ut diximus, promontorium (12) Pelorum (13) vocatur, adversum Scyllam vergens in Italiam. Pachynum (14) in Græciam (15), CCCCXL ab eo distante Peloponneso (16).

---

(1) Tirreni. B. (2) Tuchidide. *Codd.* (3) Quandam. *Codd.* (4) Brutio. A, B. (5) Coherens. A. (6) Regiam. *Codd.* (7) Discindi. B. (8) Regium. *Codd.* (9) Caribdis. *Codd.* (10) Vertigoso. *Codd.* (11) Sevitia. *Codd.* (12) Promunctorium. B. (13) Pellorum. A. (14) Pachinum. *Codd.* (15) Gretia. *Codd.* (16) Peloponense. *Codd.*

Lilybæum (1) in Africam, CLXXX. m. intervallo a Mercurii promuntorio, et a Caralitano Sardiniæ, CXC. Inter se autem promontoria ac latera (2) his distantia spatiis (3).

4. Terreno itinere a Peloro Pachynum CLXXXVI, inde Lilybæum CC, inde Pelorum CXLII. Coloniæ ibi urbes, aut civitates LXIII. A Peloro, mare Ionium ora spectante, oppidum (4) Messana civium Romanorum, qui Mamertini vocantur: promontorium (5) Drepanum, colonia Tauromenium quæ antea Naxos, flumen Asines, mons Ætna (6) nocturnis mirus incendiis. Crater ejus patet ambitu stadia XX. Favilla Tauromenium et Catinam usque pervenit fervens.... Fragor vero ad Mauroneum et Gemellos colles. Scopuli tres Cyclopum (7), portus Ulyssis (8), colonia Catina.

5. Sic, a Mercurii promontorio usque ad oppidum Rhegium (9), in margine Italiæ situm, CCCXXIII m. pas. et amplius inveniuntur. Sed a Lilybæo (10) usque ad Rhegium (11), non ad septentrionem in directum navigium porrigitur; sed ad boream mensura declinat: namque a

---

(1) Lilibeum. *Codd.* (2) Promunctoria. ac cetera. *Codd.* (3) Spaciis. *Codd.* (4) Oram expectante oppido. A. Ora expectante oppido. B. (5) Promunctorium. B. (6) Ethna. *Codd.* (7) Ciclopum. *Codd.* (8) Ulixis. *Codd.* (9) Regium. *Codd.* (10) Lilibeo. B. (11) Regium. *Codd.*

septentrione usque ad Italiam quot milia sunt scriptum non reperi (1).

6. In XIIII^mo Etymologiarum libro de Siciliæ circuitu, ita scriptum admiror (2): Omnis ambitus ejus clauditur stadiorum tribus millibus, quæ (3) sine dubio tantum CCCLXXV passuum sunt. Hoc non errore factoris, sed postea scriptorum fore existimo. Isidorum enim V m. stadiorum scripsisse autumo, quæ fiunt DCXXV m. passuum.

7. Julius Solinus de monte Ætna

In Ætna vero, hiatus duo sunt, crateres (4) nominati, per quos eructatus erumpit vapor, præmisso prius fremitu, qui per æstuantes cavernarum latebras longo mugitu intra terræ viscera divolvitur. Nec ante se (5) flammarum globi attollunt (6) quam interni strepitus antecedant.

8. Servius in commentario librorum Virgilii, ubi narrat in tertio Æneidos:

Portus ab accessu ventorum immotus et ingens,
Ipse; sed horrificis juxta tonat AEtna ruinis;

hæc ita docet: Ætna constat, ab ea parte qua eurus vel africus flant, habere speluncas et plenas sulphuris et usque ad mare deductas (7). Hæ speluncæ, recipientes in se fluctus, ventum creant,

(1) Repperi. *Codd.* (2) Adminor. A. (3) Que. B. (4) Crateses. *Codd.* (5) Micantes se flamarum. B. (6) Attellunt. B. Atollunt. A. (7) Deductus. *Codd.*

qui agitatus ignem gignit ex sulphure; unde est (1) quod videtur incendium. Hoc autem certum esse (2), illa comprobat ratio; quia, et aliis flantibus ventis, nihil ex se mittit, et pro modo flatuum euri vel africi, interdum fumum, interdum favillas, nonnunquam vomit incendia.

9. Priscianus in Periegesi, postquam de Sicilia narravit, de duabus insulis juxta Africam, hoc est, juxta minorem Syrtim, retulit hæc:

Ad noton est pontus Libyæ (3), Syrtisque vadosa
Major: at ulterius (4) si pergas, cerne minorem
Occiduam: juxta quam Meninx (5) insula fulget,
Et Cercina (6) simul Libyca (7) statione patentes.

I.

Julius Solinus de promontoriis Africæ, de Libya (8) Cyrenaïca (9) dicens, hæc docet:

Omnis Africa a Zeugitano (10) pede incipit, promontorio (11) Apollonis, Sardiniæ controversa (12) promontorium Mercurii procedens in frontem Sicanam. Proinde extenta in duas prominentias (13), quarum altera promontorium Candidum dicitur:

(1) Unde esse. A. (2) Est. A. (3) Lybiæ. A. Libiæ. B. (4) Adulterius. A. (5) Menix. *Codd.* (6) Cernina. *Codd.* (7) Lybica. A. Libica. B. (8) Libia. B. (9) Cirinatia. B. (10) Teugitano. *Codd.* (11) Promunctorio. B. (12) Controverso. *Codd.* (13) Prominent. *Codd.*

altera quæ est in Cyrenaica (1) regione, quam Phycuntem (2) vocant.

§. IV.

1. Plinius Secundus, postquam in tertio (3) Naturalis Historiæ libro de Italia scripserat, paulo post de insula Corsica hæc scripsit:

In Ligustico mari, est Corsica, quam Græci (4) Cyrnon (5) appellavere, sed Tusco propior (6). A septentrione in meridiem projecta, longa passuum CLX millia: lata, majore ex parte, L: (7) circuitu, CCCXXV mil. Abest a vadis Volaterranis LXII. Civitates habet XXXII et colonias.

2. Idem post pauca dicit: Sardinia minus octo millibus (8) passuum a Corsicæ (9) extremis. Idem post pauca: Sardinia ab oriente patens CLXXXII mil., ab occidente CLXXV. Circuitus ejus DLXV. Alias ab Africa Caralitano (10 promontorio, CC.

3. In libro Etymologiarum XIIII°., de insula Sardinia sic scriptum est: Sardus, ab Hercule procreatus, cum magna multitudine a Libya (11) profectus (12), Sardiniam occupavit, et ex suo vocabulo insulæ nomen dedit. Hæc in Africo mari

(1) Cirenatia. A. Cirenacia. B. (2) Ficontem. *Codd.* (3) Quarto. *Codd.* (4) Greci. *Codd.* (5) Cirinon. *Codd.* (6) Proprior. A. (7) Lata majore circuitu ex parte CCCXXV. *Codd.* (8) Milia passuum. *Codd.* (9) Corsice. B. (10) Caralitanon. B. (11) Lybia. *Codd.* (12) Protectus. *Codd.*

facie vestigii humani, in orientem quam in occidentem latior prominet, ferme paribus lateribus quæ in meridiem et septentrionem vertunt. Ex quo, ante commercium (1) a navigantibus Græcorum (2), Ichnus (3) appellata est. Terra patet in longitudinem mil. CXL. in latitudinem XL.

4. Ita ab Italia, id est, a vadis Volaterranis usque ad Corsicam mil. LXII (4). Longitudo Corsicæ CLX mil. Ab extremis, hoc est, a promontorio Corsicæ usque ad Sardiniam minus quam VIII. Latitudo Sardiniæ a septentrione in austrum XL. A Sardinia usque ad Africam CC. Quæ omnia pariter conjuncta, quasi CCCCLXX mil. passuum complent. Ita (5) est in illa parte latitudo maris Tyrrheni (6).

5. Sed, quam Plinius Secundus dixit ab extremis Corsicæ (7) usque ad Sardiniam (8), minus quam VIII esse a promontorio Corsicæ extendente se (9) ad Sardiniam, illa mensura constat; quoniam XX mil. quæ in primo Orosii libro, atque XIIII°. Etymologiarum scripta sunt, non ad promontoria, sed ad communia utrarumque insularum latera pertinent: ipsius Corsicæ latitudinem in Orosii libro primo per XXXVI mil. passuum dilatari legimus.

---

(1) Commertium. B. (2) Grecorum. *Codd.* (3) Ichus. *Codd.* (4) LXXII. B. (5) Ista. *Codd.* (6) Tirreni. B. (7) Corsice. B. (8) Sarciniam. A. Extense. A. (9) Extende se. B.

§. V.

Julius Solinus de Hispania nuntians, de Gaditano freto hæc refert:

1. Gaditanum fretum, a Gadibus insulis dictum, Atlanticus æstus in nostrum mare discidium immittit orbis. Nam oceanus (1), quem Graii sic nominant de celeritate, ab occasu solis irrumpens, lævo latere Europam radit, Africam dextero, scissisque Calpe et Abinna montibus, quos dicunt Columnas Herculis, inter Mauros funditur et Hispaniam; ac freto isti, cujus xv mil. pass. efficit longitudo, latitudo vix septem, quodam ostio aperit limen interni æquoris. Eamdem (2) longitudinem fretum Gaditanum et fretum (3) Siciliæ habent.

2. De cujus latitudine, in tertio (4) decimo Etymologiarum libro, hæc scripta sunt: Fretum Siciliæ est arctissimum (5), trium millium spatio (6) Siciliam ab Italia dividens; sed juxta Columnam (7) Rhegiam (8), ut Plinius Secundus præscripsit, in latitudine mille ac dimidium solummodo habet; id est, integram leugam, hoc est, XII stadia, quia unum stadium CXXV passus possidet; unus passus quinque pedibus mensuratur. Lati-

(1) Orbis non oceanus. A. (2) Eundem. A. (3) Fretum Siciliæ est. A. (4) Tercis. B. (5) Artissimum. *Codd.* (6) Spacio. B. (7) Sed columnam. B. (8) Regiam. *Codd.*

tudine (1) maris Tyrrheni (2) quater metata, ad metendam Britanniam (3) stylum (4) vertere conabor.

§. VI.

1. Julius Solinus de illa scripsit hæc: Finis erat orbis ora Gallici litoris, nisi Britannia insula qualibet amplitudine, nomen pene orbis alterius mereretur (5): DCCC[ta] enim et amplius millia passuum in longitudine detinet; in latitudine CC[ta].

2. Idem paulo post: Multis insulis nec ignobilibus circumdatur, quarum Hibernia ei proximat magnitudine. Alias ita (6) pabulosa, ut pecora, nisi interdum a pastibus arceantur, ad periculum agat.

3. Idem paulo post: Sed mare quod inter hanc et Britanniam interluit undosum inquietumque toto in anno, nonnisi (7) pauculis diebus est navigabile; idque in centum viginti millia passuum latitudinis diffunditur. Inter Morinos in Gallia Belgica et Britanniam, ubi (8) civitas Rutupi portus est, unde in Britanniam proximus et brevissimus est transitus, in millibus L pas., sive, ut quidam scripserunt, in CCCCL stadiis, latitudo maris coarctatur.

---

(1) Latitudinem. A (2) Tyrreni. B. (3) Brittaniam. A. (4) Stilum. *Codd.* (5) Meretur. B. (6) Alia sita. B. (7) Non *deest.* B. (8) Diffunditur inter Brittaniam et Morinos in Gallia Belgica. *Codd.*

4. Idem Julius paulo post: Circuitus Britanniæ quadragies octies LXXV sunt. Si quis voluerit ipsius circuitus mensuram scriptam ab Julio facilius intelligere, IIII. DCCCC es., sive DCCCC. IIII es., certe fore cognoscat. Sed, si alicui tardanti ingenio hæc dimensio non satis fecerit, milliaria signa in fine singulorum millium, verbi causa, milliarios lapides esse fingat, in quibus XXX lapidum et DC simpliciter lapides fieri quis dubitabit? Plinius secundus in tertio (1) libro dicit octogenis cubitis super Britanniam intumescere æstus, ut Pytheas (2) Massiliensis (3) auctor est.

§. VII.

1. In Cosmographia legitur, quod Salinarum lacus in Africa, qui est in Tripolitana provincia et in regione Byzatio (4), in lunari mense crescit atque decrescit.

2. Plinius Secundus in tertio (5) libro: Altissimum mare XV stadiorum Fabianus tradit; sed, quis credet Fabianum totius profunditatem Oceani posse scire?

§. VIII.

De septem rebus sequentibus in Cosmographia hæc scripta sunt:

---

(1) Tercio. B. (2) ÆEstus Pytheas. A, B. (3) Masiliensis. B. (4) Bezatio. A. Bozatio. B. (5) Tercio.

1. Orientalis pars habet maria VIII, insulas VIIII, montes VII, provincias (1) VII, oppida LXXV, flumina XVII, gentes XLIIII.

2. Meridiana pars habet maria II, insulas XVI, montes VI, provincias XVII, oppida LXII (2), flumina VI, gentes XXIIII.

3. Occidua pars habet maria VIII (3), insulas XV (4), montes XV, provincias XXV, oppida LXXVI, flumina XIII, gentes XXIIII.

4. Septentrionalis pars habet maria XI, insulas XXXI, montes XII, provincias XVI, oppida LVII, flumina XVIIII, gentes XXIIII.

5. Omnis orbis habet maria XXVIIII, insulas LXXII, montes XL, provincias LXV, oppida CCLXXXI, flumina LV, gentes CXVI.

§. IX.

Sed, ne litterator reprehendat quod corporales et visibiles hic dixi, Prisciani testimonium in codice quem de duodecim primis versibus XII librorum AEneidos scripserat, accipiat. Quia disputans de primo versu tertii illorum, hæc tractat, dicens : Quidam grammatici incorporalia solent *res* dicere. Tamen, vera ratione (5), omnia quæ sunt sive corporalia, sive incorporalia *res* possunt nominari, sicut hic *res Asiæ* dixit Virgi-

(1) Provintias. A. (2) XLII. B. (3) VII. B. (4) XVII. B. (5) Veneratione. A.

lius (1), pro *opes Asiæ*, et *respublica*, et *res familiares*, et *res uxoria*. Et hæc divinum eloquium, apud nos, in Exodo confirmat, ubi (2) dicit : *Non concupisces rem proximi tui*. Post hæc, novissime in (3) cacumina montium ascendam.

CAPUT IX.

De sex Montibus.

§. I.

Julius Solinus de Thessalia narrans, de monte Olympo (4) ita retulit : Olympum (5) ab Homero non per audaciam (6) celebratum docent, quæ in eo visitantur. Primum excellenti vertice tantus extollitur ut summa ejus cœlum accolæ vocent. Ara est in cacumine (7) ejus, Jovi dicata, cujus altaribus, si qua de extis inferuntur, non difflantur ventosis spiritibus, nec pluviis diluuntur, sed, volvente anno, cujusmodi relicta fuerint, ejusmodi reperiuntur : et omnibus tempestatibus ac corruptelis aurarum (8) vindicatur (9) quidquid ibi semel est Deo (10) consecratum.

---

(1) Virgulis. A. (2) Ubi ubi. B. (3) Novisim...e. A. (4) Olimpo. A. (5) Olympum ab Omero. A. (6) Per audaciam ab Homero. B. (7) Ara i cacumine. B. (8) Auarum. A. (9) Vendicatur. A. (10) Deeo. A.

§. II.

In XIIII°. Etymologiarum volumine hæc dicuntur.

Athos mons Macedoniæ, et ipse altior nubibus, tantoque sublimis, ut in Lemnum insulam umbra ejus pertendat, quæ ab eo LXXVII millibus separatur.

§. III.

1. Julius Solinus in Collectaneis hæc de monte Atlante (1) docuit (2): Atlas mons e medio arenarum (3) consurgit (4) vastitate, et eductus in viciniam (5) lunaris circuli, ultra nubila caput condit, qua (6) ad oceanum extenditur, cui a se nomen dedit; manat fontibus, nemoribus inhorrescit, rupibus asperatur, squalet jejuna humo, nuda, nec herbida: qua contra Africam versus est, felix nascentibus sponte frugibus, arboribus proceris opacissimus, quarum odor gravis: comæ (7) cupressi similes vestiuntur lanugine, sericis velleribus nihilo viliore (8); in eo latere est herba Euphorbia (9) copiosa, cujus succus (10) ad oculorum proficit claritatem, nec mediocriter percellit (11) vim venenorum (12). Vertex

(1) Athlante. A. Atlas. A. (2) Edocuit. B. (3) Harenarum. *Codd.* (4) Consurgat. B. (5) In vicinia. B. (6) Quæ. *Codd.* (7) Come. *Codd.* (8) Violare. *Codd.* (9) Euforbea. *Codd.* (10) Sacus. *Codd.* (11) Præcellit. A. (12) Vimvenorum. A.

semper nivalis. Saltus ejus quadrupedes (1), ac serpentes et feræ, et cum his Elephanti occupaverunt. Silet per diem universus, nec sine horrore secretus est. Lucet nocturnis ignibus : choris AEgipanûm (2) undique personatur. Audiuntur et cantus tibiarum et tinnitus cymbalorum.

2. De eodem Isidorus Atlante in xiiii°. Etymologiarum scripsit libro : Atlas cognominatur, qui propter altitudinem suam quasi cœli (3) machinam (4) atque astra sustentare videtur.

3. Duo hîc quasi contraria Julius Solinus de Atlante monuit : quod ultra nubila caput condit, qua ad Oceanum extenditur; et quod vertex ejus semper nivalis. Si vertex ejus semper nivalis est, transcendere semper nubes non potest; et si nubes semper altitudo illius excedit, non solum nunquam tegi, sed nec tangi nivibus valet. Nives etenim et grandines, ac pluviæ, atque tonitrua, fulmina (5) non ascendunt à nubibus, sed semper de nubibus descendunt. In eo quod imbuit, quod eductus in viciniam lunaris circuli ultra nubila (6) caput condit, qua ad Oceanum extenditur, manifesto instruit in aliquibus pinnis Atlantem transcendere nubes, quarum circum latera nives tanquam coronam facere puto. Et cum Isidorus tacuit illum transire altius nubes,

(1) Quadrupes. A. (2) Egipanu mundique. B. (3) Celi. B. (4) Machina. B. (5) Flumina. A, B. (6) Nubilia. B.

quod vix excedat ipsas existimo. Ac, dum Julius verticem ejus niveam semper esse scripserat, in aliquibus plagis altitudinis sui inferioribus prædictis nivibus semper tegi monstratur. Quæ duo climata in quarto Æneidos, Virgilius ostendit aiens:

Illa fretus agit ventos et turbida tranat
Nubila: jamque (1) volans (2) apicem et latera ardua cernit
Atlantis (3) duri, cœlum (4) qui vertice fulcit;
Atlantis, cinctum assidue (5) cui nubibus atris
Piniferum caput et vento pulsatur et imbri (6).
Nix humeros infusa tegit: tum flumina mento
Præcipitant (7) senis, et glacie (8) riget horrida barba.

In tertio versu hujus exempli præscripto altissima (9) cacumina dixisse autumo; in aliis succedentibus ipsis inferiora monstrasse opinor.

§. IV.

1. Plinius Secundus in libro secundo Naturalis Historiæ de altissimo Thessaliæ monte refert. Dicæarchus (10), vir in primis eruditus, regum cura permensus (11) montes, ex quibus altissimum prodidit Pelion millibus CCL passuum ratione perpen-

(1) Namque. *Codd.* (2) Volens. B. (3) Athlantis. *Codd.* (4) Celum. B. (5) Assiduæ. A. (6) Ymbri. *Codd.* (7) Precipitant. *Codd.* (8) Glaciæ. A. (9) Altisima. A. Altissima acumina. B. (10) Dicearchus. *Codd.* (11) Permenses. B.

diculi. In altitudine ascensionis Alpium L̄ fore legi; sed non recordor in quo libro reperi (1).

2. Quanquam Priscianus in Periegesi, Pyrenæum (2) Hispaniæ montem sublimem nimis, in hoc versu edocuit dicens :

Pyrennes cœlum qui tangit vertice summo;

tamen Isidorus Hispaniensis episcopus in XIIII libro prædicto, Solurium montem esse, Pyrenæo (3) excelsiorem his sermonibus ostendit. Solurius a singularitate dicitur, quod omnibus Hispaniæ montibus solus altior videatur.

§. V.

Dicuil, accipiens (4) ego tracta auctoribus ista,
Pauca loquar senis metro de montibus altis.
Summus Athos, Atlas, nubes transcendit Olympus (5);
Pulvere ob hoc squalent (6) terna alta cacumina quorum.
Montibus ambobus sed celsior instat Olympus (7):
Atlas (8) inferior prædictis montibus altis;
Inde corona caput cingit sublime nivalis.
Mons medius tendens excelsa cacumina cœlo,
Undecies umbris (9) obscurat millia septem.
Exta anno integro Divo custodit Olympus (10),
Immaculata tenens oblato in vertice summo.
Non (11) alios legimus montes excedere ventos.

---

(1) Repperi. *Codd.* (2) Pyrreneum. (3) Pyrreneo. *Codd.* (4) Incipiens. G. (5) Olimpus. B. (6) Squalet. G. Squallent. A. (7) Olympus. B. (8) Athlas. *Codd.* (9) Ymbris. B. (10) Olimpus. B. (11) Nam. B.

Sublimem Atlantem torret sol fervidus austri :
Jam binos alios aquilonis frigus adurit.
Afri Atlanta tenent ; Athon Argi (1) ; Græcus (2) Olympum :
Arduus occiduas Atlas custodit arenas (3);
Grandis Alexandri tellus hos servat avita.
Frigus in excelsis est (4), fervor solis in imis :
Et medium spatium (5) fovet aer omne (6) serenus,
Atlantis triplicis fundentis flumina curva
In partes euri, zephyri (7), boreæque vel austri.
Quinquaginta semel centum bis millia supra,
Pelion extollens caput inter nubila condit.
Quinque Alpes decies transfigunt millia sursum.
Solurius summo scandens sit vertice cœlum (8) :
Mensuram haud legi cujus quot millia complent (9).
Thessalus (10), atque Italus, Hispanus possidet ipsos.

Post octingentos viginti quinque peractos
Summi (11) annos Domini terræ (12), æthræ, carceris atri (13),
Semine triticeo sub ruris pulvere tecto,
Nocte bobus requies largitur fine laboris.

---

(1) Adonargi. A, B, V. (2) Grecus. B. (3) Harenas. B. (4) Excelsus est. B. (5) Spacium. B. (6) Aeronne. B. V. (7) Zephiri. B. (8) Celo. B. (9) Complet. B. (10) Tesalus. G. (11) Sumi. G. (12) Terre. B. (13) Ethræ A. B. ire conceris. G.

FINIS.

INDEX

GEOGRAPHICUS ET ONOMASTICUS

IN DICUILUM.

Prior numerus caput, sequens tmemata, tertius sectiunculas tmematωn denotat.

Nominibus auctorum quos Dicuil commemoravit astericus est præfixus.

A.

B.

C.

D.

E.

F.

G.

H.

M.

N.

O.

P.

R.

S.

T.

U.

V.

X.

Z.

PERANTIQUÆ LECTIONES

tum Plinianæ, tum Solinianæ, quas ex Dicuili Codd. fide recepimus.

I. PLINIANÆ.

Pag.	*Dicuili editio nostra.*	Pag.	*Plinii Harduin. edit. in-f°., t. I.*
7.	Italia dein, primumque ejus Liguria.... ibi.	148.	Italia dehinc, primique ejus Ligures... ubi.
8.	Ab Alpium pene lunatis.		Ab Alpium fine, lunatis.
10.	Bis decies.	216.	Bis ad decies.
	Vistlam.		Vistulam.
15.	XXXIV LXXVIII. m. p.	349.	XXXVIII XCIV. m. p.
16.	Navigatione quatridui, promontorium Hesperu-ceras.	347.	Navigatio quatridui ad promontorium, quod Hesperion ceras.
17.	Pars nostrarum terrarum.	124.	Pars nostra terrarum.
20.	CLXVI.... CLXVI. m. p. (mendose.)	253.	CXLVI.... CCLVI. m. p.
	Incipit crescere a luna nova.	256.	Crescere nova luna.
	Quo crescit.		Cum crescit.
21.	Dijudicatum.		Judicatum.
	Assumunt.		Absumunt.
	XVII.		XVIII.
27.	Euphrates increscit Nili modo, *æstatis* diebus.	269.	E. I. N. m. statis diebus.
35.	Et Stratioton.	342.	Et Stratonis.
41.	Septentrionalem oceanum, Amalchium Hecatæus.	220.	Septentrionalis oceanus : Amalchium eum Hecatæus.
	A Paropaniso amne qui.		A Parapamiso amne qua.
	Mortuum mare; inde usque ad.		M. mare, usque ad.

Diculli editio nostra. Pag.		*Plinii Harduin. edit. in-f°., t. I.* Pag.	
41.	Cronium nominat.		Cronium.
42.	Non longe feruntur et Oeocenæ insulæ, quarum.	220.	Feruntur et Oonæ, in quibus.
	Et avenis vulgo nascentibus incolæ.		Et avenis incolæ.
	Aliæ, in quibus (Fanesiorum *abest.*)		Fanesiorum aliæ.
	Quæ est prima in Germania. Sævo mons.		Q. est p. inde Germaniæ. Mons sevo.
	Qua nota sit.		Quod sit notum.
	Ad Vistlam.	221.	Ad Vistulam.
43.	Sciris tradunt.		Sciris, Hirris tradunt.
	Triquadra figura.	322.	Triquetra figura.
	Extra ostia Indi.		Extra ostium Indi.
44.	xx. m. p. Latitudine Crotale; ab eaque.		xx m. p., Crocala; ab ea.
	Deinde Coralliba VIII m. p.		Deinde Toralliba IX m. p.
56.	Thucydide dicta.	161.	Thucydidi dicta.
	Aut triquetra *abest.*		
	Ambæ claræ sævitia.		Ambo clara sævitia.
	Ipsius Triquadræ.		Ipsius Triquetræ.
	Pelorum vocatur, adversum.		Pelorus vocatur, adversus.
	Pachynum CLXXXVI... CXLII.		Pachynum CLXXXI.... CLXX.
57.	Coloniæ ibi urbes.		Coloniæ ibi quinque.
	Ad Mauroneum.	162.	Ad Maronem.
60.	CLX m. p.	159.	CL. m. p.
	Civitates habet. XXXII.		C. habet XXXII.
	CLXXXII m.	160.	CLXXXVIII m. p.
	Alias ab Africa.		Abest ab Africa.

II. SOLINIANÆ.

Diculli editio nostra. Pag.		*Solini editio Bipontina, 1794.* Pag.	
9.	Promontorium Chryseon ceras, in quo oppidum Byzantium liberæ conditionis.	64.	Pr. ceras Chryseon Byzantio oppido nobile.

Pag.	*Dicuili editio nostra.*	Pag.	*Solini editio Bipontina*, 1794.
22.	Accipimus.	124.	Accepimus.
	Herbas, pisces, belluas nihil minus procreet.		In herbis, piscibus, belluis nihil minus procreet.
	Quando Mauritania.... a nivibus.... aut.		Ac si quando Maur..... aut nivibus.... aut.
	Inde incrementa.		Incrementa.
	Profert.		Præfert.
	In exortum.		In exortu.
23.	Agminibus tantis.		Tantis agminibus.
	Hoc priore suo nomine.		Hoc pone se nomine.
	Septentrionem versus.		In meridiem versus.
26.	Euphraten.	139.	Euphratem.
27.	Licet et resistit.		Resistat licet.
	Primum.... non suo nomine.	140.	Primo.... nec cum suo nomine.
	Ita nominant.		Ita enim nominant.
28.	Arethusam.		Arethisam.
	Per quam.		Per quem.
	Tigris.		Tigridis.
	Dissimili colore.		Dissimilis colore.
	Abscondit se.		Absconditur.
	Arabasque.		Arabesque.
29.	Gentem cujus.	164.	Gentem quorum.
	Equitum etiam.		Equitum.
25.	Præcipua miracula.	168.	Miracula præcipua.
	Mordaci comprehensos..... manu.		Mordicus comprehensos. :. manu.
30.	Sed, atrocissimus est (scil. bos.)		Sed atrocissimum est (scil. monstrum.)
	Elephanti pedibus claudis, villosis.		Elephanti pedibus, cauda suilla.
	Cornu a media.		Cornu e media.
	Ad magnitudinem.		Ad longitudinem.
	Brevior auribus.	121.	Brevior cruribus.
31.	Nisi toto corporis circumactu.	109.	Nisi toto corpore circumacto.
	Quo exprimere possit.		Quod exprimere possit.

	Dicuili editio nostra.		*Solini editio Biponlina, 1794.*
g.		Pag.	
	Cui Crocotta nomen est.	109.	Crocottæ nomen est.
.	Brumali solstitio, perinde nullus dies.	92.	Brumali solstitio, dies adeo conductus, ut ortus junctus sit occasui.
.	In omni septentrionis plaga;	87.	In omni septentrionali plaga.
	Bobus feris similes.		Bovis feri similes.
	Gravia.	88.	Gangavia.
	Mittit.		Emittit.
	Regionis Germaniæ.		E regione Germaniæ.
	Prope casuram.		Ad prope Casuram.
	Nititur.		Innititur.
.	Vineis abundat.	169.	Vinis abundat.
	Caret foliis.	170.	Caret folio.
	Publici erroris non tulit ulterius permanere; sed in hæc.	173.	Publici erroris extinxit, dum in hæc.
	Classi Macedoniæ.		Classis Macedoniæ.
	Ipsam.		Istam.
	Prætenta India.		Prætenta Indiæ.
	Illius fundamenta posuerunt.		Illius ima posuerunt.
	Ut pote, ubi Septentriones nequaquam videntur, Vergiliæ numquam apparent.	174.	Nam neque Septent. illic conspiciuntur, nec Vergiliæ apparent.
	Cursus regendi.		Regendi cursus.
.	Nec ipsi tantum.	107.	Nec hi tantum.
	Educant.	108.	Edunt.
	Per singulos numerum.		Per singulos partus numerum.
	Demunt.		Decoquunt.
	Insequentibus annis.		Annis insequentibus.
	Annos leonum.		Animos leonum.
).	Crocodilus malus.	128.	Malum.
	Anser insedit.		Anseres edit.
	Crescentes Nili aquæ.		Procrescentis Nili aquæ.
	Possunt.		Possint.
	Obtunsius.	129.	Obtusius.
2.	Exigui.	128.	Perexigui.

Pag.	*Dicuili editio nostra.*	Pag.	*Solini editio Bipontina, 1794.*
50.	Periti.	128.	Perditi.
	Sequentes sequuntur.		Insequuntur.
	Equitantes.		Inequitantes.
	Omne animal inlatum perimit.	178.	Nullum non animal illatum necet.
51.	Nuda prope omnia.	183.	Nuda omnia.
	Quarto loco Capraria.		Quarta Capraria.
	Plusquam aliæ referta.		Plusquam referta.
	Unde.		Inde.
	Ferentia.		Feritantia.
54.	Thraciæ Bosporo.	84.	Thracio Bosporo.
	Lucullus.		Marcus Lucullus.
	Accipimus.	75.	Accepimus.
58.	In AEtna vero.	46.	In AEtnæ vertice.
	Divolvitur.		Diu volvitur.
59.	Controversa.	105.	Contraversa.
	Promontorium Mercurii.		Promontorio Mercurii.
62.	A Gadibus insulis dictum.... discidium immittit orbis.	95.	A Gadibus dictum.... orbis discidio immittit.
	Dextero.... quos dicunt.		Dextro.... quas dicunt.
63.	Millia pass. in longitudine detinet, in latitudine octo.	90.	M. p. longa detinet.
	Alioquin ita pabulosa, ut pecora..... a pastibus....., ad periculum agat.	91.	Alias. i. p. ut pecua ibi.... a pascuis....in periculum agat satias.
66.	Extollitur.	59.	Attollitur.
	In cacumine ejus.		In cacumine.
	Nec pluviis.		Nec humentibus pluviis.
	Ac coruptelis.		A coruptelis.
67.	E medio arenarum.	99.	E media a.
	Jejuna humo, nuda, nec herbida.		Jejunio, humo nuda, nec herbida.
	Qua contra Africam versus est.		Qua Africæ contraversus est.
	Ad oculorum proficit claritatem.		Ad ocularium p. c.

CORRECTIONS ET ADDITIONS.

P. 16, 17. Tout ce que j'ai dit pour prouver que Grégoire de Tours tenait de quelque pélerin les renseignemens qu'il a donnés sur l'Egypte, est confirmé par une phrase de Grégoire même, et que j'aurais dû citer : elle précède le passage que j'ai rapporté ; la voici : « Cujus (scil. Nili) » litora multi *locorum perlustratores* referta sacris monas- » teriis *dicunt* esse. »

P. 22, l. 16. *Des îles du nord de l'Écosse*, lisez, *des îles Féroër et de l'Islande.*

Ib., l. 17. *Par un moine*, lisez *par des moines.*

P. 36, l. 15. *De toutes parts, de cette*, lisez *de toutes parts : de cette.*

P. 61, l. 8. *Olína*, lisez *Oliua.*

P. 66, l. 12. *Porphyrogénète, et il est*, lisez *Porphyrogenète ; il est.*

P. 70, note. *Cod.* 4806, lisez 6795.

P. 71. J'ai trop raffiné dans l'explication du paragraphe VI, N°. 1 ; il me paraît être l'extrait d'un chapitre de Pline (1) : *Hellespontus* est simplement l'*Hellespont*, et *pars sinistrior Ponti* désigne la côte occidentale du Pont-Euxin, située à la gauche de ceux qui entraient dans le Pont par le Bosphore de Thrace. Les auteurs grecs et latins désignent souvent cette partie par des expressions équivalentes à celles dont s'est servi Dicuil (2).

P. 71, l. 3 et 20. *Ægeotusco, Ægeo*, lis. *Ægætusco, Ægæo.*

P. 75, l. 2. *En supposant*, lis. *en admettant.*

Et l. 7. *Assez exact*, lis. *très-exact.* Au reste l'emploi des mots *Mare Rubrum*, dans le sens de mer Erythrée

(1) *Plin.*, *IV*, 11. (2) *Cf. Dionys. Perieg.*. *v.* 541 ; *Dion. Chrysostom. Orat. Borysthen.*, *p.* 438. *A.*

(mer des Indes) est fort commun chez les Latins. Il y en a une foule d'exemples à citer : telle est cette phrase de Pline : « Irrumpit et in hac parte geminum mare terras, » *quod Rubrum dixere nostri*, Græci Erythræum, etc. (1); on en trouvera des exemples plus frappans encore dans Pomponius Mela (2), Quinte-Curce (3), etc.

P. 76, l. 8. *Phlegmea*, lisez, *Phlegmæa*.

P. 78. Quoique l'identité de la *Gaulalià* et de la *Gætulia* me paraisse probable, et que le P. Hardouin, en copiant ce passage de Dicuil, ait hardiment mis *Gætulia*, je n'ai pu me résoudre à recevoir cette correction dans mon texte, après avoir retrouvé sur la carte de Sanudo (4), un pays nommé *Gaulolia*, et placé au sud-ouest de la *Getulia*. J'ai donc conservé le mot *Gaulalia*, en abandonnant à de plus habiles la solution de la difficulté.

P. 80, l. 4, *conduite a*, lisez, *conduit à*.

P. 86, l. 2. *J'ai reçu*, lisez, *j'aurais pu recevoir*.

P. 96. Reportez à la page précédente la citation de Gemelli Carreri.

P. 101, n. l. 2. *Egypte antiq.*, lisez, *Egypte, Antiq.*

P. 104, l. 4. 143m. 592, lisez, 146m. 592.

P. 107, n. l. 1. ποίκιλαι, lisez, ποικίλαι.

P. 108, l. 4. *Des renseignemens*, lisez, *les renseignemens*.

P. 113, not. l. 10. *Brotien*, lisez, *Brotier*.

P. 134, l. 9. *Quoique l'époque à laquelle les Shetland ont été peuplées ne paraisse pas de beaucoup antérieure au neuvième siècle.* C'est ce que dit Murray d'après les annales du Nord. Mais si l'on s'en tenait à la combinaison des textes des anciens, on trouverait que

---

(1) *Plin.*, *VI*, 23, *fin.* (2) *Pomp. Mel.*, *III*, 7, 97 — 8. 1 et 67. (3) *Q. Curt.*, *III*, 2, 9; *VI*, 2, 12; *VIII*, 9, 14; *X*, 10, 4. (4) *Bongars*, *Gesta Dei per Francos*, *tom. II.*

ces îles ont dû être peuplées long-temps avant cette époque.

Solin dit en effet que Thulé était habitée : « Thyle » larga et diutina pomona copiosa est. *Qui illic habi-* » *tant*, principio veris inter pecudes pabulis vivunt, » deinde lacte, etc. (1). » Or, la Thulé de Solin et de Pline, ainsi que d'Anville l'avait entrevu (2) et que M. Gosselin l'a démontré (3), n'est autre chose que *Mainland*, la principale du groupe de Shetland. Il s'ensuivrait nécessairement que cette île était déjà habitée du temps des Romains.

Cette considération serait au reste une nouvelle preuve que les îles dont parle Dicuil ne sont point le groupe des Shetland, puisque, selon lui, elles n'avaient jamais été habitées avant l'arrivée des anachorètes : « *a princi-* » *pio mundi desertæ semper fuerunt.* »

P. 136. Les brebis qui se trouvaient dans les îles Féroër au 9e siècle, provenaient, selon toute apparence, de celles que les ermites avaient originairement amenées dans ces îles. Ces animaux, abandonnés à eux-mêmes pendant une centaine d'années après le départ des anachorètes, avaient dû se multiplier beaucoup.

P. 142, l. 22. *Avec l'Islande*, lisez *avec l'Irlande.*

P. 143. Ce passage du Landnamabok est extrêmement remarquable : car, quand même on voudrait insister sur ce que cet ouvrage n'est probablement pas antérieur au douzième siècle, et sur ce qu'il présente, comme toutes les sagas irlandaises, des faits évidemment fabuleux, on ne saurait, sans pousser à l'excès le scepticisme, se refuser à reconnaître une grande preuve historique dans ce rap-

---

(1) *Solin, XXII*, S. 17. (2) *Académ. des Inscript.*, *t. XXXVII*, *p.* 438. (3) *Gosselin, Géog. syst.*, *t. IV*, *p.* 238.

prochement d'une tradition puisée en Islande, et d'un fait positif rapporté par un Irlandais peu de temps avant l'époque à laquelle remonte la tradition conservée.

Une autorité que j'ai trouvée depuis vient à l'appui de ces réflexions, en augmentant encore la confiance que mérite cette tradition.

On a vu que, selon l'auteur du Landnamabok, les Norwégiens avaient trouvé en Islande des habitans qu'ils nommèrent *Papæ*. Or, voici ce qu'on lit dans un diplôme de l'an 1403, publié par Wallace (1), et réimprimé par l'éditeur de l'Orkneyinga - Saga (2), « Reperimus » itaque imprimis (sic), *quod tempore Harolldi Co-* » *mati* (scil. Pulchricomi), primi regis Norwegie (sic), » qui gavisus est (fortè, gravisus est) per totum regnum » suum, hæc terra, sive insularum patria (scil. pro- » vincia), Orcadie (sic) fuit inhabitata et culta duabus » nacionibus (sic), scilicet *peti et papæ*, quæ due (sic) » genera naciones (sic) fuerant destructe (sic) radicitus, » etc. (3). »

Il résulte de ce passage qu'au temps de Harald à la belle chevelure (en 874), les Orcades étaient habitées par deux classes d'hommes que les Norwégiens nommaient les *Peti*, probablement les descendans des Pictes, anciens possesseurs des Orcades (4); et les *Papæ*; ceux-ci me semblent être les religieux qui, à cette époque, se trouvaient en si grand nombre dans toutes les îles de l'Ecosse.

Ainsi, à la même époque, les Norwégiens émigrés en Islande, et ceux qui parcouraient les îles de l'Ecosse, donnèrent également le nom de *Papæ* et aux hommes

(1) *An account of the Islands of Orkneys*, p. 121 — 138. (2) *Orkneyinga-Saga*, *Append.*, p. 545 — 553. (3) *Wallace* p. 129. (4) *Vide supra*, p. 133, 134.

qu'ils trouvèrent en Islande et aux habitans des Orcades. Cette dénomination commune ne peut s'expliquer que parce que les uns et les autres avaient de grands rapports entre eux dans leur langage, leurs coutumes, ou plutôt dans leur manière de vivre; et en effet, le mot *Papæ*, radicalement étranger aux langues du Nord, est évidemment puisé dans le latin, et ne signifie autre chose que *pères*, *prêtres*, *religieux*. Cette étymologie appuie tout ce que j'ai dit sur les *papæ* des Orcades, et sur la condition des Irlandais qui s'étaient établis en Islande (1).

P. 155, l. 1. δ'ἄρα. lis. δ'ἆρα.

P. 159. l. 13. Il n'y a point erreur dans les nombres, du moins le total est juste, 62 + 160 + 40 + 200 = 462. (*quasi* CCCCLXX *m. p. complent*). La difficulté repose sur un autre point.

P. 159, l. 15; et du latin VIII, §. 1. On lit dans Solin: « Sed Gaditanum fretum a Gadibus dictum, Atlanticus » æstus in nostrum mare *discidio* orbis immittit (2): nos MSS. de Dicuil donnent: « *discidium* immittit orbis. » La leçon ordinaire me paraît mériter la préférence; cependant la leçon *discidium... orbis* n'est peut-être pas à mépriser, et je l'ai conservée comme assez conforme à la manière parfois recherchée de Solin; ce *discidium* serait, à l'égard de *Gaditanum fretum*, un de ces cas d'apposition assez communs chez les Latins: telle est cette phrase de Tacite: « enimvero audita mutatione principis, im» mittere latronum globos excindere castella, *causas* » *belli* (3) »; et cette autre: Idem Annæum Lucanum » genuerat, *grande adjumentum claritudinis* (4). » Ces cas d'apposition se trouvent dans le grec; ainsi Platon a

(1) *Suprà, p.* 145. (2) *Solin, XXIII,* 13. (3) *Tacit. Annal. lib. II*, §. 64. (4) *Id., lib. XVI*, §. 17. Pour d'autres exemples *Cf. J. F. Gronov. Obss., lib. IV*, §. 17, *p.* 725.

dit : καὶ ταύτας (scil. ἐπιθυμίας) ἐπιχειροῦντα πληροῦν, ἀνήνυτον κακόν (1) c. à. d. ὅπερ ἐστὶν α. κ. selon l'observation du profond helléniste Heindorf (2).

P. 165. Depuis l'impression des *Recherches*, j'ai changé d'avis sur l'ordre du chapitre IX. Un examen plus attentif m'a fait rejeter dans le chapitre VIII le paragraphe dont j'avais fait le §. I du chap. IX, savoir : *Sed ne litterator reprehendat ;* car il est évident que cette excursion assez déplacée est la suite immédiate et en quelque sorte l'explication de la phrase *de septem rebus sequentibus*, qui est au commencement du §. 8, chap. VIII. J'ai donc commencé le chap. IX au §. *Julius Solinus de Thessalia*, de sorte que, dans le texte latin, le chap. VIII a un paragraphe de plus, et le chap. IX un paragraphe de moins que dans le français : il résulte de cette petite différence que les §. 1, 2, 3, 4, 5, 6 du chap. IX, répondent, aux §. 9 du chap. VIII; §. 1, 2, 3, 4, 5 du chap. IX du texte latin.

P. 166, l. 19 et 168, l. 1. σῆκος, lis. σηκός.

P. 167, not. l. 13. φοινικίν, lis. φοίνικος.

P. 171, l. 16, *liées*, lisez *liés*.

P. 197, l. 11, 159 *à* 138, lis. 159 *et* 188.

P. 222, l. 5, 10 et pénult. *Ægeotuscum*, lis. *Ægœotuscum*, et dans la note *Ægeum*, lis. *Ægœum*. J'ai oublié d'indiquer les passages de Dicuil qui appuient ce que j'ai dit sur l'application du nom de mer Tyrrhénienne à l'Adriatique de Ptolémée : on les trouvera au chap. VI, §. IX, n. 4 : Eurotas.... *influit in mare Tyrrhenum*... et n. 8 : Alpheus... *inf. in m. Tyrrhenum*.

---

(1) *Platon. Gorg.*, *p.* 507. E. (2) *Heind. ad Gorg.*, S. 135, *p.* 210.

FIN.

